

Aux Compagnons de la Fédération des Sections internationales de Jura

[février-mars 1872]

Frères et amis!

Vous n'ignorez pas que depuis plus de deux ans, à partir du dernier Congrès de l'Internationale tenu à Bâles en septembre 1869, je suis devenu l'objet des calomnies les plus sottes et les plus odieuses, de la part d'une partie de la presse socialiste de l'Allemagne, aussi bien que de celle de l'organe de la Fédération genevoise, "l'Egalité", journal qui après avoir été le représentant sérieux d'un socialisme sérieux, a fini par tomber entre les mains d'un petit Juif russe, menteur effronté et intrigant sans vergogne s'il en fut.

Ce fut <comme avec> une sorte de conspiration effrénée, et pour dire le vrai môt, une sale conspiration de Juifs allemands et russes contre moi.

Qu'ai-je fait pour mériter cet honneur? Je me le demande encore aujourd'hui, et j'avoue que je serais fort embarrassé de répondre à cette question. Vous qui me connaissez, vous savez que je n'ai jamais fait autre chose que de vouer complètement, et sans aucune arrière-pensée d'ambition, d'intérêt ou de vanité personnelle, toutes mes capacités et mes forces, au triomphe des idées et d'une cause que nous considérons comme sacrées. C'était mon droit, en même temps que c'était mon devoir.

Jamais je n'ai attaqué les personnes. Mais j'ai énergiquement combattu les idées qui me paraissent malfaisantes et fausses; et parmi ces idées, celle que je repousse encore aujourd'hui avec toute la passion, à la fois instinctive et réfléchie, dont je suis capable, c'est cette malheureuse idée de l'autorité et du pouvoir politique que nos adversaires, sans doute sincèrement convaincus, mais fort mal inspirés, selon moi, s'efforcent de transplanter dans le programme et dans l'organisation de l'Internationale.

Tel est mon crime, un crime dont je ne suis point l'initiateur, comme on a bien voulu le dire, mais le complice avec vous. Tel est donc notre crime à nous tous. Et si nos adversaires s'étaient contentés de nous attaquer dans nos idées anarchiques, nous n'aurions assurément rien à leur reprocher. C'eût été leur droit, comme le nôtre est celui de défendre et de propager nos idées.

Malheureusement pour l'Internationale et pour eux-mêmes, ils n'ont pas voulu, ils n'ont pas pu se résigner à cette modération qui leur était imposée autant par le soin de leur propre dignité et par la justice, que par l'intérêt suprême de notre grande Association, dont ils attendent, aussi bien que nous-mêmes, la délivrance finale du prolétariat. La sphère des idées leur a paru trop impersonnelle, trop pure; et comme dit le proverbe: chassez le naturel, il revient au galop. Il leur a fallu de la boue. La boue, qui <constitue> ne le sait, constitue l'ingrédient principal de la polémique Juivo-tudesque.

Les Juifs forment aujourd'hui en Allemagne une véritable puissance. Il y a déjà longtemps qu'ils règnent en maîtres souverains dans la banque. Mais depuis une trentaine d'années, ils ont également réussi à former une sorte de monopole dans la littérature - Il n'y a presque plus de Journal en Allemagne qui n'ait son rédacteur Juif, et le Journalisme et la Banque se donnent la main, se rendant mutuellement des services précieux.

C'est une race très intéressante que la race des Juifs! <Elle est internati> Elle est en même temps, étroitement nationale, et internationale par excellence, mais dans le sens de l'exploitation. C'est elle qui a créé le commerce international et cet instrument économique si puissant qu'on appelle le crédit. Voilà certes des droits incontestables à la reconnaissance de l'humanité.

Comme toutes les autres nations de la terre, avec toutes les qualités et les défauts qui la distinguent, elle est le produit fatal de l'histoire. Il serait donc injuste de lui reprocher ses méfaits; mais comme elle constitue aujourd'hui une incontestable puissance, il est bon, il est nécessaire de bien étudier [sa?] nouveau, pour se rendre compte de ce qu'elle peut nous apporter soit de malfaisant, soit d'utile, et pour savoir comment nous devons nous préserver de l'un et profiter de l'autre.

Les Juifs ont été de tout temps une race très intelligente et très malheureuse, inhumaine, cruelle et victime à la fois, persécutrice et persécutée. Elle adora dès son enfance un Dieu homicide, le plus barbare et à la fois le plus vaniteusement personnel de tous les Dieux connus de la terre, le féroce et vindicatif Jehovah, qui en avait fait son peuple élu. Son premier législateur, Moïse, lui avait ordonné de massacrer tous les peuples, pour établir sa propre puissance. Tel fut son début dans l'histoire.

Fort heureusement pour les autres nations, la puissance du peuple juif n'égalait pas sa cruauté. Toujours vaincu, bien avant le triomphe final des Romains, transplanté forcément par ses conquérants Assyriens, Babyloniens, Egyptiens et Persans dans les parties les plus éloignées de l'Asie, il passa des siècles dans <cette> une émigration forcée. Et ce fut au milieu# |4 de cette émigration que se forma et s'approfondit dans le cœur des Juifs le culte de Jérusalem, le symbole de l'unité nationale, Rien n'unit tant que le malheur.

Répandus et épars dans toute l'Asie, esclaves, méprisés, opprimés, mais toujours intelligents, ils formèrent plus que jamais une nation: la nation internationale de l'Asie et d'une partie de l'Afrique. Arrachés à la terre que Jehovah leur avait donnée et ne pouvant plus se vouer à l'agriculture, <il doit chercher> ils doivent chercher une autre issue pour leur activité <intelligente> passionnée [intercalé: et] inquiète. Cette issue ne pouvait être autre que le Commerce; et c'est ainsi que les Juifs devinrent le peuple commerçant par excellence. Dans tous les pays, ils retrouvèrent leurs compatriotes, victimes comme eux de l'oppression étrangère, méprisés, persécutés comme eux, et comme eux animés d'une haine naturelle et profonde contre <tous> les <conquérants qui les opprimaient> nations conquérantes. Cela explique comment à dû se former à la longue entre toutes les tribus Juives éparses en Asie et en Afrique, entre les Juifs de tous les <Eta> états, une vaste association commerçante, de secours et d'assistance mutuels, et d'exploitation en commun de toutes les nations étrangères; un peuple de parasites vivant de la sueur et du sang de leurs conquérants.

Les conquêtes d'Alexandre le Grand et la destruction finale de Jérusalem par Titus, sous le règne de son père, l'Empereur Vespasien, et la transportation <[ill.]> de plus d'un million d'esclaves Juifs en Italie, les répandirent forcément en Europe, et finirent par leur imprimer tout-à-fait ce caractère d'internationalité exploitrice et étroitement nationale qui les distingue encore aujourd'hui. Les cruelles persécutions dont ils furent les <objets, pen> victimes, pendant tout le moyen âge et dans tous les pays, au nom d'un Dieu de justice et d'amour, fils unique et bien digne de leur Jéhovah, achevèrent de déterminer leur tendance# |5 éminemment hostile aux populations chrétiennes de l'Europe. Et comme toujours et plus que jamais, ils répondirent à une <[ill.]> oppression stupide, cruelle et inique, par une <[ill.]> exploitation acharnée.

Avec l'Eglise catholique et les Papes, [intercalé: partagèrent l'honneur d'avoir deviné les premiers <ils devinèrent> la toute-puissance de l'argent, et ils <centuplèrent en créant la puissance du crédit> centuplèrent cette puissance en créant celle du crédit. <Parce> Les premières lettres de change et les premiers billets de banque furent, comme on sait, émis par des Juifs d'Italie, et grâce à leurs relations avec les Juifs de tous les autres pays, ils se répandirent <bien-> bientôt dans toute l'Europe. Par la création du crédit les Juifs donnèrent une âme au commerce international qui commença à se développer déjà à partir du XII^{me} siècle, et dès l'abord, ils se rendirent les maîtres àpeuprès exclusifs de cette âme.

Avec le crédit naquit ou plutôt se développa, dans une proportion effrayante, l'usure, cette plaie toujours saignante des propriétaires nobles d'abord, et plus tard des populations agricoles. Dans l'occident de l'Europe, il y a encore beaucoup de pays où les paysans propriétaires ou non propriétaires sont littéralement dévorés par les Juifs; mais c'est surtout dans l'Europe orientale, dans les pays slaves et hongrois de l'Autriche, dans le grand-duché de Posen en Prusse, dans toute la Pologne, la Lithuanie et la Russie Blanche y compris, en Moldavie et en Valachie, que <l'usure Juive exerce> l'exploitation juive exerce ses déprédations les plus impitoyables et les plus excessives. Aussi dans tous ces pays, le peuple déteste-t-il les Juifs. Il les déteste au point que toute révolution populaire y est accompagnée d'un massacre de Juifs: conséquence naturelle, mais qui# |6 n'est nullement propre à faire des Juifs des partisans de la révolution populaire et sociale.

Aussi faut-il dire que les Juifs, dans tous nos pays Orientaux, sont essentiellement conservateurs. La civilisation, telle qu'elle existe partout aujourd'hui, signifiant l'exploitation <du tr> savante du travail des masses populaires au profit des minorités privilégiées, les Juifs sont des partisans effrénés de la Civilisation. Et les grands Etats bureaucratiques et centralisés étant à la fois la conséquence et la condition, et comme le couronnement <obligé de cette exploi> nécessaire de cette exploitation formidable, ils sont les partisans quand même de l'Etat. Ils ont naturellement en horreur le déchaînement des masses populaires, et <Ils> ne sont pas anarchistes du tout.

Une chose également digne de remarque, c'est que dans tous les pays de l'Europe orientale, les Juifs ont adopté l'allemand comme leur langue nationale; ce qui fait que nos kosaks s'imaginent très sérieusement que les Allemands eux-mêmes ne sont autre chose que des Juifs baptisés. Les Juifs sont

ainsi devenus en quelque sorte les représentants et les pionniers de la civilisation allemande, de l'ordre, de la discipline et de l'Etat allemands dans ces pays plus ou moins barbares de l'Orient de l'Europe: instrument précieux et puissant que Mr de Bismark certes ne dédaignera pas. Lorsqu'en 1848, les <Juifs du grand du> paysans du grand Duché de Posen s'étaient soulevés au nom de la nationalité Polonaise, il y eut un terrible émoi parmi les Juifs de ce Duché, dont les ancêtres, soit dit par parenthèse, avaient été reçus hospitalièrement par les populations polonaises, alors qu'ils avaient été cruellement persécutés dans tous les autres pays. Ils accoururent en foule à Königsberg, à Breslau, à Berlin, poussant des cris# |7 de détresse et jurant par leur Jehovah qu'ils étaient des Allemands, qu'ils voulaient vivre et mourir comme Allemands, et que par conséquent toutes ces provinces polonaises devaient être déclarées au plus vite parties intégrantes de l'Allemagne. A ce cri patriotique tous les Juifs de l'Allemagne répondirent par un cri fraternel, et l'appetit pangermanique, omnivore, de la bourgeoisie tudesque pure aidant, ils crièrent tant que l'Assemblée nationale de Francfort composée des <tous les savants de> plus savants bonnets de l'Allemagne, finit par décréter en effet la germanisation violente <des provinces> de toutes ces antiques provinces de la Pologne, sans doute à la plus grande gloire de la civilisation humanitaire et de la justice internationale.

J'ai dit que les Juifs de l'Europe orientale sont des ennemis jurés de toute révolution vraiment populaire, et je pense que sans aucune injustice et à très peu d'exceptions près, on peut dire la même chose des Juifs de l'Occident de l'Europe. Le Juif est bourgeois, c'est à dire exploiteur par excellence. Comme nous venons de le voir, toute son histoire l'a fait tel: Exploiteur dans quelques conditions et sous quelques formes que ce soit. Dans les pays barbares où la bourgeoisie indigène n'existe pas, et où il n'y a que les deux <extrêmes> extrêmes, le noble propriétaire d'un côté et le paysan travailleur de l'autre, le [intercalé: s] Juif <devient> deviennent [intercalé: les] intermédiaires obligés, exploitant, d'une manière sans doute différente, <en même temps> l'un et l'autre; et dans les pays plus civilisés, <ils> ils forment une couche à part qui <se mêle beaucoup maintenant à la bourgeoisie> tend à se confondre aujourd'hui plus ou moins avec la bourgeoisie [intercalé: indigène], jamais avec le peuple.

Même ce mélange avec la bourgeoisie du pays de leur naissance n'est plutôt apparente que réelle. Au fond les Juifs de chaque pays ne sont réellement amis qu'avec les Juifs de tous les pays, <sans différence> indépendamment de toutes les différences qui peuvent# |8 qui existent entre leurs positions sociales, les degrés de leur instruction, leurs opinions politiques et leurs cultes religieux. Ce n'est plus le culte superstitieux de Jehovah qui constitue aujourd'hui le Juif; un Juif baptisé n'en reste pas moins Juif. Il y a des Juifs catholiques, protestants, panthéistes et athées, des Juifs réactionnaires, libéraux, voire même [intercalé: des Juifs] démocrates et [intercalé: des Juifs] socialistes. Avant tout ils sont des Juifs, et cela établit entre <les [ill.]> tous les individus de cette race singulière, à travers toutes les oppositions religieuses, politiques et sociales [intercalé: qui les séparent,] une union et une solidarité mutuelles indissolubles. - C'est une chaîne puissante, à la fois largement cosmopolite et étroitement nationale, dans le sens de la race, et qui relie entre eux les rois de la Banque, les Rothschild, ou les intelligences les plus scientifiquement élevées, avec les Juifs ignorants et superstitieux de la Lithuanie, de la Hongrie, de la Roumanie, de l'Afrique et de l'Asie. Je ne pense pas qu'il existe un seul Juif dans le monde aujourd'hui qui ne tressaille d'espérance et d'orgueil quand il entend prononcer le nom sacré des Rothschild.

L'illustre statisticien allemand, Mr Kolb, <affirme> pense qu'il existe aujourd'hui à peu près sept millions de Juifs, <[ill.]> professant la religion Juive, dans le monde. Ajoutons y deux ou trois millions de Juifs plus ou moins baptisés, et nous aurons une nation de dix millions qui quoique éparses dans tous les pays de la terre, reste plus étroitement unie que ne <les> le sont <les> [intercalé: la plupart des] nations politiquement centralisées. N'est-ce pas là une formidable puissance? Et cette puissance a été créée par plus de vingt cinq siècles de persécutions, La liberté la plus large seule pourra la dissoudre; mais pour atteindre ce but il faudra bien des siècles encore.

On parle du caractère indélébile du prêtre catholique.# |9 Mais bien plus indélébile encore est le type <, non> juif, non seulement par rapport à son extérieur qui frappe à la première vue, mais <[ill.]> aussi et peut-être encore davantage, au point de vue des facultés <intellectuelles> et des tendances intellectuelles et morales.

Largement cosmopolite et nationalement étroit en même temps; c'est le premier trait. Bourgeois et exploiteur de la tête aux pieds, et instinctivement adverse à toute réelle émancipation populaire, voilà le second. Conséquence naturelle: il est quand même partisan de la civilisation bourgeoise, de l'ordre bourgeois, de la domination de la Banque et de la puissante centralisation des

Etats. Il ne l'est pas seulement par intérêt, il l'est aussi par conviction sincère. Tout Juif, quelque éclairé qu'il soit, conserve le culte traditionnel de l'autorité: c'est l'héritage de sa race, le signe manifeste de son origine Orientale.

Très réaliste dans ses intérêts de chaque jour, le Juif est éminemment idéaliste dans son for intérieur. Que ce soit le terrible Jehovah ou le veau d'or, l'intelligence scientifique et abstraite ou la puissance oppressive de l'Etat, il lui faut adorer une abstraction quelconque, d'autant plus que cette abstraction se transforme aussitôt en motif ou en prétexte pour exploiter les masses, cette chair vivante <toujours> éternellement sacrifiée au triomphe de toutes les religions, de toutes les abstractions et de tous les Etats.

Le Juif est donc autoritaire par position, par tradition et par nature. C'est une loi générale et qui n'admet que fort peu d'exceptions, et ces exceptions mêmes, lorsqu'on les examine <bien> [intercalé: de près] confirment la règle, La révolte [intercalé: source de toute liberté.] est étrangère au génie de ce peuple; il l'a stigmatisée [intercalé: et maudite] une fois pour toutes, dans la figure de Satan. Il s'est bien <révolté> soulevé quelquefois contre Jehovah, mais pour adorer le veau d'or, l'alter Ego, le complément nécessaire de Jehovah.

Dans ce culte de l'autorité et de la discipline réglementaire, les Juifs n'ont été égalés en Europe, que par la bourgeoisie allemande. Esclaves# |10 passionnés et convaincus, le bourgeois aussi bien que le noble allemand courbent volontiers la tête devant leur souverain et devant chaque fonctionnaire publique, militaire et civil, représentant ostensible de la puissance du souverain. Les Juifs, tout en rendant l'hommage obligé à tous les pouvoirs établis dans les pays où ils vivent, cherchent de préférence leurs autorités et leurs chefs parmi les hommes les plus puissants et les plus intelligents de leur race. Ils les défient, les adorent, ce qui constitue au profit de ces chefs une véritable puissance.

Les grandes intelligences n'ont jamais manqué au peuple Juif, l'une des races les plus intelligentes de la terre. Sans parler des grands anonymes dont quelques vestiges nous sont parvenus sous les noms de Jesus Christ et de l'apôtre St Paul, et qui ont donné une nouvelle religion à l'Europe, à ne considérer [intercalé: seulement] que les temps plus modernes, nous rencontrons, au XVIIème siècle, la belle <la noble> figure de Spinoza, le dernier Juif persécuté par sa race, et au XVIIIème siècle, celle de Mendelssohn <l'illustre> [intercalé: le noble] ami de Lessing. Notre siècle à nous est riche en Juifs illustres. Au premier rang viennent sans doute les Rothschild, les rois des rois, les arbitres de la paix et de la guerre en Europe. A côté d'eux brillent dans le monde musical les noms <illustres [ill.]> de Meyerbeyer, <des> de Mendelssohn; dans la littérature politique et dans la poésie, ceux de Börne et de Heyne. Enfin de nos jours, le respectable chef du radicalisme allemand, Jacoby, et <le grand> [intercalé: l'éminent] écrivain socialiste, le principal promoteur de l'Association internationale des Travailleurs, Charles Marx. Peu de nations ont produit autant d'hommes remarquables dans un si court espace de temps.

Ce qui caractérise la situation de ces illustrations modernes qui honorent notre siècle, c'est que loin d'être# |11 persécutés et crucifiés par leur race, comme le furent autrefois leurs grands devanciers, les Spinoza, les Jésus-Christ, les apôtres St Paul, elles en sont au contraire profondément respectées, adorées et glorifiées. Et cela avec pleine justice, car ce sont des intelligences puissantes et qui font honneur à leur race.

Mais, à côté de ces grands esprits, il y a le menu fretin: une foule innombrable de petits juifs, banquiers, <agents commerçants> usuriers, industriels, commerçants, littérateurs, journalistes, politiciens, socialistes et spéculateurs toujours. Ceux-ci revendent en détail ce que les autres produisent en gros, et vivent comme le pauvre Lazare, des restes de la table somptueuse de leurs maîtres, dont ils sont toujours les très humbles et très adulateurs sujets: gente nerveuse et inquiète, poussée par le besoin d'un côté, et de l'autre par cette activité toujours remuante, par cette passion des transactions et par cet instinct de spéculation, aussi bien que par cette mesquine et vaniteuse ambition, qui forment les traits distinctifs de la race. Ce sont eux qui se sont emparés aujourd'hui du Journalisme allemand et qui pullulent aujourd'hui comme des méneurs subalternes dans le Parti de la Démocratie Socialiste ouvrière, au grand détriment du prolétariat de l'Allemagne. Ils s'appellent les Maurice Hess, les Borkheim, les Liebknecht et de tant d'autres noms plus ou moins inconnus.

Ils ont converti le journalisme allemand en une arène de boue. Ils ne connaissent point d'autres armes que la boue. Insinuations à la fois laches et perfides, mensonges odieux et stupides, sale calomnie voilà ce qui constitue leur polémique journalière. On dirait qu'ils ne se nourrissent que

d'ordures, comme certains# |12 [insectes] qui courent les rues, en été! Ne leur demandez ni justice, ni honnêteté, ni logique dans les idées. Tout cela n'existe point pour eux, il ne connaissent que l'adulation pour les uns et pour tous les autres l'injure.

On devrait croire qu'une polémique si peu spirituelle et plus lâche ne peut exercer aucune influence sur <l'influence de> l'opinion du public. Mais la nature humaine est ainsi faite, que quelque stupide que soit le mal qu'on dit d'une personne, la majorité des hommes l'accepte plus facilement que le bien; et Don Basile, dans la Comédie de Beaumarchais, l'a fort bien dit: "Calomniez toujours, il en restera toujours quelque chose." Le public, absorbé dans ses soins journaliers, et ne prêtant au bruit qu'on fait autour de lui qu'une oreille distraite, n'a ni le temps ni l'envie <d'ap> d'approfondir les questions et les choses; et quand on lui répète sur tous les tons, et toujours, avec cette persévérance qui caractérise la vilaine méchanceté, un tel est un coquin, il s'est vendu, il est un traître, il finit par y croire, sans demander d'autres preuves. Voilà ce qui fait la force de ces petits Juifs immondes, et ce qui les rend vraiment redoutables, malgré leur sottise évidente.

Individuellement pris, chacun d'eux est misérable, nul, impuissant. Mais ils <forment> sont une légion, et ce qui pis est, une légion très bien disciplinée, [intercalé: et] n'attendant que le signe du <leur> maître pour <[ill.]> lancer [intercalé: toute] leur bave <avec malheureuses victimes> sur les individus désignés à leur rage; <toujours latente, et qui n'est jamais si heureux que quand on lui permet de le manifester> cette rage toujours latente, cette haine sans passion, sans colère, mais qui n'est jamais si heureuse que lorsqu'on lui fournit l'occasion de se manifester. Insulter, calomnier, c'est leur vie.

Telle est, mes chers amis, la meute dont j'ai eu le malheur de m'attirer les <courroux> persécutions. Qu'ai-je fait pour <[ill.]> les mériter? Je vous assure que je ne le sais pas encore. Je suppose <encore> néanmoins que ma nationalité de Russe y a contribué beaucoup. Ils ne# |13 [verso de la page précédente] <<persécutés et crucifiés par leur race, comme le furent dans leur temps Spinoza, Jésus-Christ, et St Paul, elles en sont au contraire profondément respectées, adorées et glorifiées. Et cela avec pleine justice, car ce sont des intelligences puissantes et qui font honneur à leur race.

Mais à côté de ces grands esprits, il y a le menu fretin: une foule de petits juifs banquiers, industriels, commerçants, littérateurs, journalistes, politiciens, socialistes et spéculateurs toujours. Ceux-ci revendent en détail, ce que les autres produisent en gros, vivent, comme le pauvre Lazare, des restes de la table somptueuse de leurs maîtres. Ce sont eux qui sont emparés aujourd'hui du Journalisme allemand et qui pullulent à cette heure dans le Parti de la Démocratie Socialiste, au grand détriment du prolétariat de l'Allemagne. Ils s'appellent les Maurice Hess, les Borkheim, les Liebknecht et de tant d'autres noms plus ou moins connus ou plutôt inconnus.>># |14 peuvent pas me pardonner d'être Russe, un Kosaque, ou comme l'a écrit l'illustre Mazzini, dans sa colère théologique, un Kalmouk, et d'avoir osé élever ma voix barbare dans des Congrès de l'Europe; ils ne peuvent me pardonner surtout d'avoir osé parler de la Civilisation allemande sans respect.

Que voulez-vous, je ne professe, en effet, qu'une estime très médiocre pour cette civilisation tant vantée. J'ai le plus grand respect pour la science positive des Allemands, la vraie, la seule gloire <de ce p> légitime de ce pays selon moi - non [intercalé: pour les représentants [intercalé: patentés] de cette science, [intercalé: non pour les savants] <les> professeurs de <cette science> l'Allemagne dont 90 au moins sur 100 sont les valets et les théoriciens très intéressés du despotisme Pangermanique. J'éprouve une sympathie sincère et profonde pour le prolétariat de l'Allemagne, y compris les travailleurs des campagnes que des villes, y compris également cette portion de la très petite bourgeoisie, qui se voyant de plus en plus repoussée dans la misère par la prospérité croissante de l'industrie, du commerce et surtout de la Banque, trouve en elle <assez de> même assez de courage, d'esprit et de cœur pour embrasser franchement la cause du prolétariat.

Je respecte profondément ce prolétariat parce qu'il n'est aucunement solidaire de cette chose déplaisante qu'on appelle la civilisation de l'Allemagne. Il ne participe à aucun de ses avantages, ni à ses crimes, ni à ses hontes, il <n'en est> en est# |15 [verso de la page précédente] elle de leurs os par la crainte traditionnelle, à la fois amoureuse et superstitieuse des autorités? Le servilisme bureaucratique et la discipline militaire ne constituent-ils pas la plus haute expression de leur existence publique? Ils ont la religion de l'Etat, et ils en supporteront volontiers <toutes> les actions [intercalé: les plus] humiliantes, tous les poids, pourvu qu'il se montre bien puissant au dehors, <et> [intercalé: c'est à dire bien menaçant pour l'indépendance et la liberté des peuples voisins.

Voilà ce que dans la réalité signifie <la> [intercalé: cette] civilisation allemande tant vantée ! Le peuple de rêveurs est excessivement brutal <excessivement inhumain> dans ses actes. Après <cette> la dernière <Campagne> guerre, dont on<t> célèbre encore aujourd'hui dans toute l'Allemagne les triomphes, l'illusion n'est plus possible. Ce ne sont plus les peuples slaves seulement, c'est la France, c'est toute l'Europe, c'est le monde entier, qui sait [intercalé: désormais] ce que vaut <l'humanité> [intercalé: dans ces manifestations réelles l'humanité] germanique. Les armées allemandes, et les officiers allemands surtout, ont surpassé par leurs actes <[ill.]> toutes les horreurs et tous les crimes dont les officiers russes s'étaient <rendus [ill.]> couverts, en 1863 en Pologne. Ils ont pillé et massacré en détail et en masse, <avec un egoïsme froid qui prouve qu'ils comettaient toutes ces horreurs avec réflexion et avec conviction. Ils> ils se sont enrichis par le vol, avec un sans gêne admirable et avec un cynisme <[ill.]> froid, qui fit comprendre à <tout le monde> l'Europe étonnée qu'ils comettaient toutes ces horreurs avec réflexion et avec conviction. Ils ont ainsi donné la [intercalé: vraie] mesure de la civilisation et de la moralité <allemand> de l'Allemagne officielle, nobiliaire et bourgeoise.

Nous autres, Slaves, nous connaissons depuis longtemps cette mesure, et c'est pourquoi nous détestons du fond de nos coeurs l'une et l'autre. Nous détestons>>#

|16 au contraire la première victime; et il suffit de le soustraire à la domination de l'Allemagne civilisée et de le <[ill.]> transporter sur la terre libre de l'Amérique du Nord, pour <qu'il manifeste aussitôt> que manifestant sa véritable nature, il se transforme aussitôt en un champion énergique, dévoué, réfléchi de l'humaine justice et de la plus large liberté. Je respecte le prolétariat de l'Allemagne, parce que tout l'avenir humain de l'Allemagne est en lui.

A part ces deux grands êtres, l'un réel, l'autre abstrait, l'un promettant un grand avenir, l'autre rachetant en quelque sorte les infamies d'un misérable présent, je méprise en Allemagne tout le reste. En véritable slave, en véritable barbare, j'ai en horreur cette civilisation bourgeoise, à la fois insolente et servile, et qui semble n'avoir rêvé toutes les belles choses que vous savez, dans sa grande littérature de la seconde moitié du siècle passé et de la première moitié de ce siècle, que pour réaliser tout le contraire dans la vie.

Quel contraste en effet entre cette littérature et cette vie! L'une ne s'inspirant que d'une seule grande pensée: l'émancipation, le triomphe de l'humanité! L'autre ne tendant qu'à son avilissement et à son asservissement sous la botte ferrée de son Empereur

Pangermanique. Alliant, par un mariage singulier et unique dans l'histoire, <l'esclavage volontière à une science profonde, et une sorte de moralité privée devenue d'ailleurs aujourd'hui beaucoup plus apparente que réelle, [ill.] à une immense lacheté politique, le noble allemand> une bravoure incontestable, non passionnée et brillante comme celle des Français, mais froide, réfléchie et, d'autant plus redoutable, à la servilité résignée des esclaves, la science à la brutalité, une sèche moralité privée, devenue d'ailleurs aujourd'hui beaucoup plus apparente que réelle, à une iniquité politique sans vergogne, le noble allemand, le bourgeois allemand, le professeur allemand, et l'immense majorité de la jeunesse étudiante de l'Allemagne, [intercalé: composée en majeure partie de] bureaucrates et de pédants en herbe, ne# |17 sont ils pas corrompus, jusqu'à la moelle des os, par la crainte à la fois amoureuse et superstitieuse des autorités? Le <servilisme> formalisme pédantesque de la bureaucratie et la brutalité savante de la discipline militaire ne constituent-ils pas la plus haute expression, l'expression réelle de leur vie publique? Ils ont la religion de l'Etat, et ils en supportent volontiers, avec un orgueil de laquais, tout le poids et les vexations les plus humiliantes, pourvu <qu'il> [intercalé: que cet Etat, l'Empire Pangermanique,] se montre bien puissant au dehors, c'est à dire bien menaçant pour l'indépendance et pour la liberté de tous les peuples voisins.

Cette nation de rêveurs est excessivement brutale dans ses actes. On pouvait encore se faire illusion avant 1870, avant 1866. En se forçant un peu, et en fermant les yeux sur bien des symptômes qui, déjà depuis 1815, avaient commencé à trahir la véritable nature des aspirations nationales de la bourgeoisie <allemande, en> de l'Allemagne; en lisant les beaux livres de ses professeurs, les discours de ses orateurs, les vers patriotiques de ses poètes, on pouvait s'imaginer que cette Allemagne bourgeoise avait une passion sérieuse pour la liberté, aujourd'hui l'illusion n'est plus possible, et il faut être aveugle pour ne point voir que ce qu'elle a toujours voulu, ce n'est point la liberté, mais une puissante et <même> conquérante unité. Pangermaniser tous les peuples voisins, voilà son unique passion politique, complément et couronnement nécessaire de <[ill.]> cette autre grande passion particulière à la# |18 [verso de la page précédente] <<peuvent point pardonner à un Russe d'avoir ôsé

élever la voix, dans des Congrès Européens et d'avoir ôsé manifester [intercalé: surtout] <son antipathie, son mépris> <dequel> son antipathie, son dégoût, pour ce que l'on appelle aujourd'hui la civilisation du peuple allemand.

Que voulez-vous, sous ce rapport, je <suis> <me> sens entièrement slave. J'ai en horreur cette civilisation bourgeoise, à la fois insolente et servile, et qui semble n'avoir rêvé toutes les belles choses que vous savez dans sa grande littérature de la seconde moitié du siècle passé aussi bien que dans celle de la première moitié de ce siècle, que pour réaliser tout le contraire dans la vie politique et sociale, et dans tous les actes tant intérieurs, qu'extérieurs de ce malheureux peuple allemand, <devenu> [intercalé: qui est devenu ostensiblement] aujourd'hui l'instrument [intercalé: principal], sans doute involontaire mais par trop résigné, de la plus odieuse réaction en Europe. <Quel immense, quel terrible contraste entre cette littérature et cette vie!>

Quel terrible contraste [intercalé: en effet entre] cette littérature et cette vie! L'une n'est inspirée que par une seule grande pensée, l'émancipation de l'humanité. L'autre ne tend qu'à son avilissement et à son asservissement, sous la botte ferrée de l'Empereur Pangermanique. Alliant par un mariage singulier et <l'un part même [ill.]> unique dans l'histoire, l'esclavage volontaire à la science, et une sorte de moralité privée, devenue d'ailleurs aujourd'hui <plus> beaucoup plus apparente que réelle, [intercalé: avec une grande lâcheté politique,] le bourgeois allemand, le professeur allemand, la jeunesse étudiante de l'Allemagne, ne sont-ils pas corrompus jusqu'à la>>#19 <passion privée qu'elle partage avec les bourgeoisies de tous les autres pays: la passion> bourgeoisie de tous les pays: la passion du lucre, celle de s'enrichir toujours davantage par le travail forcé d<e>u <son> prolétariat asservi!

Après la dernière guerre, ce ne sont plus les Slaves seulement, c'est la France, c'est l'Europe, c'est le monde entier qui savent ce que signifie, dans ses manifestations réelles, l'humanité des patriotes allemands. Les armées et les officiers de l'Allemagne surtout, depuis les [intercalé: vieux] généraux commandants jusqu'aux plus petits lieutenants imberbes, ont surpassé et laissé bien loin derrière eux par leurs <[ill.]> exploits, toutes les horreurs commises par les officiers russes en Pologne. Ils ont froidement massacré en détail et en masse, ils ont pillé, dévasté, incendié, ils se sont enrichis par le vol; et cela avec un sans gêne admirable et avec un cynique sang froid, qui fit comprendre à l'Europe étonnée qu'ils commettaient tous ces crimes sans colère, sans passion, avec réflexion et avec conviction. Ils ont ainsi donné la mesure de la moralité et de la civilisation de l'Allemagne nobiliaire; <[ill.]> et toute l'Allemagne bourgeoise s'est empressée de manifester hautement ses sympathies profondes pour de si horribles exploits; elle s'en est rendue complètement solidaire, en exaltant ces triomphes <inhumains> comme le commencement de la <puissance> grandeur [intercalé: et] de la puissance politique de l'Allemagne.

Les professeurs allemands exaltent ces victoires inhumaines et ces triomphes inouïs de la brutalité germanique comme une <première> réalisation première des futures destinées historiques de l'Allemagne. L'Allemagne, si méprisée comme puissance politique, il y a encore peu d'années, fait aujourd'hui trembler toute l'Europe: quel bonheur! et quelle gloire! Après cela, que fait l'esclavage intérieur, puisqu'il constitue# 20 [intercalé: un élément] nécessaire de la puissance extérieure. On peut bien se résigner aux vexations inévitables d'une bureaucratie <pédantesque> servile et d'une police tracassière et arbitraire, aussi bien qu'aux insolences [intercalé: des nobles] <nobiliaires> lieutenants de l'armée, puisqu'on achète à ce prix la grandeur de l'Allemagne, et la crainte sinon le respect des peuples voisins! Et d'ailleurs se résigner, se laisser maltraiter, être des esclaves [intercalé: en un môt], n'est-ce pas l'état habituel et traditionnel des bourgeois de l'Allemagne? Et l'habitude ne rend elle pas à la longue supportables les choses les plus insupportables, moins la misère et la faim?

<Si> La misère et la faim, voilà les deux <puissances> fées bienfaisantes qui garantissent à tout jamais le prolétariat de l'Allemagne contre toute solidarité avec la civilisation bourgeoise de l'Allemagne, et qui ne lui permettront jamais de se rendre complice de ses <principes> [intercalé: hontes, de ses crimes].

N'est ce pas un fait remarquable qu'au moment où l'Allemagne officielle et bourgeoise triomphe, tous les [intercalé: autres] peuples d'Europe <sont> soient consternés? Que la <triomphe> joie des Allemands <est> soit une menace pour l'Europe? Cela ne caractérise-t-il pas les futures destinées de l'Empire Pangermanique? Et en effet les triomphes de cet Empire ne signifient pas autre chose que l'asservissement de l'Europe; en conséquence de quoi, l'émancipation de l'Europe doit avoir

pour résultat [intercalé: et pour condition] nécessaires la destruction de l'Empire Pangermanique; <elle fera-t-en> et qui oserait <[ill.]> me faire un crime de ce que je veuille l'émancipation de l'Europe?

Je sais bien que ces bons professeurs et politiciens patriotes de l'Allemagne, ceux au moins parmi eux qui, se faisant illusion sur eux-mêmes, se croient encore libéraux, se consolent par cette idée que la création et la consolidation de l'unité germanique, au moyen du despotisme bureaucratique, # 18 policier et militaire de la Prusse, <est> n'est qu'une transition, sans doute déplaisante et pénible, mais absolument nécessaire, pour conquérir plus tard la liberté. Il y en a même qui rêvent l'établissement d'une grande république unitaire et Pangermanique, pour je ne sais quelle année du siècle XXme. En attendant, disent-ils, il faut se résigner et souffrir. C'est un sacrifice que le patriotisme [intercalé: allemand] réclame.

Se résigner et souffrir! Chose très facile pour eux, dont la résignation platonique et les <patriotique> <vertueuses> vertueuses souffrances sont payées <en> largement en bons écus frappés au coin de Sa Majesté impériale et prussienne. Chose impossible pour le prolétariat qui seul porte en réalité tout le poids de cette transition despotique, et pour qui la souffrance <se traduit [ill.] à la misère, l'épuisement par le travail excessif et la faim> se traduit aussitôt par la misère et signifie l'épuisement, la maladie, la faim et la mort. D'où je conclus, d'une manière [intercalé: àpeuprès] certaine, que, poussé par une nécessité inhérente à sa position et déjouant tous les calculs patriotiques et savants de M.M. les professeurs et pseudo-libéraux de l'Allemagne, ce sera le prolétariat allemand lui-même qui deviendra le destructeur de l'Empire.

Si ce n'était lui, à moins que la liberté ne lui vienne du dehors, chose toujours excessivement équivoque et dangereuse, l'Allemagne ne sortirait jamais de son esclavage honteux. "Avant l'unité, après la liberté!" Crient ces libéraux disciplinés et châtrés. Vieille chanson, que nous avons entendu chanter à Mazzini et dont <[ill.]> la situation# |21 policier et militaire est une transition, sans doute désagréable, pénible, mais absolument nécessaire, pour arriver plus tard à la liberté. Il y en a même parmi eux qui rêvent la grande république germanique pour je ne sais quelle année du XXme siècle. En attendant, disent-ils, il faut se résigner et souffrir. C'est un sacrifice que le patriotisme réclame.

Se résigner et souffrir! Chose très facile pour eux, dont la résignation vertueuse et les imaginaires souffrances sont payées largement en bons écus frappés au coin de Sa Majesté prussienne et Pangermanique. Chose <très difficile> impossible pour le Prolétariat, sur lequel retomb<ent>e en effet tout le poids de cette transition despotique. D'où il résulte évidemment, que, déjouant par nécessité tous les savants [intercalé: et patriottiques] calculs de M.M. les professeurs et les pseudo-libéraux de l'Allemagne, le prolétariat allemand lui-même sera le destructeur de l'Empire.

Si ce n'était lui, à moins que la liberté ne lui vienne du dehors, l'Allemagne ne deviendrait jamais libre. "Avant l'unité, après la liberté!" <disent> crient ces patriots disciplinés et châtrés. Vieille chanson,! que nous avons entendu chanter à Mazzini, et dont l'état actuel de l'Italie, nous explique aujourd'hui la morale. Encore Mazzini avait une excuse légitime; car jusqu'au 1866 l'Italie a sabi un joug étranger. Il fallait chasser l'étranger, c'était clair, et il était nécessaire de concentrer <tous le> d'abord tous efforts sur ce point. Mais une fois ce grand acte accompli, pourquoi l'Italie n'est-elle point devenue libre? Pourquoi à peine ressusciter extérieurement, [la voit va nourrir?] intérieurement# |22 [verso de la page précédente] Jadis, lorsque le prolétariat était encore bien sage, bien résigné, bien tranquille, elles pouvaient s'allier <encore> avec un certain degré de liberté politique tout en faveur des classes privilégiées. Aujourd'hui, [intercalé: même] cette liberté privilégiée <même> est devenue impossible. Car en présence du réveil formidable du prolétariat en Europe, toutes les barrières constitutionnelles sont devenues <trop faibles> impuissantes. Pour le contenir <ces masses révoltes>, il faut un gouvernement <[ill.]> très fort: la dictature militaire.# |23 de l'Italie actuelle nous donne la morale. Par la propagande de son idée, à la fois théologique et politique, <de son> d'un grand Etat centraliste, unitaire, issu du suffrage universel et décoré de formes républicaines, il est vrai, mais concentrant entre les mains d'un gouvernement très fort tous les pouvoirs, et dirigeant en maître souverain, au nom de Dieu et du peuple, la vie politique et sociale, matérielle et morale, de toute la nation, Mazzini a contribué beaucoup à <[ill.]> étouffer, dans la meilleure partie de la bourgeoisie italienne, les derniers vestiges de l'instinct de la liberté, et l'a encouragée à ne considérer les masses populaires, le peuple proprement dit, que comme un instrument brutal et inerte, au nom duquel on doit tout proclamer et tout faire, mais qu'on doit sacrifier toujours à la grandeur et à la puissance de l'Etat, c'est à dire à la prospérité exclusive et inique des classes privilégiées.

La bourgeoisie italienne a accepté avec beaucoup de joie cette doctrine; mais elle n'a pas voulu en chercher la réalisation trop incertaine, trop lointaine, dans la république idéale de Mazzini, l'ayant trouvée sous le régime heureux de Sa Majesté Victor Emmanuel, roi d'Italie. Cela ne fait pas le compte de l'Eglise Mazzinienne, qui se trouve ainsi évincée des grandes [intercalé: et petites] fonctions de l'Etat, dans lesquelles elle pourrait déployer largement toute la puissance de dévouement, de sacrifice et d'autorité dont elle se sent animée, par la grâce de son Dieu. Par conséquent, elle proteste. Mais ces protestations sont devenues plus que jamais impuissantes. Il lui manque deux forces, sans lesquelles rien ne se fait dans le monde social: d'abord, les sympathies populaires, qui se détournent toujours davantage, avec un dégoût de plus en plus ostensible, de son autoritarisme à la fois intrigant# |24 et austère, de sa propagande politico-religieuse toujours décevante et toujours stérile, et de ses entreprises <ridicules, et> désormais ridicules et systématiquement frappées d'insuccès. La grande masse du prolétariat italien veut, à son tour, fare da se, et poussée par ce puissant instinct de la vie qui se retrouve toujours dans le peuple, aussi bien que par son bon sens admirable, elle tourne le dos aux Mazziniens, pour entrer dans les voies salutaires et émancipatrices de l'Internationale.

L'autre force qui manque absolument à l'Eglise Mazzinienne, c'est la passion de la liberté; une passion qui, lorsqu'elle est bien vivante, bien réelle [intercalé: dans le coeur des hommes,], est <[ill.]> capable de réveiller les dormeurs, de se propager, de susciter dans les coeurs une flamme dévorante, et de créer à elle seule les moyens nécessaires à l'accomplissement de ses buts. La liberté a pour mère l'instinct de la révolte, le Non Satanique, cet absolu opposé du Oui théologique. Mais la doctrine Mazzinienne est avant tout une doctrine religieuse, n'est il pas naturel alors que le principe de la révolte et par conséquent celui de la liberté aussi, en aient été éliminés tout-à-fait? Dans les écrits Mazziniens, vous retrouverez sans doute à chaque page ce grand môt de la liberté; mais ce n'est autre chose qu'un pieux larcin, une supercherie théologique. Les plus fanatiques ultramontains aujourd'hui réclament aussi ce qu'ils appellent la liberté catholique. De même, dans la doctrine de Mazzini, la liberté des <l'homme> hommes n'a point d'autre sens que <son> leur esclavage devant Dieu, et <leur> leur pieuse soumission aux lois divines révélées par ses prophètes, les "hommes de génie couronnés de vertu".

On conçoit que les théories de Mazzini aient dû détruire jusqu'au souvenir de la liberté dans <l'esprit et dans le coeur> la conscience de ses disciples fidèles. Et une fois cette passion étouffée, il n'y a point d'institutions politiques capables de la ressusciter dans le coeur des hommes. En Italie, comme ailleurs, cette passion# |25 s'est réfugiée principalement dans la masse du prolétariat, où elle s'identifie toujours davantage avec une autre grande passion, tout aussi légitime et puissante, celle de l'émancipation matérielle. Mais en Italie, il existe encore une jeunesse héroïque, reconnaissant pour non comme dictateur, ni comme maître, mais comme chef militaire, le général Garibaldi: issue de la bourgeoisie, elle se trouve déclassée, déshéritée dans la société italienne, et par conséquent capable d'embrasser avec un enthousiasme sincère, et sans arrière-pensée bourgeoise, la cause du prolétariat. Et en effet, après avoir secoué le joug théologique et politique de Mazzini, et ne se laissant diriger que par la libre pensée d'un côté et par un profond sentiment de justice [intercalé: sociale] de l'autre, elle se dévoue passionnément aujourd'hui à cette grande cause, et se crée par là-même un avenir nouveau.

Une pareille jeunesse n'existe dans aucun autre pays de l'Occident de l'Europe. En Allemagne surtout, la jeunesse bourgeoise est plus raisonnable, plus vieille que les vieux. Ceux-là, au moins, se laissent encore hanter quelquefois par les rêves innocents d'une liberté et d'une égalité utopiques; et <ils> il en est beaucoup parmi eux qui aiment la poésie, la pensée et la science pour elles-mêmes, en dehors de tout calcul lucratif; tandis que leurs fils, dédaignant, d'ailleurs avec beaucoup de raison, les songes platoniques de leurs pères, se glorifient d'être des positivistes dans le sens le plus bourgeois, c'est à dire le plus exclusivement individuel de ce môt. Les grossières jouissances de la bière, du tabac et du tumulte bachique, interrompues çà et là par quelques fredaines d'une galanterie devenue aujourd'hui moins sentimentale que brutale, constituent tout leur présent. Et ce môt de carrière résume toutes leurs espérances d'avenir. La science elle-même, cette divinité jadis mystiquement révérée en Allemagne, n'est devenue pour eux qu'un moyen. Car en Allemagne, il faut savoir# |26 une quantité de choses inutiles et utiles pour se frayer un chemin soit dans la bureaucratie, soit dans l'armée. Il faut être à la fois servile et <savant> pédant, deux conditions que la jeunesse allemande remplit parfaitement aujourd'hui. Allez donc chercher parmi elle des héros de la liberté! Savants, réfléchis, persévérants et froids, ils ne manquent pas au besoin de courage, mais ils manquent absolument de dignité et de respect humain. Obéissants toujours et capables de tous les

crimes lorsqu'ils <leurs> leur sont commandés par leurs chefs, ce sont de terribles instruments d'asservissement et de conquête entre les mains d'un despote.

Il est naturel, qu'à l'état de civilisation avancée dont jouit l'Allemagne actuelle, une <telle> pareille brutalité ne saurait, n'oserait pas exister, sans chercher une excuse et une sorte de légitimation dans une idéalité, une illusion ou une abstraction quelconque. Il n'y a que la brutalité ignorante et innocente du sauvage qui ait le courage de s'étaler cyniquement, tout à nu. La brutalité civilisée et savante a besoin d'un voile pudique, d'un trompe-oeil, et pour le monde et pour soi-même. Ce voile, ce trompe-oeil, ce prétexte idéal est trouvé: C'est la grande mission civilisatrice de la race germanique.

Ecoutez M.M. les professeurs et pseudo-libéraux de l'Allemagne; hélas! fouillez bien dans le coeur de beaucoup, et je puis même dire, sans courir le risque de me tromper, de la majorité des chefs bourgeois du nouveau Parti de la Démocratie Socialiste ouvrière en Allemagne, et vous y trouverez cette conviction patriotique, insolente que la race latine est morte; que la race slave, plongée dans une barbarie sans issue, et incapable de se civiliser par elle-même est trop heureuse, si on veut bien la civiliser par les moyens que l'on sait, et que, dans tout le monde jouissant des institutions économiques et politiques modernes, il ne reste plus que deux races vivantes, civilisatrices et puissantes: les Germains purs avant tout, puis les Anglo-Saxons, ces derniers ne trouvant grâce devant eux que parce qu'ils les considèrent comme une branche de# |27 race germanique. De cette théorie pangermanique à la pangermanisation pratique, violente, brutale, Bismarkienne de l'Europe d'abord, puis du reste de la terre, - pour le plus grand bien de l'humanité, cela s'entend, il n'y a qu'un pas. Eh bien, ils ne demandent pas mieux que de franchir ce pas.

Ecoutez les: déjà ils rêvent tout haut l'adjonction volontaire et forcée de la Suisse allemande, d'une grande partie de la Belgique, de la Hollande tout entière, et du Danemark, sans compter les peuples slaves qu'ils ont considérés toujours comme leurs victimes historiques. Ecoutez-les bien! Ils ne s'arrêtent pas même à l'Europe. Ils baisseront un peu la voix pour nous dire que les Etats-Unis d'Amérique comptent déjà 5 millions de citoyens allemands, et que, de nouvelles émigrations, <aidant> parties de l'Allemagne <aidant> aidant, il ne faut pas désespérer de pouvoir arriver, tôt ou tard, à la Pangermanisation de toute l'Amérique. L'Empereur Guillaume ostensiblement courtois par le Général Grant et adoré par Mr Bancroft, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à Berlin, n'y trouve-t-il <point> pas déjà aujourd'hui un appui formidable, au point de rendre jalouse son alliée fidèle, la Russie?

Voilà le côté réel, vivant, actif de la civilisation tant pronée des Allemands. C'est, je le répète encore et toujours, c'est l'alliance monstrueuse de la science et de la brutalité pour l'asservissement de l'humanité.

Cette vérité, que l'Europe ne commence à entrevoir seulement qu'aujourd'hui, les peuples slaves l'ont apprise à leurs dépens depuis des siècles, ce qui explique la haine profonde qu'ils ont vouée aux Allemands. Prenez les Polonais, par exemple; certes, ils détestent les Russes, et ils ont mille raisons pour le faire. Mais# |28 demandez leur quelle est la nation <qu'ils naissent [ill.]> qui leur inspire le plus de haine, les Allemands ou les Russes, ils vous répondront unanimement que ce sont les Allemands. Cette haine vivace et profonde, vous la retrouverez chez tous les peuples slaves de l'Autriche et de la Turquie, que dis-je, chez tous les peuples de <l'Orient> l'Europe Orientale, chez les Roumains, chez les Grecs, moins chez les Magyars peut-être. Mais les Magyars eux-mêmes <tout en ne pouvant souffrir les Allemands, les supportent, seulement <que> parceque leur politique actuel de nation qui [veut?] asseoir son prépondérance existence politique, comme Etat [sui?] asservissement des Slaves de la Hongrie, leur commande de rechercher> nourrissent àpeuprès le même sentiment dans le secret de leurs coeurs, et s'ils se donnent aujourd'hui l'apparence de ne point trop détester les Allemands, c'est parce que leur instinct de nation qui prétend asseoir sa prépondérance politique sur la subordination des Slaves de la Hongrie, leur commande de rechercher l'alliance de l'Allemagne.

Cette même antipathie commence à naître déjà chez les peuples d'Occident voisins de l'Allemagne; elle est très passionnée dans le Danemark; en Suède elle n'est pas moins forte que celle qu'y inspire la Russie, c'est beaucoup dire; et malgré le caractère flegmatique de la nation hollandaise, on peut présumer que les prétentions menaçantes des patriotes pangermanistes, hautement exprimées, avec cette insolence de laquais qui se montrent tout fiers de la peur que leur maître inspire, suffisent pour <inspirer [ill.]> susciter son indignation et sa haine. En Belgique, la chose est faite déjà, et de la France, il n'est pas besoin de parler. En Suisse il y a deux courants opposés, mais le courant antigermanique incontestablement prédomine. Même l'Angleterre qui jadis penchait pour# |29

l'Allemagne, s'est refroidie considérablement à son égard aujourd'hui. Cette [intercalé: pauvre] esclave conquérante cherchera vainement des amis autour d'elle; elle ne rencontrera partout qu'antipathie et haine.

Mais nulle part cette haine n'est aussi énergique que chez les peuples slaves. Chaque enfant slave la <reçoit> puise avec le lait de sa mère et en hérite comme d'un <signe> signe distinctif de sa race. Partout où l'on parle [intercalé: une langue slave], ce nom d'Allemand, <Niemetch> Niemets, jeté à la face d'un homme, constitue une injure.

Cette haine, toute naturelle et historiquement légitime qu'elle soit, est un immense malheur. Car la haine n'est jamais juste pour celui qui l'inspire, ni salutaire jamais pour celui qui l'éprouve. La haine ne raisonne pas et <confond> confondant les innocents et les coupables, dans un même sentiment de répulsion passionnée, elle augmente considérablement le nombre et la puissance des ennemis.

Ce que les populations slaves peuvent et doivent haïr c'est tout l'Allemagne officielle et officieuse, nobiliaire, bourgeoise, littéraire et savante, c'est tout ce qui constitue la nation politique. Mais elles n'ont aucune raison ni aucun droit de haïr le prolétariat, ni les paysans, ni les ouvriers de l'Allemagne. Ceux-ci sont des victimes comme elles-mêmes, victimes séculaires de la même oppression officielle, nobiliaire, bourgeoise, et par conséquent leurs alliés naturels, leurs amis forcés.

Si le prolétariat slave voulait et pouvait considérer la question de sang froid, il comprendrait bientôt que la noblesse slave et la bourgeoisie slave qui exploitent son travail, <et la> <aussi bien que la> et que la grande majorité de ses [intercalé: <[ill.]>] chefs politiques, soi-disant patriotes slaves, les <Palecki> Palacky, les Rieger, les# |30 Brauner, <qui> et tant d'autres pareils, qui exploitent sa crédulité, tantôt en concluant en son nom des alliances monstrueuses avec le <despote> Tzar de toutes les Russies, tantôt en le faisant servir de marchepied <un ambition sinistre> aux ambitions, non moins sinistres de l'oligarchie autrichienne, <il aurait bien vite compris> sont pour lui des ennemis <encore> bien plus dangereux encore que les Allemands eux-mêmes, précisément parce qu'ils sont des oppresseurs, des exploités et des trompeurs indigènes; et il aurait fini par s'allier <[ill.]> avec le prolétariat de l'Allemagne, contre toutes les classes privilégiées, contre tous les Etats, et contre tous les hommes politiques, tant allemands que slaves.

Telle est l'unique voie d'émancipation et de salut pour les populations slaves. Malheureusement, la haine traditionnelle et <plus> toujours vivante <que jamais> que leur inspire tout ce qui vient de l'Allemagne, tout ce qui porte le nom des Allemands, les empêche de le reconnaître. Cette haine établit entre les peuples slaves les plus divers et les plus éloignés, une sorte d'union intime, négative si vous voulez, mais très puissante. C'est elle qui constitue, pour ainsi dire, l'âme et <toute> la force du Panslavisme.

Au reste, les tendances panslavistiques <de les> des peuples slaves sont tout-à-fait naturelles. Ces peuples sont impatients de secouer le joug détesté des Allemands, des Magyars, des Turcs. Rien de plus légitime que ce désir, mais sa réalisation n'est point facile. Considérés au point de vue <du [ill.] de la population> du nombre, les Slaves constituent <la> sans doute la# |31 race la plus puissante de l'Autriche: plus de 16 millions, sur 9 millions d'Allemands, 5 <de Ma> millions de Magyars, le reste Roumains, italiens; en tout [intercalé: sur] près de 36 millions d'habitants. <Mais ces 16 millions de S> Si l'on ajoute aux Slaves d'Autriche ceux de la Turquie, on aura à peu près une population de 22 à 23 millions. Si l'on y ajoute les Polonais et autres Slaves de la Prusse, on aura plus de 25 millions.

C'est formidable. Mais cette population slave ne forme pas une masse compacte; elle est disséminée et <partagée> séparée par les populations allemandes, magyares, italiennes, roumaines et turques. Ensuite elle ne constitue pas un seul peuple, mais plusieurs peuples, parlant des dialectes différents, quoique plus ou moins ressemblants, <l'un à l'autre> [intercalé: et] professant [intercalé: aussi] des cultes religieux différents, les uns étant protestants, c'est le plus petit nombre; les autres catholiques, ou <[ill.]> [intercalé: <enfin>] orthodoxes grecs. <se trouvent ayant des> Chacun de ces peuples possède enfin des traditions historiques << <distinctes> différents, et [intercalé: ces peuples] se trouvent enfin <ne point de vue tant politique qu'économique> [ill.] sont au point de vue politique qu'économique, et> >> qui lui sont particulières, et la plupart de ces peuples se trouvent, sous le rapport économique et politique, dans des situations <différents> bien diverses.

On ne peut pas dire non plus qu'une parfaite harmonie de tendances et d'aspirations règne parmi eux. Il existe entre plusieurs d'entre eux des haines profondes, <ou> <et> ou des jalousies de prépondérance. Par exemple, les Polonais et les Ruthènes de la Galicie se détestent et se font une

guerre perpétuelle. <Les Ru> Il faut chercher les causes de cette haine dans# |32 l'histoire; Les Ruthènes, aujourd'hui Grecs unis, jadis orthodoxes grecs, avaient <forcement> été convertis <forcément> violemment par les jésuites, soutenus par les seigneurs polonais, catholiques très zélés encore aujourd'hui, comme on sait, et qui avaient traité les Ruthènes schismatiques comme des esclaves; aujourd'hui, travaillés par leurs prêtres, <soldés par le> dont plusieurs <qui> sont à la solde du gouvernement russe, les Ruthènes ont une <[ill.]> sympathie prononcée <en faveur> pour la Russie, tandis que les Polonais, assez indifférents pour la question slave, penchent plutôt du côté des Magyars.

Les Tchechs, de leur côté, ne vivent dans une harmonie parfaite ni avec les Polonais de la Silésie, ni avec les Slovaques de la Hongrie septentrionale. Ils ont pour chefs des hommes politiques, très intrigants et fort ambitieux, qui rêvent le rétablissement d'un grand royaume <Bohême> de Bohême, dont les Slovaques et les Silésiens doivent former partie intégrante, selon leur idée. Ce n'est pas l'idée des Silésiens, ni des Slovaques, qui se refusent d'accepter la langue <de M.Mrs Palacki et Rieger> tchèque comme langue nationale et qui prétendent conserver leur autonomie. Enfin, entre les Slaves méridionaux de la Hongrie et de l'Autriche, il y a les mêmes <[deux mots illisibles]> prétentieuses <prétentions dominatrices> et les mêmes jalousies nationales; de même qu'en Turquie, où les <serbe> Serbes prétendent rétablir l'Empire de <Duschan> Douschan, tandis que les Bulgares ne veulent pas en entendre parler.#

|33Ces divisions, si favorables aux entreprises des grands Etats [intercalé: conquérants], sont soigneusement cultivées et attisées par l'or de l'Autriche, de la Russie, et aujourd'hui également, par celui de la Prusse. Elles naissent, en dehors même de toute influence politique étrangère et vénale, de la direction erronée et funeste qu'ont prises les idées et les tendances de la jeunesse slave.

Si l'on excepte les provinces polonaises, où la noblesse prédomine comme on sait, <comme> aussi bien que parmi les Magyars, - ce qui explique la sympathie qui existe entre la politique polonaise et la politique hongroise, - dans tous les autres pays slaves de l'Autriche et de la Turquie, il n'existe pas ou presque pas de classes nobiliaire slave. Les nobles sont des allemands, alors même que quelques uns d'entre eux, comme plusieurs familles en Bohême, portent des noms slaves. Dans le nord de l'Autriche, la population slave se partage en bourgeois, commerçants, industriels ou fonctionnaires de l'Etat, en ouvriers des fabriques et des villes, et en paysans. Cette dernière classe est la plus nombreuse. Dans les provinces méridionales de l'Autriche et de la Hongrie, où le commerce et l'industrie sont très peu développés, la classe des ouvriers [intercalé: proprement dite], aussi bien que celle des bourgeois commerçants et industriels, sont très peu nombreuses, les travailleurs des champs y constituent l'immense majorité; mais dans les pays qui professent le culte orthodoxe grec, <et le prê> et où par conséquent les prêtres sont mariés, à la classe des fonctionnaires publics, il se joint encore celle des prêtres. Dans la Serbie turque, il n'y a d'un côté, que les fonctionnaires et les prêtres et de l'autre que les paysans, la bourgeoisie y est à peu près nulle. En Bulgarie en# |34 il y a une classe de marchands assez riches.

Ce sont les enfants de cette bourgeoisie industrielle, commerçante, ou bureaucratique, et les enfants des prêtres orthodoxes ou protestants, qui constituent la jeunesse slave patriotique, militante, et plus ou moins instruite. C'est elle qui fait l'agitation slave. Ce qui la distingue favorablement de la jeunesse bourgeoise de l'Allemagne et ce qui lui donne une grande force, c'est la fraternité, non politique, mais sincère, dans laquelle elle vit avec le prolétariat, tant avec les ouvriers qu'avec les paysans slaves. Elle aime réellement son peuple et elle en est bien aimée; et faut-il le dire, la base principale de cet attachement mutuel, c'est encore et toujours la haine des allemands, et le désir commun, vivement senti des deux parts, de secouer leur joug abhorré, pour pouvoir développer et manifester en toute liberté la nature et les aspirations slaves.

Que contiennent cette nature et ces aspirations instinctives? Je l'ai dit autre part [[L'Empire Knouto-germanique et la Révolution sociale.]]: C'est la négation de l'Etat, c'est l'organisation économique et sociale en dehors de l'Etat. Les Slaves n'ont jamais été une race conquérante, et par conséquent ils n'ont jamais eu ni sens, ni aspirations politiques. Cette absence de passions et d'idées politiques a été indubitablement dans le passé, l'une des causes principales de leur infériorité, et de leur asservissement <par les> sous le joug des races conquérantes: des Allemands, des Magyars, des Tatares et des Turcs; <mais> qui sur leur esclavage ont fondé leurs Etats. Mais pour l'avenir elle <est certainement un> est le gage certain d'une grande mission historique; car les Slaves, par là même se montrent d'accord avec les aspirations universelles du prolétariat <de tous les> d'Europe, [intercalé:

aspirations,] qui tendent, sciemment ou inconsciemment, mais d'une manière fatale et certaine, selon moi, à l'aboli# [35tion de tous les Etats, <de toutes ces prisons religieuses, politiques et juridiques, fondées uniquement> au renversement définitif de toutes ces prisons politiques, religieuses et juridiques, dont l'objet unique, de tout temps, ne fut autre que d'asservir les masses populaires au profit exclusif des classes conquérantes, exploitantes et privilégiées.

Aucun des Etats slaves historiques n'a été fondé proprement par les populations slaves. Le royaume de Bohême a été la création du catholicisme german, et la preuve, c'est qu'à peine érigé en royaume, il est devenu une partie intégrante du Saint Empire germanique. Le royaume et plus tard la république de Polonoise, ont été [intercalé: également] <<fondés d'abord sans l'influence des mêmes idées catholic-germanique, et plus tard sur l'asservissement complexe des masses rurales populations rurales [intercalé: et sur l'[ill.] totale] de la bourgeoisie sont le joug très petant d'une noblesse, dont beaucoup d'historiens et de philologues polonais [quelques mots illisibles] slave, l'origine slave.>> institués sous la même influence directe du Catholicisme allemand, et ont eu pour bases de leur développement l'asservissement des masses rurales et de la bourgeoisie, sous le joug très pesant, très insolent, très brutal, d'une noblesse fière, anarchique, catholique, et dont l'origine slave est même contestée par des historiens et des philologues polonais très sérieux. Enfin l'Empire Moscovito-StPétersbourgeois, issu non du développement mais de la négation absolue et violente de la vie populaire slave, a été fondé, sous le joug des Tatares, par des princes <[ill.]> favoris et intendants des Tatares, puis béni par la sainte pourriture de Byzance et enfin perfectionné et achevé par la civilisation des Allemands.

Les populations slaves, pacifiques, agricoles et# [36 socialistes par nature n'ont jamais fondé d'Etats, et tout Etat nouveau qui sera fondé sur leur dos, portât-il mille fois un nom slave, violera leurs plus intimes instincts, et ne sera jamais rien pour elles qu'une nouvelle prison.

Voilà ce que la jeunesse slave, malheureusement, ne comprend pas. Elevée en majeure partie dans les écoles et dans les universités allemandes de l'Autriche et de l'Allemagne, et en très petite partie seulement en Russie et en France, elle s'est profondément pénétrée de <l'idée> cette idée maudite, toute germanique de l'Etat; et comme elle exerce une grande influence sur les masses populaires, elle imprime à leur agitation une direction funeste, aboutissant, à l'insu de ces masses, à la fondation soit de plusieurs Etats, soit d'un seul grand Etat slave.

Alors la question slave se simplifie et se rétrécit d'une manière singulière, et en apparence, très pratique. Il ne s'agit plus <de l> d'émancipation populaire, mais tout simplement de savoir, quelle race opprimerait l'autre? Ou <plutôt,> même, plutôt, si, comme par le passé, ce seront les classes politiques et privilégiées de l'Allemagne qui continueront d'opprimer et d'exploiter le prolétariat slave et allemand, ou bien si des classes politiques et privilégiées[intercalé: nouvelles et] <slaves,> d'origine slave opprimeront et exploiteront à leur tour le prolétariat allemand et slave. Dans le premier cas les oppresseurs et les exploiters parleront l'allemand, dans le second, <elles> ils parleront quelque langue slave. Mais l'oppression, l'exploitation, l'iniquité <<violente et> cupide et violente>> violente et cupide, resteront les mêmes. Sous des formes slaves ou allemandes, ce sera toujours le triomphe de la même pensée de domination, <c'est à dire> celui de la Civilisation germanique.#

[37Eh bien, franchement, le jeu ne vaut pas la chandelle; et si les populations [intercalé: slaves] n'avaient rien à apporter de nouveau, il vaudrait mieux pour le monde et pour elles-mêmes qu'elles restassent tranquillement résignées sous le joug historique des allemands. Car, pour l'honneur de la race, il vaut mille fois mieux qu'elle <soit oppressé par> continue de souffrir l'oppression des races étrangères, que de devenir entre les mains d'opresseurs et d'exploiteurs indigènes, <l'instrument de> à la fois, l'instrument de son propre esclavage et de l'asservissement <d'[ill.]> des peuples <étrangères> voisins. Dans le premier cas, il reste au moins une espérance d'émancipation pour l'avenir; tandis que dans le second, il ne reste plus que la [intercalé: misère, la] honte et le crime <,sans espoir,> de lèse-humanité, sans espoir.

La jeunesse slave, ainsi fourvoyée et cherchant l'accomplissement des destinées slaves dans des combinaisons politiques toutes contraires à l'intérêt et aux instincts de ces populations slaves qu'elles aiment tant; d'ailleurs, très pauvre et forcée de gagner son pain à des conditions qui la rendent dépendante des gouvernements et des classes dont les intérêts sont diamétralement à ceux des masses populaires; cette jeunesse, bonne, remplie d'excellentes dispositions pour le peuple, mais la tête pleine d'idées ou plutôt de fantaisies surannées, devient, sans le savoir et sans le vouloir, sans doute, un instrument de toutes les intrigues politiques dont la cupidité et l'ambition <sans vergogne> sans

vergonne des chefs reconnus du mouvement slave, tirent seules aujourd'hui <le> le <un> profit. Ces chefs se vendent aux plus donnants, et souvent même à plusieurs donnants à la fois, et ils vendent avec eux l'agitation sincère mais aveugle# |38 d'une jeunesse qui les suit sans se douter où ils vont.

On peut s'imaginer l'horrible confusion que tout cela doit produire dans le mouvement slave, traversé par une quantité de courants opposés, qui s'entrechoquent et détournés et empêchés les uns par les autres, réduisent nécessairement au néant toutes les entreprises partielles qui ont été faites jusqu'ici <par> pour <les> la délivrance de ces peuples. Les premières qui en profitent, du moins en apparence, sont la Turquie et <la Russie> l'Autriche. Mais le plus clair du profit, les avantages les plus solides et les plus certains, en [ill.] indubitablement à la propagande panslaviste de l'Empire de toutes les Russies. Car quelque grande que soit la confusion, causée par ce dévergondage politique, intellectuel et moral, il reste toujours dans le coeur et dans l'esprit des populations slaves, et l'on peut dire aussi, de presque tous les individus slaves, quelque avancée que soit leur corruption politique, un sentiment permanent, profond, inaltérable: c'est la haine des oppresseurs étrangers; la haine contre les Allemands, d'abord, et ensuite, à un beaucoup moindre degré, contre les Magyars et des Turcs. <Mais c'est surtout l'horreur qu'inspirent les Allemands,>

Mais c'est surtout l'horreur qu'inspirent les Allemands; un sentiment qui, dans les populations slaves, ne s'endort jamais et qui, au milieu même de leurs divisions et de leurs jalousies mutuelles, les unit réellement en un tout homogène. Ajoutez à ce sentiment celui de leur impuissance, de plus en plus démontrée, de se délivrer par leurs propres efforts isolés, et vous aurez le secret de l'influence pour ainsi dire magnétique que la propagande russe exerce sur l'imagination de ces peuples.

Un empire slave <immense [ill.] que> immense, puissant, et# |39 non seulement se maintient, mais qui se fait respecter et qui à son tour fait trembler toute l'Europe; qui déjà, dans maintes occasions, s'est posé comme arbitre dans les affaires [intercalé: intérieures] de l'Allemagne et qui seul ôse aujourd'hui la braver, alors qu'enivrée de ses dernières victoires, elle insulte tout le monde. Et cette grande puissance se glorifie d'être slave et saisit toutes les occasions pour manifester ses sympathies slaves! N'est ce pas un sauveur que la divine Providence envoie à tous les peuples slaves opprimés? Et n'est-il pas naturel que tous ces peuples, impuissants de se délivrer [intercalé: par eux-mêmes], n'attendent plus leur délivrance que d'elle seule?

Nous venons de voir tous les pays d'Allemagne vaincre l'antipathie profonde qu'ils ont ressentie de tout temps pour la Prusse, <non pour sa> et s'unir et se soumettre à elle, accepter sa domination [intercalé: avec un singulier enthousiasme,] non pour se délivrer <de la domination étranger, mais s> d'un joug étranger, mais seulement pour constituer avec elle un puissant Etat conquérant. Trouvera-t-on illégitime et mauvais après cela si les Slaves cherchent dans la domination russe leur <délivrance> délivrance du joug abhorré des Allemands? Mais le Tzar de Russie est un terrible despote! Sans doute, je voudrais savoir <seulement> seulement si l'Empereur Guillaume est beaucoup plus aimable? Mais les Allemands s'unissent en vue de la civilisation universelle! Eh bien, les Slaves s'uniront pour repousser cette civilisation qu'ils trouvent détestable.

Au point de vue où se sont posés aujourd'hui les Allemands, les Slaves auraient donc mille fois raison de vouloir constituer, sous le sceptre de S[a] M[ajesté] le Tzar de toutes les Russies, un grand Empire panslaviste. C'est au point de vue <de la liberté> du progrès humain et de la liberté de l'Europe, aussi bien qu'à celui de leur propre salut, qu'ils# |40 <doi> doivent bien se garder de l'en faire

Mais les Slaves <généralement>, - moins les Polonais sans doute, ont pour eux cette excuse, qu'ils ignorent généralement ce que c'est que l'Empire de toutes les Russies. Ils n'ont aucune imagination de ce régime de compression absolue qui applatit tout ce qui n'est pas <officieux> ou officiel, [intercalé: ou pour le moins officieux,] et qui, après avoir réduit au dernier degré d'esclavage et de misère 70 millions de sujets, ne demande pas mieux que de venir délivrer, de la même façon, nos frères slaves.

Comment le sauraient-ils? Ce sont des populations très ignorantes. Il est vrai, que leurs chefs, par exemple M.M. Palacki et Rieger, qui connaissent si bien l'histoire et qui ne se font probablement aucune illusion sur le genre de liberté et de bonheur dont jouissent les populations grandes-russiennes, petites-russiennes, lithuaniennes et Polonaises de l'Empire, pourraient bien leur dire ce que leur promet et ce que vaut la protection du Tzar, qui peut-être <en ce moment, [ill.] la Bohême et la Prusse> à cette heure même, en vue de l'arrangement <à s'[ill.]> de ses affaires d'Orient, vend la Bohême à la Prusse, comme son aïeule, la grande Cathérine avait vendu [intercalé: il y a de cela juste [ill.] un siècle,] une

grande partie de la Pologne aux deux <grandes> puissances <germaniques> germaniques de l'Allemagne.

Ils pourraient leur dire tout cela et encore beaucoup d'autres choses, mais ils se garderont bien de <[ill.]> le faire, car la protection russe est une des principales cordes de leur arc, et si leur combinaison actuelle d'une alliance avec l'oligarchie ultramontaine de l'Autriche ne réussit pas, ils <auront> iront de nouveau, comme ils l'ont fait déjà en 1867, et ils entraîneront [intercalé: avec eux au moins une partie de] la jeunesse slave <avec eux>, en Russie, pour y fêter, au milieu de la désolation populaire et des mensonges cyniques du monde russe officiel, sur le cadavre de la Pologne, assassinée par les Russes, la fraternité slave!#

|41 De son côté, le gouvernement de St Pétersbourg inonde de ses agents tous les pays slaves, tant de la Turquie que de l'Autriche; <qui> avec la mission spéciale de faire converger, soit par la puissance de l'or, soit par celle des promesses décevantes qu'ils répandent à foison, toutes les espérances slaves vers le Tzar de toutes les Russies. Ces agents se divisent en <deux> trois catégories: les officiels, les officieux, et les volontaires. Les premiers sont <directement> <[ill.]> subordonnés aux chancelleries des légations russes, et ce qu'il y a de piquant c'est qu'on rencontre une bonne quantité d'Allemands, naturellement, fonctionnaires russes, parmi eux; les seconds sont envoyés directement de St Pétersbourg. Les uns et les autres sont bien payés.

La troisième catégorie, celle des agents volontaires, est en très grande partie élevée au dessus de tout calcul soit personnellement d'ambition, soit vénale, ce qui la rend bien plus dangereuse que les deux premières. Ce sont des fanatiques purs et qui ne sont aucunement partisans du régime qui domine actuellement en Russie, mais qui l'acceptent comme un mal et comme une transition nécessaires au triomphe de ce qu'ils appellent l'idée slave. C'est une idée très mystique où l'orthodoxie gréco-russe se confond avec une sorte de socialisme <[ill.]> patriarcal. En attendant, ils considèrent le despotisme Tzarien et la puissance militaire de l'Empire comme un instrument providentiel, sans l'intervention duquel les destinées slaves ne sauraient s'accomplir. D'abord, disent-ils, <l'Empire panslaviste unitaire,> <tout à fait> raisonnant tout à fait comme raisonnent les Allemands patriotes, - d'abord l'Empire panslaviste unitaire, et plus tard la fédération des peuples slaves autonomes, à condition toutefois que ces peuples acceptent la langue de la grande Russie, comme# |42 langue slave universelle. Ceux-là détestent sincèrement les allemands; et c'est ce que dans leur théorie il y a de plus clair.

Cette haine, plus systématique encore qu'instinctive, ajoute à la puissance de leur propagande parmi les populations slaves. L'un des premiers mots qu'ils leur disent est ordinairement <[ill.]> l'expression de ce sentiment: "Prokliaty Niemetz!" (maudit Allemand). On lui répond: "Prokliaty Niemetz!" - et l'on devient frère. Ces hommes ont <d'extra> une extraordinaire tendresse pour leurs frères slaves, victimes des Allemands, et ils savent réveiller dans leurs coeurs une tendresse naturelle. S'ils voulaient bien appliquer cette même tendresse à nos pauvres paysans, victimes non des Allemands, mais de l'Empire, mais du Tzar, de ce Tzar dont ils promettent follement les secours aux frères slaves, sans doute elle est-été mieux employée. Quoiqu'il en soit, ils contribuent beaucoup à réveiller dans les pays slaves les sympathies panslavistes. Mais je le répète encore, le propagateur principal de ces sympathies chez les peuples slaves, c'est la haine [intercalé: universelle] des Allemands.

Laissez cette haine murir, ce qu'elle ne peut manquer de faire, aujourd'hui que les prétentions pangermaniques sont devenues plus insolentes et plus menaçantes que jamais, et vous verrez les Polonais eux-mêmes, les ennemis séculaires et irréconciliables de la Russie, [intercalé: se jeter dans ses bras,] et alors? Alors, il y'aura vingt-cinq millions de Slaves, disséminés <en Europe>, du Nord au Midi, couvrant toute la partie orientale de l'Europe, et s'avançant comme un coin <formidable> redoutable dans le coeur même de l'Empire germanique, vingt cinq millions d'ennemis frénétiques de l'Allemagne et qui, ne s'inspirant plus que de cette haine, formeront avec le 70 millions de sujets actuels# |43 de l'Empire de toutes les Russies, une masse formidable de 100 millions <d'hommes apeuprès> d'esclaves organisés et disciplinés pour exécuter tous les attentats liberticides et humanicides médités par les Tzars contre l'Europe.

Voilà ce que, dans ses conséquences dernières, signifie le Panslavisme.

Certes, il présente un terrible danger pour l'Europe. Mais voyons si les Allemands patriotes ont inventé le vrai moyen de le conjurer?

L'un de leurs arguments favoris, pour excuser et pour légitimer la formation naissante de leur grand Empire Pangermanique, c'est que cet Empire est devenu nécessaire, précisément, pour contenir cette ambition menaçante de l'Empire russe, et pour l'empêcher <de se trans> de s'élargir [intercalé: davantage] en Europe et de se transformer en Empire Panslaviste, par l'adjonction de ces vingt-cinq millions de Slaves qui demeurent encore en dehors de son sein, jouissant nolens volens des aménités de la civilisation <germani> ou de la domination des Allemands.

Examinons cet argument de plus près. Ainsi l'Empire <germ> Pangermanique <est une [ill.] devenu une barrière salubre> remplit une mission salubre, humanitaire, en s'opposant comme une barrière invincible aux empiétements de l'Empire de Russie. Mais en quoi, je vous en prie, l'Empire Pangermanique vaut-il mieux, se montre-t-il plus libéral et plus humain que l'Empire des Tzars? Je ne vois entre eux que cette seule différence: le premier est tout simplement brutal, tandis que le second est brutal et savant en même temps. Mais les Allemands ont eu Lessing, Göthe et Schiller, Haydn, Mozart, Beethoven, Kant, Fichte, et Hegel; <plus tard Börne et Heyne enfin> et de nos jours Feuerbach; <Marx> enfin <une [ill.] brillant [ill.]> à commencer par Humboldt, une phalange brillante, incomparable de héros# |44 et de créateurs de la science positive: une foule lumineuse de grandes intelligences, d'hommes universels et qu'on pourrait appeler les prophètes de l'humanité. <On a produit la Russie> La Russie a-t-elle produit dans la littérature, dans les arts, dans la poésie, dans les sciences quelque chose qui puisse se comparer, ne fût-ce que de loin, aux créations immortels de l'Allemagne? Non, et sous tous ces rapports, je n'hésite pas à le dire, les Russes doivent s'incliner devant les Allemands, qui incontestablement sont et qui resteront encore longtemps nos maîtres.

Mais après avoir rendu sans réserve cet hommage théorique à l'Allemagne, et après avoir observé, en passant, que toutes ces créations immortels du génie Allemand ont été les produits non de l'unité, mais de l'anarchie germanique, après avoir ajouté que l'unité politique tuera infailliblement et commence <déjà> à stériliser déjà les sources vives de l'Esprit créateur en Allemagne, nous demanderons, à notre tour, de toutes ces magnifiques théories, qu'est-ce qui a passé dans la vie pratique et politique, tant intérieure qu'extérieure, de l'Allemagne? Et à leur tour, les Allemands, s'ils veulent être consciencieux, devront répondre: Rien.

L'humanité théorique est leur rêve; <et> mais la brutalité seule constitue leur pratique, <comme [montrera?] le prolétariat de l'Allemagne> en tant du moins qu'elle a rapport à leur vie politique nationale tant intérieure qu'extérieure. Si on me dit que l'Allemagne jouit de toutes les libertés constitutionnel et d'un régime électif et parlementaire largement développé, je répondrai: Tant pis pour ceux qui# |45 veulent se laisser tromper par toutes ces décorations menteuses et s'imaginer d'être libres tout en restant de misérables esclaves. Il ne faut pas être bien perspicace, vraiment, pour démêler, à travers tout ce bruit artificiel que font les malheureux représentants des soi-disant libertés germaniques, la voix brutale du maître qui commande et qui n'admet pas de réplique. Aujourd'hui, dans tout cet échafaudage parlementaire, il ne reste plus que trois institutions de sérieuses: les finances, la police tant intérieure qu'extérieure, tant temporelle que spirituelle, et l'armée. Tout le reste n'est que mensonge et trompe-oeil, un mensonge fort commode et dont Napoléon III avait déjà deviné la grande utilité. Je ne doute point que bientôt on ne l'introduise également en Russie qui alors, sous le rapport politique, n'aura plus rien à envier à l'Allemagne.

Le fond réel de toutes les libertés constitutionnelles dont jouissent ces bienheureux peuples allemands, c'est le despotisme <[ill.]> insolent et brutal. C'est la négation systématique et savante de la liberté et de l'humanité. Et ce qu'il y'a de malheureux, c'est que le bourgeois allemand,# |46 s'y sent à son aise, aussi satisfait que le poisson dans l'eau. On voit que l'esclavage est son élément. Oui, si l'on devait juger la nation allemande par sa noblesse et par sa bourgeoisie, on dirait que c'est un peuple né pour rester laquais toute sa vie.

On me montrera le prolétariat de l'Allemagne. Devant lui je m'incline, et je reconnais de plein cœur que, lorsqu'il n'est point fourvoyé par ses chefs, les petits Juifs socialistes, littérateurs et correspondants, dont j'ai parlé plus haut, et autant que le lui permet une situation excessivement malheureuse, malgré son ignorance, poussé uniquement par un grand instinct, il fait tout ce qui est possible pour qu'au moins dans sa vie et dans ses actes à lui, sa liberté, la justice et la fraternité humaine ne soient pas des mensonges. Pendant que toute l'Allemagne nobiliaire, bourgeoise, littéraire, artistique et savante célébrait les triomphes homicides et liberticides de son Empereur, seul il a eu le

courage de protester; et, j'aime à reconnaître que dans cette occasion, ses chefs, pour lesquels, on le voit, je n'ai qu'une sympathie très médiocre, se sont aussi noblement conduits que lui-même. Ils ont payé de leur liberté leurs courageuses <protestations> réclamations.

Donc le prolétariat allemand fait seule exception à la règle allemande, c'est à dire au lâche servilisme qui caractérise tout le reste de la nation allemande, l'Allemagne proprement civilisée. Mais je vous prie <d'observer> aussi d'observer que ce prolétariat n'a jamais contribué, au moins de sa volonté libre, ni# |47 <<d'une jeunesse qui les suit, sans se douter où ils vont.

On peut s'imaginer l'horrible confusion que tout cela doit produire dans le mouvement slave. Il y a beaucoup de courants opposés qui s'entrechoquent, <et qui> se paralysent et qui réduisent nécessairement au néant <toutes entreprises politiques différentes, au profit> tout ce qui a été <entrepris par> partiellement entrepris pour la délivrance de ces peuples, de l'Autriche et de la Turquie, <d'abord,> en apparence et d'abord, mais en dernière instance et en réalité toujours au seul profit de la propagande panslaviste de l'Empire de toutes les Russies.

Au milieu de cette confusion, il reste toujours un [intercalé: sentiment] permanent<e>, profond et universel<le>: La haine de l'étranger oppresseur, la haine des Allemands d'abord, puis celle des Magyars et des Turcs. Dans les populations slaves ce sentiment ne s'endort jamais, il reste toujours plus puissant que tous les autres, et quelques soient les intérêts <[ill.]> les préjugés qui les divisent, il les unit réellement en un tout homogène. Ajoutez à ce sentiment celui de l'impuissance, de plus en plus <[ill.] [intercalé: par tant d'efforts [ill.] manqués, manqués de se] de le délivrer par leurs propres efforts, prouvée> et démontre par tant de tentatives, <manquées> avancées de se délivrer par leurs propres efforts, [intercalé: <[ill.]>] et vous aurez le secret de l'influence pour ainsi dire magnifique que la propagande panslaviste exerce sur [intercalé: toutes] ces populations asservies.>># |48 de ses patriotiques sympathies, à la fondation de l'Empire Prusso-germanique, à moins qu'on ne veuille citer cette partie fourvoyée des ouvriers de la Prusse, que des agents de Bismark, se disant socialistes Lassalliens, avaient réussi à circonvenir pendant quelque temps. Mais ceux là étaient en réalité aussi innocents que les prolétaires ignorants des campagnes qui ont crié bravo à l'Empereur et à Bismark, sans se douter qu'ils criaient mort à eux mêmes. Laissons donc ces innocents et ne parlons que des coopérateurs conscients et intéressés.

Ces vrais fondateurs de l'Empire, ce sont la noblesse et la bourgeoisie, y compris naturellement <tous les écrivains et savants.> l'immense majorité des littérateurs et des savants. Ce sont ces eux qui ont imprimé à l'Empire leur âme, leur esprit; et maintenant qu'ils se sont complètement manifestés et qu'ils viennent [intercalé: enfin] de montrer à tout le monde ce qu'ils ont porté pendant si longtemps dans le ventre, nous pouvons les juger eux-mêmes par l'Empire qu'ils ont fondé.

Les patriotes allemands libéraux, et parmi eux un assez grand nombre de démocrates-socialistes, <aiment à se con> en présence de l'avidissement volontaire et triomphant de leur chère patrie, aiment à se consoler par l'idée que tout cet esclavage intérieur, ainsi que la politique insolente et réactionnaire par laquelle il s'exprime au dehors, ne sont pas des produits indigènes de l'Allemagne, mais des importations russes, les effets <désastre> désastreux de l'influence malfaisante de l'Empire russe sur l'Allemagne.

J'ai [intercalé: déjà] parlé ailleurs [[L'Empire Knouto-germanique]] d'une lettre ou plutôt de deux lettres très singulières que les citoyens Charles Marx et Philippe Becker avaient adressées, en 1870, à la rédaction d'une petite feuille russe qui avait paru pendant quelque temps à Genève. Dans ces lettres, que je regrette de ne pouvoir point reproduire ici, ne les ayant pas sous main, l'un et l'autre assurent, que si l'Allemagne# |49 reste encore le pays classique du despotisme, la faute en est à la seule Russie, qui a inventé tant l'esclavage intérieur que la brutalité extérieure de leur grand pays. La feuille russe a servilement traduit ces deux lettres, sans se permettre d'y ajouter la moindre observation. Par politique et, sans doute, en conséquence d'un traité, elle a cru devoir subir cette insulte gratuite doublée de mensonge. Elle achetait de puissantes protections à ce prix. Ce fut peut être aussi un excès d'humilité et d'admiration servile de sa part: Quand <de grands socialistes allemands> un grand socialiste allemand, du haut de sa chaire pontificale, daigne nous adresser la parole, est-ce un pauvre petit journal russe qui osera protester?

Privé absolument de cette bosse de piété et de cette vertu d'humilité qui ne sont propres qu'aux âmes excessivement respectueuses, j'ai déjà ôsé répondre une fois à l'assertion étrange du citoyen Marx, et j'y répondrai de nouveau aujourd'hui.

Non, les Allemands n'ont pas eu besoin qu'on leur importe la servitude, le servilisme et la brutalité. S'ils n'eussent pas existé au monde avant eux, ils <[ill.]> les <eussent> auraient inventés. Depuis la tournure néfaste que la réforme protestante avait prise chez eux, leurs souverains temporels étant devenus en même temps les chefs spirituels de [intercalé: leur] Eglise, dès le XVIème siècle déjà, les Allemands étaient définitivement devenus un peuple d'esclaves, ou comme a dit Börne dans un moment de tristesse à mère, un peuple de laquais. L'illusion sur ce point, pour qui ne veut pas se tromper, est impossible. Parcourez le grand ouvrage écrit par un historien allemand universellement respecté, "l'Histoire du XVIIIème siècle" de Schlosser, et à chaque page vous y trouverez des traces et des preuves de ce profond avilissement historique des allemands; et je vous # |50 [défie] que vous me citiez une autre langue où vous pourriez trouver des expressions aussi monstrueusement ridicules pour exalter la magnificence du souverain; ni aussi humiliantes pour exprimer le respect superstitieux <du bourgeois pour les hauts autorités en général> qu'un bon bourgeois allemand ne manque jamais d'éprouver pour les hauts autorités en général et pour chaque individu investi <de [intercalé: quelques] fonctions publiques> d'une fonction publique. Pour un allemand, la discipline militaire, la hiérarchie bureaucratique, la raison <[,l'intérêt suprême]> d'Etat et la volonté <supr> du souverain sont <sacrés> sacrés: son Eglise, c'est l'Etat; le souverain pontife, c'est l'Empereur, c'est le roi; les officiers de l'armée, tous les membres de la bureaucratie, sont ses prêtres. Lui même, éternellement prosterné est le sujet, l'esclave, le croyant. Quand on est respectueux à ce point, nécessairement on est esclave, on a la nature de l'esclave, et l'on devient le propagateur de l'esclavage dans le monde.

Depuis la paix de Westphalie, alors que l'influence de la Russie sur l'Europe était nulle, la politique extérieure de l'Allemagne a été une politique de <réaction> réaction et d'asservissement. Il n'est point vrai qu'après 1815 <la Russie> c'est été la Russie qui est poussé l'Allemagne dans cette politique <de rétrograde> rétrograde. Il est vrai, qu'à cette époque, la bourgeoisie allemande eut au moins l'apparence libérale. Au fond, elle n'avait voulu alors que ce qu'elle veut et ce qu'elle a enfin obtenu aujourd'hui: l'unité, l'organisation quand même du grand Etat germanique, et comme on ne voulait pas la lui donner, elle fit du bruit: beaucoup de bruit, pas d'actes, ce qui la fit passer alors pour excessivement libérale. Mais si la réaction n'avait pas encore trouvé son <assiette> assiette dans la bourgeoisie, elle le trouva, comme elle le trouve toujours, dans la noblesse, dans les cours, et surtout dans l'oligarchie de la Prusse et de l'Autriche.# |51 Le centre de la Ste Alliance se trouvait non à St Pétersbourg, mais à Vienne. Metternich en fut le vrai chef, non l'Empereur Alexandre. Le premier [intercalé: en] suggéra tous les plans, les idées, les résolutions, aussi bien que les actes; et le second, tourmenté par une vanité aussi <large> grande que son impuissance, s'agitait et se démenait, pour se donner l'air d'avoir tout inventé, résolu, ordonné.

L'Empereur Nicolas fut un Empereur beaucoup plus sérieux que l'Empereur Alexandre. A défaut <de grande intelligence> d'intelligence supérieure, il avait au moins une grande volonté. Et malgré cela, son action sur l'Europe fut nulle. Il dû se contenter d'écraser la Pologne; il ne lui fut pas permis d'aller au delà. Le centre de la réaction active se trouvait partagé entre Vienne et Berlin; St Pétersbourg ne put y jouer qu'un rôle effacé, beaucoup plus apparent que réel, non par manque de bonne volonté, mais par suite de son impuissance.

Après l'avènement du second Empire [intercalé: français], le centre de la réaction se trouva transféré à Paris; et l'Allemagne bourgeoise, jalouse de ce monopole, auquel elle se sentait avoir un droit historique, plus que toute autre nation, travailla alors ardemment pour le reconquérir de nouveau au profit de Berlin. Elle a atteint son bût, l'Empire Pangermanique est fondé, et jamais <l'Europe n'a été> l'Occident ne fut <ne [ill.]> autant menacé dans <toutes les libertés> sa liberté, que depuis que l'Allemagne est devenue la nation la plus puissante de l'Europe. Les citoyens Charles Marx et Philippe Becker ne diront pas sans doute que ce soit l'Empereur Alexandre second ou le prince de <Gortchako> Gortchakoff qui inspirent <la> aujourd'hui la politique de Mr le Prince de Bismark, ni que ce soit l'armée russe qui ait pillé et massacré la France;# |52 <massacré la France;> ni la noblesse russe qui ait inventé l'insolence poméranienne des junkers allemands; ni ces pauvres marchands de St Pétersbourg et de Moscou qui aient donné des leçons d'aplatissement enthousiaste à la docte bourgeoisie d'Allemagne; ni que ce soient enfin les savants, les littérateurs, et les rédacteurs des journaux russes qui aient <enseigné> soufflé aux savants, littérateurs et journalistes<de leur patrie> du pays le plus civilisé de l'Europe, toutes les sottises, tous les mensonges et toutes les lachetés qui remplissent aujourd'hui leurs écrits. Non, mes chers citoyens, toutes ces belles choses sont des fleurs indigènes de votre patrie, des Vergiss-meinnicht que l'Europe n'oubliera jamais!

Et à cette heure même, est-ce la Russie ou l'Allemagne qui entreprend et qui mène la terrible réaction qui menace l'Europe? Poser la question, c'est la résoudre. Il est évident que c'est l'Allemagne [intercalé: impériale] qui invente, qui entreprend, qui mène tout. Aujourd'hui c'est le Pce de Bismark, comme <[ill.]> jadis c'était le Prince de Metternich, et aujourd'hui comme alors, la Russie [intercalé: impériale] joue le rôle affairé, très bruyant, mais en réalité très nul, de la mouche du coche; non qu'elle ne veuille pas, mais parce qu'elle ne peut pas encore en jouer un autre. Son heure n'est pas encore venue, et peut-être, tout en se préparant, attend-elle que le Prince de Bismark, que <l'Allemagne> l'Empire Pangermanique lui fraye la route ou lui prépare les relais, c'est à dire qu'il <façonne> façonne l'Europe à l'esclavage. En attendant, elle <<s'occupe des l'Orient, <la> cette base future>># |53 <cette base future de ses entreprises contre l'Europe> arrange ses petites affaires dans l'Orient.

Et je me demande encore, quelle est donc la différence entre la domination russe et la domination pangermanique? Au point de vue de la brutalité, de l'insolence et de la cruauté, je crois franchement, <après tout ce que nous> que la palme appartient aux Allemands, qui ont <surpassé [intercalé: ai-je dit] tout ce que les Russes ont fait en Pologne.> surpassé, ai-je dit, tout ce que les Russes ont fait en Pologne, mais qui ont été surpassés à leur tour, il faut bien l'avouer, <parce que les généraux et officiers bonapartistes de l'armée Versaillaise, ont fait à Paris.> par la patriotique armée de Versailles.

Entre la domination allemande et la domination russe, il n'y a donc que cette seule différence de la science, qui est toute à l'avantage des Allemands. Mais cette différence est elle au moins favorable aux peuples conquis? Je ne le pense pas.

<Lorsque> La science, [intercalé: quand elle] n'humanise pas, <elle> déprave. Elle raffine le crime et rend plus avilissante la lâcheté. Un esclave savant <reste plonge dans un esclavage sans issue,> est un malade incurable. Un oppresseur, un bourreau, un despote savants restent à jamais cuirassés contre tout ce qui s'appelle humanité et pitié. Rien ne <l'étonne> les étonne, rien ne les effraie, ne les touche, excepté <son> leurs propres souffrances ou leur propre danger. Le despotisme savant est mille fois plus démoralisant, plus dangereux pour ses victimes, que le despotisme qui n'est seulement que brutal. Celui-ci n'a de prise que sur le corps, sur la vie extérieure, sur la richesse, sur les rapports, sur les actes. Il ne peut pénétrer dans le fors# |54 <point la clef> intérieur, parce qu'il n'en a pas la clef. L'esprit lui manque pour <étouff> étouffer l'esprit. Le despotisme intelligent et savant au contraire pénètre dans l'âme des humains, et corrompt leurs pensées dans leur source.

Demandez aux Polonais lequel des deux despotismes les a le plus démoralisés? Est-ce le despotisme russe ou le despotisme <prussien> allemand? Tous vous diront que c'est le dernier<s>. Les Prussiens sont parvenus à germaniser une considérable partie des provinces qui leur sont échues, et maintenant ils parlent avec mépris, et même avec une sorte d'indignation patriotique contre le gouvernement autrichien, qui n'a point su, disent-ils, suffisamment dénationaliser les peuples slaves. <Eh bien, ces autres> A plus forte raison pourraient-ils adresser ce reproche singulier, allemand pur, au gouvernement russe, car malgré des efforts inouïs, malgré les mesures barbares qu'ils ont prises et qu'ils continuent d'appliquer aujourd'hui, <ils> les Russes n'ont rien russifié.

Le conquérant brutal d'une nation plus civilisée que lui-même subit très vite l'effet de cette civilisation; nous avons vu des Russes, des fonctionnaires russes qui sont restés quelque temps en Pologne, se poloniser, du moins en partie, mais jamais nous n'avons vu de Polonais se russifier.

La conquête allemande pangermaniserait le monde; la conquête russe ou slave aboutirait tôt ou tard à l'absorption des conquérants dans la civilisation des peuples <vaincus> conquis. L'une et l'autre sont détestables; mais s'il fallait <chois> absolument choisir entre elles, je conseillerais à l'Europe d'accepter plutôt <la dernière> la conquête slave ou russe.

Ainsi sous le prétexte de sauvegarder l'Europe contre le Panslavisme, l'Allemagne crée un danger plus redoutable encore, le Pangermanisme.# |55 Voyons si au moins elle atteint son bût, et si, en dôtant l'Europe et le monde des bienfaits du Pangermanisme, elle tue le Panslavisme?

Au premier Congrès de la Ligue de la Paix et de la Liberté, tenu à Genève en septembre 1867, un Monsieur que j'ai eu déjà l'occasion de nommer, l'ami et le confident intime du citoyen Charles Marx, et au besoin, l'exécuteur de ses hautes oeuvres, et l'un des membres les plus considérables et les plus considérés du Parti de la Démocratie-socialiste en Allemagne, comme l'a publiquement déclaré l'organe principal de ce parti, le Volksstaat lui-même, le citoyen Hébraïco-tudesque Borkheim est venu lire un discours fort singulier, inspiré, disait-on, sinon dicté, par le citoyen Charles Marx lui-même. [[Le Congrès a eu le grand tort d'en avoir interrompre la lecture, Mr Borkheim s'en est vengé en le

publiant sous forme de brochure, avec ce titre original: "Ma Perle devant le Congrès de Genève, par un <diplomate Européen> diplomate Européen."]]

<<<Dans ce discours, après avoir déclaré> après avoir déclaré que cette assurance superbe, qu'il faut être bête de parti pris, pour croire qu'on ne peut discuter qu'à la condition de renverser ou Isabelle, ou Bismark>>

Dans ce discours, après avoir fort maltraité les utopistes du Congrès et déclaré, avec l'assurance superbe et le profond contentement de soi-même qui distinguent cette école et cette race, <"Qu'il faut être bête de parti pris, pour croire, qu'on ne peut discuter qu'à la condition de renverser ou Isabelle, ou Bismark, ou Beust"> "que cette association internationale <devait dédaigner> (la Ligue de la Paix et de la Liberté) devait dédaigner de se servir de cette agitation en faveur de la paix comme d'un levier contre un gouvernement particulier de l'Europe centrale et occidentale(!); qu'il fallait être bête de parti pris pour croire qu'on ne pouvait discuter qu'à la condition de renverser ou Isabelle, ou Bismark, ou Beust; - que la grosse arrière-garde du grand parti réactionnaire européen c'est la Russie (les faits récents viennent de prouver avec une évidence capable de faire ouvrir les yeux à Mr Borkheim lui même, que c'est l'Allemagne bien plus encore que la Russie); que# |56 [intercalé: c'est] la Russie qui est l'adversaire acharné du développement économique(!) condition de la paix...". Elle s'en occupe beaucoup vraiment de toutes ces questions économiques, elle qui, d'ailleurs comme tous les Etats, en fait d'économie sociale, ne s'intéresse qu'à une chose: l'art de tondre jusqu'à <[ill.]> le troupeau populaire! Et ne dirait-on pas, à entendre Mr Borkheim, que si ce n'était l'influence maudite de la Russie, la bourgeoisie, la noblesse et tous les gouvernements de l'Allemagne se convertiraient aussitôt au système <du citoyen Marx,> communiste du citoyen Marx!

Mr Borkheim conclut "que la Russie, constituée politiquement comme elle <est> l'est aujourd'hui, doit être mise au ban des autres pays de l'Europe centrale et occidentale", dont la Constitution politique actuelle lui plaît sans doute beaucoup, puisqu'il ne veut pas qu'on renverse "ni Isabelle, ni Bismark, ni Beust"; et que "tous les peuples de l'Europe occidentale et centrale, - il aurait dû dire, s'il voulait parler un langage plus sincère, "tous les Etats", puisqu'il tient tant à conserver les Etats, doivent se coaliser contre la Russie, et "que la question principale en Europe doit dorénavant s'appeler la question Russe".

Si Mr de Bismark avait voulu envoyer un agent au Congrès de Genève, aurait-il pu tenir un autre langage? Au moment où il préparait ses terribles moyens pour renverser le hégémonie française et pour fonder sur ses ruines la domination de l'Allemagne, n'aurait-il pas été d'une excellente politique de sa part de détourner l'attention publique de ces menaçants préparatifs de l'ambition tudesque en l'attirant sur les dangers beaucoup plus lointains dont menace la Russie? N'était-ce pas le Pangermanisme se recommandant à l'Europe sous le prétexte spécieux de la haine légitime et commune contre le panslavisme? N'était-ce pas innocenter l'Allemagne de tout le mal politique et social qu'elle faisait, et qu'elle fait aujourd'hui# |57 dans une mesure monstrueusement élargie, et en rejeter la faute sur sa disciple, hélas! trop soumise et fidèle, la Russie?

Loin de moi la pensée d'établir une ombre de solidarité consciente entre Mr le Prince de Bismark et [intercalé: les chefs] du Parti de la Démocratie-Socialiste-ouvrière de l'Allemagne. Je ne pense pas seulement, je sais pertinemment qu'il n'y a absolument rien de commun entre eux et qu'ils sont au contraire des ennemis acharnés. Mais je sais aussi bien, d'un au côté, et j'essaierai de le démontrer plus bas, <qu'> que malgré cette inimitié ostensible, et malgré les oppositions flagrantes qui séparent le programme Bismarkien <de la> du programme de ce parti, il existe entre eux un trait d'union: tous les deux tendent à la fondation d'un grand Etat centraliste, unitaire et Pangermanique. <Le Pce de Bismark> Mr le Prince de Bismark, sans contestation le plus grand homme politique actuel de l'Europe, mais pénétré jusqu'à la moelle de ses os des passions à la fois aristocratiques et serviles du "Junkerthum" poméranien, veut élever cet Empire au moyen de la noblesse bureaucratique et militaire, et du monopole des grandes compagnies financières; tandis que <la> [intercalé:les chefs du] parti de la démocratie-socialiste-ouvrière, poursuivant la réalisation d'une utopie impossible, veulent le fonder sur l'émancipation économique <de l'Etat> du prolétariat. Mais l'un aussi bien que les autres sont éminemment patriotes, et dans ce patriotisme politique, sans le vouloir et sans le chercher, ils se rencontrent; la logique des tendances et des situations, étant toujours plus forte que la volonté des individus.

Mr Borkheim, demi-fou, demi sot, et la bouche ou au moins la plume toujours pleine de saletés# |58 injurieuses et calomnieuses, est l'enfant terrible du parti de la démocratie-socialiste; il dit

tout haut ce que les autres pensent et poursuivent en secret; et sous ce rapport, quelque fatigante que soit la lecture de ses élucubrations littéraires, elle est aussi intéressante qu'instructive, d'autant plus que l'organe principal du parti, le Volksstaat, leur a publiquement reconnu le caractère d'une semi-officialité.

La proposition faite par Mr Borkheim au Congrès de Genève n'était pas seulement pangermanique, elle était utopique. Appeler tout les Etats de l'Europe à une alliance contre la Russie, et espérer qu'ils oublieront toutes leurs divisions et leurs jalousies mutuelles, toutes leurs ambitions particulières, pour se coaliser contre elle! Il faut être fou vraiment, ou complètement ignorant des rapports réels qui existent dans le monde, pour se faire une pareille illusion! Vouloir que les Etats continuent d'exister et que ces Etats forment néanmoins <une nation> contre la barbarie, une nation homogène, celle de la civilisation! Mais la civilisation bourgeoise qui, régit le monde aujourd'hui, serait-elle donc plus puissante que ne le fut la religion catholique dans les siècles passés, alors que les Papes eux-mêmes ne dédaignaient point de traiter avec les ennemis du Christ, les Turcs?

Je voudrais voir quel principe <pourrai> serait en état d'empêcher aujourd'hui la France républicaine, ou impériale, ou royale, de se jeter, poussée par ce grand amour que lui inspirent les Allemands, dans les bras de la Russie Tzarienne, pour peu que ces bras veuillent s'ouvrir? Et Mr de Bismark lui même, ce fondateur non utopique, mais réel, de la puissance Pangermanique, malgré toutes les antipathies profondes que, comme Allemand patriote et de plus comme homme d'Etat clairvoyant, il ne peut manquer de ressentir contre la Russie Tzarienne, cette rivale menaçante du Pangermanisme dans <l'avenir> un avenir plus ou moins prochain, ne s'efforce-t-il pas de cimenter, par tous les moyens, une alliance# [59] intime avec elle? Et ce qui est plus remarquable encore, c'est que la grande [Confédération] républicaine de l'Amérique entre en tiers <dan> et sanctionne de toute sa puissance cette alliance liberticide. Voilà des faits qui sont la conséquence naturelle, fatale, de la constitution actuelle <de l'> et de l'existence même des Etats; des faits qui crèvent les yeux et dont aucune divagation utopique, ni aucune conjuration juivo-tudesque ne saurait arrêter le développement inévitable.

Les Allemands, pour bien asseoir et pour élargir leur nouvelle puissance, ont besoin de conquérir et de soumettre à leur joug civilisateur les populations slaves disséminées en Europe. Se sentant impuissants à le faire tout seuls, ils appellent à leur secours toute l'Europe. Mais l'Europe ne viendra pas à leur aide. Menacée dans toute son existence par cette nouvelle puissance pangermanique, elle donnera plutôt la main à la Russie contre elle.

Pour intéresser l'Europe et pour cacher mieux leur jeu, <ils> les patriotes démocrates de l'Allemagne évoquent une grande cause, celle de la Pologne sacrifiée. Certes, voilà un beau prétexte. Mais, malheureusement, dans leur bouche, ce n'est qu'un prétexte. Ils sont trop démocrates, et je dirai le mot, trop bourgeois pour <pou> pouvoir sympathiser sincèrement avec la Pologne, qui, nobiliaire dans le passé, ne peut ressusciter que comme une Pologne de paysans dans l'avenir. Ils ont l'horreur instinctive du paysan, en Pologne comme partout. Leur idéal, <c'est> ce sont les ouvriers des villes, dirigés et organisés, et pour tout dire, gouvernés par des bourgeois démocrates socialistes. C'est, comme je le démontrerai plus tard, la conséquence fatale de tout leur système.

Donc leurs prétendues sympathies pour la Pologne nobiliaire, catholique, paysanne, ne sont autre chose qu'une feinte patriotique. D'ailleurs, ils sont de trop ardents patriotes allemands pour vouloir sérieusement la reconstitution de la Pologne. Ils veulent l'Etat et ce n'est jamais l'Etat, si démocrate-socialiste qu'il soit, ce n'est que l'abolition de l'Etat qui puisse rendre la liberté aux peuples conquis. Voyez les Etats-Unis d'Amérique. Certes# [60] c'est le pays le plus démocratique du monde. Mais ils constituent un Etat, et parcequ'ils le constituent, poussés par cette fatalité qui est inhérente au principe même de l'Etat, ils tendent à se concentrer toujours d'avantage, en même temps qu'à absorber toute l'Amérique dans leur sein<, La c>. L'accaparement, la conquête, l'assorbition pacifique ou violente, c'est la propre nature et c'est toute la vie de l'Etat. <Quand> L'Etat <intercalé: ne] cesse ce travail intérieur et extérieur que lorsqu'il cesse de monter ou lorsqu'il commence à descendre. Mais la grande Unité germanique n'en est encore qu'à sa naissance, donc ce n'est pas d'elle qu'il faut espérer la libération des peuples conquis.

D'ailleurs l'assorbition de la Pologne par <la Pol> l'Allemagne ne date pas seulement de l'an 1772, époque de ce qu'on appelle le premier partage de ce malheureux pays, qui fut, pendant des siècles, à l'Occident, la barrière, l'opposant héroïque et la sauvegarde de la Slavie contre les envahissements [intercalé: civilisateurs,] tantôt pacifiques, tantôt violents de la race allemande, comme

les peuples russes le furent, <contre la race Mongole, en Orient. Au> non avec le même héroïsme <[ill.]>, peut-être, mais avec une égale persévérance, contre la barbarie conquérante des Mongols. Au XII^{ème} siècle déjà, la Silésie, province polonaise s'il en fut, et dans <les paysans même aujourd'hui restent encore Polonais, malgré tous les efforts de la civilisation allemande, fut détachée de la Pologne> la majeure partie de laquelle, et notamment dans la Silésie autrichienne et dans ce qu'on appelle la Basse-Silésie de la Prusse, les paysans continuent à parler polonais, malgré tous les efforts des Allemands, fut détachée de la Pologne pour devenir un Duché germanique. <A partir de commencement du XII^{ème} siècle> A la fin de ce même siècle, les Chevaliers teutoniques et [intercalé: un peu plus tard] les Chevaliers porte-glaive de la Livonie <institués avec le> furent institués par les papes avec la seule mission de germaniser et [intercalé: de] christianiser, <en les baptisant> par la conquête en les baptisant dans le feu et le sang, les [intercalé: malheureuses] populations slaves, polonaises, <Livoniennes> finnoises et Lithuanienes, entre l'Elbe, <et> l'Oder, <<et la mer Baltique, jusqu'au Niémen, commencèrent l'envahissement de la Poméranie prussienne et de la Livonie. Ils <[ill.]> l'une et l'autre, mais furent beaucoup moins heureux contre la Lithuanie paysanne qui leur opposa une résistance invincible. Les Margraves de Brandebourg, chefs de>> le Niémen, la Dwina, et la mer Baltique. Ils conquièrent la Poméranie et la <Prusse> Livonie; mais ils durent s'arrêter devant la résistance invincible que leur opposèrent les paysans endurcis de la Lithuanie d'abord, et devant le réveil du sentiment national en Pologne. La Poméranie et la Prusse, reconquises sur eux par les armes polonaises, devinrent# |61 parties intégrantes du royaume de Pologne (1466). Les margraves ou marquis, et plus tard, électeurs de Brandebourg, ces prédécesseurs de la maison royale et, aujourd'hui, impériale de la Prusse, ne discontinuèrent néanmoins jamais l'oeuvre lente et pacifique de la civilisation de la Pologne. Pendant des siècles, ils firent le métier lucratif d'usurier, accaparant peu à peu des terres polonaises, en retour des sommes considérables qu'ils prêtaient à hauts intérêts aux Princes et aux magnats polonais. En même temps, profitant de l'hospitalité généreuse et <[ill.]> imprévoyante de la Pologne, les principales villes <polonaises> du littoral de la Baltique, Dantzic, Königsberg et bien d'autres encore, se remplissaient de bourgeois Juifs et Allemands, qui importèrent avec eux la langue et les coutumes allemandes, l'organisation, l'administration et la jurisprudence allemande, connue sous le nom de droit de Magdebourg et transformèrent peu à peu ces villes polonaises en villes allemandes, qui convergèrent dès lors, par une attraction naturelle, vers leur grande patrie, l'Allemagne <conquérant> civilisatrice, conquérante et omnidévorante. Tous ces Allemands de la Pologne, moins les Juifs, embrassèrent avec passion la cause de la Réforme, ce qui eut pour conséquence naturelle de créer entre eux et la Pologne exclusivement nobiliaire une dissidence nouvelle. Iniquement, stupidement opprimés par le fanatisme catholique, <et> jésuitique, et par l'outrecuidance insolente et brutale des Seigneurs Polonais, à partir du XVII^{ème} siècle, la bourgeoisie allemande des villes polonaises, chercha et trouva <un protection tre> une protection très intéressée dans la puissance naissante de la maison de Brandebourg, qui dans la seconde moitié du XVI^{ème} siècle déjà, se trouva investie de la souveraineté héréditaire du Duché de Prusse, sous la suzeraineté des rois de Pologne d'abord; mais qui, dès le milieu du siècle suivant, secoua cette dépendance, et, dans la première année du XVIII^{ème} siècle, devint la maison# |62 [royale] de la Prusse. Soixante-onze ans plus tard, Frédéric II, le plus grand représentant de cette maison ambitieuse et habile, et le vrai fondateur de la puissance prussienne, embrion de l'actuelle puissance germanique, procédait, avec la pudique Catherine II, princesse allemande de la maison Anhalt-Zerbst, et devenue impératrice de Russie par la mort [intercalé: peu naturelle] de l'Empereur <[ill.]> Pierre III, autre allemand de la maison de Holstein, et avec la pieuse Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, <au premier partage de la Pologne> à l'accomplissement de ce crime international <qu'on appelle> qui s'appelle le premier partage de la Pologne.

<Par ce court esquisse hi> De cette courte esquisse historique, dont aucun patriote allemand, je l'espère, <[ill.]> ne voudra récuser la <scrupuleuse fidélité> fidélité scrupuleuse, il résulte évidemment, que l'oeuvre de l'assorbition successive de la Pologne constitua proprement, dès l'époque la plus reculée de l'histoire, le fond même et le principal objectif de toute l'expansion de la vie germanique dans le Nord, et que par conséquent le crime dont Frédéric II fut, quoiqu'en disent les Allemands, le premier promoteur, ne fut autre chose que le couronnement obligé, l'accomplissement définitif et absolument nécessaire des tendances civilisatrices de la race germanique. Il est indubitable que Catherine II en avait accepté la proposition avec une joie cynique et Marie-Thérèse d'Autriche avec une pieuse hypocrisie, signant, dit-on, en versant des larmes, le traité qui le consommait.

Toujours est-il que le principal intéressé à l'accomplissement fut Frédéric II, fut la puissance [intercalé: politique] de la Prusse, et par conséquent, la puissance d'avenir de l'Allemagne.

Pour Frédéric II, pour la puissance de la monarchie prussienne, c'était une question de vie ou de mort. J'espère que je n'ai pas besoin de prouver que la [intercalé: première] réalisation de cette puissance, qui ne résidait d'abord que dans les trésors amassés par l'avarice du père du grand <homme> roi et dans le génie de ce dernier, ne date# |63 que de la conquête de la Silésie et du partage de la Pologne. J'espère encore qu'il n'est pas besoin de <beaucoup> beaucoup de paroles pour démontrer que, si réellement l'accomplissement des destinées civilisatrices de la race germanique réclame sa constitution comme grand Etat, toute l'Allemagne s'est trouvée intéressée directement aux succès des entreprises ambitieuses de Frédéric II; car le grand Etat germanique n'aurait jamais pu être fondé, s'il n'avait <trouvé> pas trouvé un puissant et habile promoteur dans la Prusse.

Il faut être bien utopiste, bien enfant pour s'imaginer le contraire. En dehors de la main de fer des despotes de Berlin, pour créer cette unité politique de l'Allemagne, il n'y avait plus qu'un seul instrument: c'était <[ill.]> la pseudo-puissance et intelligence révolutionnaires de la bourgeoisie de l'Allemagne. Mais l'année 1848 nous a donné toute la mesure de cette puissance et de cette intelligence. Au milieu du désarroi général, <qui> de l'anarchie qui régnait alors en Allemagne, dans toute l'Europe, cette excellente bourgeoisie, si patriotique, si raisonneuse, si savante, et si peu libérale, en réalité, aurait pu tout faire, et elle n'a fait qu'une seule chose: elle s'est couverte d'un ridicule immortel. Le prolétariat de l'Allemagne, pensent les démocrates socialistes, pourra créer cette unité politique, pour le plus grand bien des masses populaires de l'Allemagne. C'est une nouvelle utopie, que j'examinerai plus tard. En attendant, j'affirme qu'il n'y a que les puissants despotes, les empereurs, les rois, ou tout au moins les oligarchies nobiliaires et financières qui puissent fonder les grands Etats unitaires, et que le peuple des travailleurs, lorsqu'il veut s'émanciper d'une manière bien sérieuse, bien réelle, ne peut faire qu'une seule chose, c'est d'abolir les Etats.

En dehors de ce que nous venons de voir en Allemagne, l'Italie nous fournit une <seconde> autre preuve# |64 de cette vérité. Mazzini a rêvé l'unité italienne, et par son agitation incessante, il a contribué puissamment à en préparer les éléments. Mais qui l'a réalisée? C'est uniquement la monarchie piémontaise. Si ce n'eût été son action habile et puissante, le grand Etat italien, avec Rome comme capitale, serait resté un rêve Mazzinien.

Pour en revenir aux Allemands, j'observerai que la bourgeoisie de ce grand pays, qu'on appelait jadis le pays des rêveurs, a montré, en 1848, un grand sens politique, en votant <deux grandes mesures par lesquelles>, par l'organe de sa Constituante de Francfort, deux grandes mesures par lesquelles, sacrifiant toutes ses haines historiques <et profondes> contre la Prusse, aussi bien que ses velléités idéales, libérales et pseudo-révolutionnaires, elle décréta d'abord l'incorporation du grand Duché de Posen dans l'Empire germanique et, plus tard la soumission de cet empire sous le joug détesté mais nécessaire de la maison de Prusse. Par là elle se déclara complètement solidaire de tous les partages de la Pologne et prépara les voies à l'avènement glorieux de l'Empire germanique actuel. Il est vrai qu'elle avait voté en même temps ce qu'elle appela les droits fondamentaux du peuple allemand, "die Grundrechte", Mais ces droits populaires furent rejetés aussitôt, comme un <[ill.]> bagage inutile, <idéel> comme un luxe incompatible avec le tempérament logique et sévère [intercalé: de la monarchie] des monarques prussien<s>ne; de sorte que de toute l'agitation soi-disante révolutionnaire des bourgeois allemands, en 1848, il ne resta en effet, comme résultat positif, que cette inféodation de l'Allemagne à la Prusse.

Les démocrates bourgeois et les démocrates socialistes de l'Allemagne prétendent que le Parlement de Francfort n'a point représenté l'Allemagne démocratique, populaire, mais seulement la bourgeoisie modérée, et, que par conséquent, ses <votations> résolutions# |65 anti-polonaises et prussiennes ne doivent pas retomber sur le dos du peuple allemand.

Non assurément sur son dos, mais sur celui de ses chefs, en tant que ceux-ci rêvent encore le <transformation> conservation du grand Etat <unitaire> germanique et sa transformation impossible en un Etat franchement populaire. S'ils veulent l'Etat, ils doivent vouloir toutes les conditions de l'Etat; et la première de ces conditions, c'est de s'étendre de tous les côtés jusqu'à la mer, pour s'assurer des débouchés et toutes les voies nécessaires à son commerce international, <Par consé> en conséquence de quoi, tout Etat qui en a la puissance est forcé de conquérir les pays qui le séparent de la mer. C'est à quoi tend ostensiblement l'Empire germanique aujourd'hui.

Supposons que par suite, soit d'une évolution pacifique, soit d'une révolution violente, les démocrates-socialistes s'emparent du pouvoir de l'Etat. Voudront-ils sérieusement, <pourront-ils vouloir - [ill.] toujours qu'ils mentissent la conservation de ce [intercalé: leur] grand Etat> - pourront-ils vouloir la réconstitution de la Pologne? A cette question, je réponds sans hésiter: non.

On attribue, je ne <sais avec quel de qui de justice> sais si c'est à raison ou à tort, à un citoyen illustre et qui est, en même temps, l'un des chefs les plus révéérés du parti de la démocratie bourgeoise et <de s> de celui des démocrates socialistes de l'Allemagne, au Docteur Jacoby, de Königsberg, une parole très caractéristique, et qui, prononcée ou non prononcée par lui, résume fort bien, selon moi, toute la situation politique de l'Allemagne: "Le partage de la Pologne, aurait-il dit, fut un grand malheur et en même temps un grand crime, mais une fois [intercalé: qu'il a été] accompli et consacré par un siècle, il nous est impossible d'en repousser aujourd'hui# |66 les <résultats> conséquences politiques."

Et en effet, depuis un siècle que la Prusse possède les provinces polonaises qui lui sont échues en partage, elle a fait des efforts inouïs et le plus souvent couronnés de succès pour les germaniser. Elle a employé l'argent polonais pour y encourager et faciliter l'établissement de nombreuses colonies allemandes. Aujourd'hui, selon la statistique allemande, il est vrai, et en comptant, <avec beaucoup> comme de raison, parmi les Allemands tous les Juifs, il y aurait dans le grand Duché de Posen, sur 838 mille Polonais et 697 mille Allemands; par contre, dans les deux Prusses, sur 2,178,000 Allemands, il ne resterait plus que 761 mille Polonais. Donc, dans ces trois provinces arrachées à la Pologne par la monarchie prussienne, sur 2,875,000 Allemands, il n'y aurait plus que 1.599.000 Polonais. En ajoutant à ces derniers les 137 mille Lithuaniens de la Prusse <districts de> (dans les districts de Gumbinnen et de Königsberg), on aura la proportion de 2,875,000 Allemands à 1,736,000 <de> Polonais. [[Almanach de Gotha, pour <1872> 1872.]]

S'il en est ainsi, en laissant au dehors toutes les autres considérations stratégiques et commerciales qui jouent pourtant un rôle si important dans l'existence des Etats, les démocrates-socialistes allemands voudront-ils, pourront-ils sacrifier ces deux millions huit cents soixante quinze mille <de> compatriotes, Juifs et Allemands, à <la> une Pologne nouvelle reconstituée de leurs propres mains dans ses limites historiques? Sans doute, non. Mais alors? Alors, il y'aura peut-être moyen de s'entendre, en laissant de ses anciennes provinces polonaises, à l'Allemagne, tout ce qui s'est germanisé, et à la Pologne tout ce qui, malgré les efforts des Allemands conquérants et civilisateurs, a conservé le caractère polonais. En apparence, <qui> quoi de plus juste, de plus naturel! Oui, l'idée serait en effet excellente, si l'exécution en était possible; mais elle est impossible.#

|67Des géographes ont publié jadis des cartes de ces provinces polonaises où ils ont marqué de différentes couleurs les pays germanisés et ceux qui sont restés polonais. On ne saurait s'imaginer rien de plus bizarre: on dirait un échiquier. C'est que les populations sont excessivement mêlées: à coté d'un village allemand, vous trouvez un village polonais. Sans doute la couleur allemande <est plus dominante> prédomine du côté de la frontière de l'Allemagne, et la couleur polonaise prévaut [intercalé: d'autant] <on s'approche de cette partie de la Pologne - qui est [ill.] aujourd'hui [ill.] Tzar de toutes les Russes> plus qu'on s'approche davantage de la Pologne appelée russe. Mais il n'y a point de ligne de démarcation <complète> bien <nette> net, le gouvernement de la Prusse s'étant particulièrement <[ill.]> efforcé <d'introduire autant que possible des éléments allemands> de pousser la colonisation allemande dans les parties les plus franchement polonaises. Que faire alors? Comment établir la limite ethnographique, naturelle entre l'Etat polonais et l'Etat allemand?

Cette question, qui est la même <[ill.]> pour la Moravie et la Bohême, où sur 2,530,000 Allemands, il y a 4,680,000 Tchèques (toujours d'après l'almanach de Gotha), <est une question> devient tout simplement [intercalé: une question] insoluble pour les hommes politiques, toutes les fois qu'ils <désirent> essaient de la résoudre selon la justice, et non selon les maximes <c'est à dire selon la combinaison [ill.]> <politiques> dominantes, fondées uniquement, sur la combinaison des intérêts <avec la> et de la puissance de l'Etat. La pensée qui domine dans l'Etat ne peut-être jamais une pensée neutre; c'est toujours une pensée bien réellement déterminée par les idées, les intérêts, les passions, et lorsqu'il s'agit de la rencontre hostile de deux <nationalités> races différentes, par la nationalité de la classe et de la race qui <dominent.> gouvernent. Les Etats aiment sans doute à se donner les <[ill.]> d'un> airs d'impartialité et <d'une> de justice abstraite, à se montrer élevés audessus de tous les intérêts particuliers, tant des nations que des classes, pour se poser comme une sorte de Providence, également# |68 soucieuse <[ill.]> du bonheur de tous ses sujets, indépendamment de leur position

sociale, de leur culte, de leur race. Mais c'est là une de ces manifestations hypocrites et banales de la vie officielle, à laquelle peu de nigauds se laisseront prendre sans doute. L'histoire nous montre assez que partout où il existe un gouvernement, il y a, il doit-y avoir un parti triomphant, dominant. La <vitalité> vitalité et la puissance de l'Etat ne sont qu'à ce prix.

On me citera la Confédération suisse, où trois nationalités <différentes> diverses, soumises à un même gouvernement fédéral, vivent en paix, sans qu'aucune <domine. Mais> <[quelques mots illisibles]> domine. Mais il ne faut pas perdre de vue que ce fait n'a été possible [intercalé: en Suisse], que parce que, jusqu'à cette heure du moins, l'indépendance respective <des> de ces différentes nationalités, a été sauvegardée par l'autonomie réelle des cantons. Qu'on centralise un peu la Suisse, comme on a bien l'air<e> de vouloir le faire aujourd'hui, et l'on verra <indubitablement> si la nationalité la plus nombreuse [intercalé: ne finira pas par] imposer ses idées, ses passions, ses intérêts et son gouvernement aux deux autres.

Donc il est indubitable que dans un Etat et sous un gouvernement slave, polonais ou tchèque, ce seront les Allemands qui seront dominés, sacrifiés et forcément nationalisés. Dans un Etat et sous un gouvernement allemand, les victimes seront les Slaves, comme ils l'ont été toujours jusqu'ici. La question se posant ainsi, chaque <[ill.]> race se dit: puisqu'il est absolument nécessaire qu'il y ait des sacrifiés, des victimes, que ce soit l'autre race;! <et>. et tout se réduit finalement à une question de puissance: Laquelle race triomphera? laquelle opprimerà l'autre? Question suprême de l'Etat.

On voit que l'idée de l'Etat, l'existence des Etats est incompatible avec la justice humaine, avec l'équité internationale. Faut-il en conclure que la justice internationale soit une utopie irréalisable, et que l'iniquité soit la loi fatale, seule réelle du monde humain? Ce serait à# |69 croire au bon Dieu et à désespérer de ce monde.

Pourtant, pour réaliser la justice internationale, humaine, il est un moyen, mais c'est le seul. Cette justice étant évidemment incompatible avec l'existence des Etats, il est clair, que pour la rendre possible, il faut abolir les Etats: La permanence de l'iniquité avec les Etats et par le développement de la puissance et de ce qu'on appelle la puissance des Etats, d'un côté; et de l'autre, l'avènement de la justice humaine, de l'égalité, de la liberté, <et de l'humain> du bien-être de tous et de l'humaine fraternité sur les ruines des Etats. Voilà les deux termes, entre lesquels aucun milieu, aucune transaction n'est possible; et que chacun maintenant choisisse selon ses intérêts et ses goûts. <N'est-il pas naturel> Les classes privilégiées, choisiront naturellement le premier, et par la même raison, tous les opprimés, les exploités, les souffrants, le prolétariat en un môt doit vouloir le second.

Si vous aimez la justice, <[ill.]> détruisez dans sa racine et dans ses conséquences dernières le principe théologique, métaphysique, politique, juridique, et toujours brutal, de l'autorité. Abolissez tous les gouvernements. Renoncez une fois pour toutes au rôle à la fois providentiel et odieux de bienfaiteurs, de tuteurs, d'organiseurs et de directeurs de la société. Laissez aux collectivités diverses, aux associations, aux communes, leur autonomie complète. Qu'elles se fédèrent librement, selon leurs attractions naturelles, leurs nécessités, leurs intérêts, leurs besoins; et vous verrez que toutes ces questions de races, de langues, de traditions, de coutumes, tomberont# |70 d'elles-mêmes. Abandonnant toute pensée de domination - cette pensée devait nécessairement disparaître avec la possibilité de sa réalisation, c'est-à-dire avec l'Etat, - délivrées désormais de toute crainte de se voir dominées par les autres; poussées par la nécessité de s'entendre les unes avec les autres pour organiser leur existence économique, leur travail, l'échange de leurs produits, leurs voies de communication, l'instruction publique, et au besoin leur défense; et se <laiss> laissant invinciblement <entraîner> entraîner et diriger par cette loi toute puissante de la solidarité humaine, qui n'est point une loi politique mais une loi naturelle, fatale, source et cause de tous les développements historiques de l'humaine société jusqu'ici, mais dont toutes les lois politiques n'ont été que la systématique négation; livrées enfin à leur spontanéité complète et à leurs libres instincts, développés par l'histoire et déterminés par leur situation économique actuelle, les associations et les communes, après une époque, plus ou moins longue et plus ou moins pénible, de transition, d'hésitation et de lutte, finiront par s'équilibrer, non conformément à des lois arbitraires et abstraites <qui leurs s> qu'une autorité quelconque leur imposerait d'en haut, mais conformément à l'être réel de chacune, aux nécessités et aux forces vivantes de chacune, et unanimement inspirées par cet esprit d'équité, d'égalité et de liberté, qui commence à constituer aujourd'hui la passion dominante et pour ainsi dire la religion des masses, elles se donneront la main pour organiser ensemble une fédération fondée largement sur le travail de

tous et sur le respect humain. Et dans cette société nouvelle, la pratique de la justice humaine sera aussi naturelle, que l'est celle de l'iniquité aujourd'hui.#

[71]Alors ces pays où les nationalités sont mêlées, qui font aujourd'hui le désespoir de tous les hommes d'Etats quelque peu scrupuleux, deviendront au contraire des intermédiaires précieux, des chaînons vivants qui relieront entre elles les nations et prépareront lentement l'unification de plus en plus complète de l'espèce humaine, la réalisation définitive de l'humanité. Mais tant que les Etats existent, ne nous faisons pas de folles illusions, ne parlons pas de justice: <internationale et humaine>; parlons de puissance, de domination, d'oppression, et restons toujours le couteau à la main pour défendre notre existence et nos droits.

Il est clair que lorsque les démocrates socialistes de l'Allemagne parlent de la reconstitution de la Pologne, ils n'entendent <nullement la restituer> pas du tout la restitution des provinces conquises par la Prusse. C'est <[ill.]> tout au plus, s'ils consentiront à lui <[ill.]> rendre la moindre partie, non encore germanisée, du grand Duché de Posen. Ce qu'ils veulent lui restituer, ce sont <les> toutes les provinces polonaises, lithuaniennes et [p?]russiennes qui ont été accaparées par les Russes, en y ajoutant peut-être la Galicie Autrichienne. Mais c'est contre la Russie et dans les provinces soumises au Tzar [intercalé: surtout] qu'ils prétendent tailler <surtout> le nouvel Etat polonais. <Comme il y a des> Sous ce rapport ils se rencontrent avec beaucoup de patriotes russes libéraux qui, eux aussi, rêvent la reconstitution d'une nouvelle Pologne, <contre> dirigée contre l'Allemagne, et qui ne commencerait <que> qu'à partir de la Vistule pour s'élargir au détriment de l'Allemagne autant qu'elle pourra.

Vous voyez bien que lorsque dans <un> leurs accès de libéralisme <beaucoup plus apparent que secret> les hommes politiques de la Russie et de l'Allemagne# [72 <<l'ordre Teutonique et prédécesseurs des monarques prussiens, firent pendant des siècles, vis à vis des Princes et des magnats polonais, le métier lucratif d'usuriers, se faisant payer par des terres polonaises. Pendant ce temps, l'hospitalité de la Pologne ayant ouvert les villes de littoral de la Baltique à l'immigration des bourgeois et artisans juifs et allemands, Königsberg, Dantzig et d'autres côtés importantes se trouvèrent tout-à-fait germanisées et entraînées par une attraction naturelle vers l'Allemagne. Opprimées d'ailleurs, iniquement, sottement, par le fanatisme catholique et par l'insolence nobiliaire des seigneurs polonais, elles s'accoutumèrent peu à peu [intercalé: à chercher] protection et appui dans la puissance naissante des élections de Brandenburg, qui <après être> étant severes protestants, et renonçait au titre de grands commandeurs de l'ordre Teutonique, furent [ill.] [intercalé: dans la seconde moitié du XVI^{me} siècle et] d'abord sous la suzeraineté des rois de Pologne, de la souveraineté héréditaire du Duché de la Prusse; mais qui dès la moitié du siècle suivant déjà sécouèrent cette dépendance, et se faisant proclamer, dans la première année du XVIII^{me} siècle, rois de Prusse, 71 ans plus tard, procédèrent <avec l'In> <dans le personne de grand Frédéric avec les deux impératrices de Russie et d'Autriche au premier partage de la Pologne.># [73 vous parlent de reconstituer la Pologne, il ne s'agit pas du tout pour eux d'accomplir un acte de justice internationale, mais de créer un nouvel instrument de guerre dont ils pourraient se servir [intercalé: avantageusement] les uns contre les autres. <pour se démolir mutuellement> Les Allemands auraient besoin d'une Pologne contre la Russie; et les Russes ne seraient point du tout fâchés s'ils pouvaient en reconstituer une contre l'Allemagne.

Plusieurs fois il a été question dans les Conseils de l'Empire [intercalé: russe] de reconstituer une Pologne Varsoviennne. Cette idée a encore aujourd'hui de très chauds partisans parmi les plus hauts fonctionnaires. L'exemple de l'Autriche qui, réduite par sa maladie désormais incurable, à chercher son salut dans des <[ill.] remédis> moyens héroïques, a transformé depuis quelques années la Galicie en un foyer de propagande politique polonaise, dirigée <directement> contre la Russie surtout et en partie aussi contre la Prusse, a ajouté beaucoup de poids à cette idée qui n'a jamais été entièrement abandonnée à St Pétersbourg.

On l'eut réalisée sans doute depuis bien longtemps, si cette réalisation, à coté des avantages très réels qu'elle promet, ne présentait en même temps de très graves dangers. L'Empire d'Autriche, pour sauver le reste de son corps languissant, <[ill.]> peut à la rigueur faire le sacrifice d'un membre; elle peut renoncer à la Galicie, parceque n'ayant aucune autre province polonaise sous sa domination - la Silésie autrichienne n'étant encore animée d'aucun esprit politique <ce comptait pas> - elle est certaine apeuprès qu'aucune <autre de les provinces ne> autre province [ne] se laissera entraîner par <l'exemple> la contagion politique de <cette province [ill.] délivrée de son joug> la Galicie. La Galicie est de race slave, il est vrai, et nous avons vu que la population la plus nombreuse en Autriche

est slave. Mais le gouvernement de Vienne sait fort bien qu'outre les patriotes de la Pologne et ceux des autres pays slaves, il n'y a aucune sympathie, que leurs tendances au contraire sont plutôt opposées, les patriotes [intercalé: <[ill.]> polonais] étant <tout> hostiles à la Russie, tandis que les <les autres peuples slaves lui deviennent de plus en plus> dispositions de toutes les autres populations slaves lui sont <favorable, ou># |74 [intercalé: au contraire favorables; d'où il résulte que] l'Autriche peut faire le sacrifice de la Galicie sans courir le risque d'une dissolution immédiate ou <prochaine> prochaine.

La Russie se trouve dans une position <toute> bien différente; car en dehors de la Pologne Varsovienne, <il y a> elle a la Lithuanie, la Russie Blanche, la <Podolie, la Wolhynie> Podolie, la Wolhynie, le Biélostok et toute <la Pologne> l'Ukraine polonaise, dont [intercalé: au moins] le clergé et la population nobiliaire très nombreuse, ainsi que la petite bourgeoisie et les artisans des villes, sont <attirés> entraînés par une attraction passionnée, invincible vers leur antique patrie polonaise. La Russie sait d'un autre côté, par l'expérience qu'elle a faite entre 1815 et 1830, qu'une Pologne Varsovienne si restreinte qu'on la fît, deviendrait <[ill.]> aussitôt le foyer d'une propagande active et ardente dans toutes ces provinces, et qu'il suffirait de rendre la liberté à une seule ville polonaise, en un seul point microscopique <en> de la Pologne, pour que l'agitation polonaise à peine écrasée et noyée dans le sang polonais, renaisse aussitôt et s'étende jusqu'au Dnieper. Telle est la raison pourquoi, le gouvernement russe, selon toutes les probabilités et malgré tous les avantages que la constitution d'une très petite Pologne pourrait lui donner contre l'Allemagne, ne songera jamais à le faire, à moins qu'il n'y soit forcé par une de les éventualités qui sont les signes avant-coureurs de la mort. Mais ce n'est pas la Russie seule qui se trouve dans cette position: la Prusse et par conséquent l'Allemagne sont absolument dans une situation analogue, et peut-être même <[ill.]> encore plus critique vis à vis de la question polonaise. Supposons que par suite d'une transformation radicale dans le gouvernement de Berlin, les patriotes allemands disent aux patriotes polonais: "A partir de cette ligne que nous venons de <tracer> tracer dans le grand Duché de Posen, nous voulons bien que la Pologne renaisse. Maintenant c'est à vous à reconquérir sur# |75 la Russie toutes vos antiques provinces polonaises, <[ill.]> jusqu'aux limites de 1772> dans les limites de 1772 et même au-delà. Abandonnez nous ce que nous sommes bien décidés à ne jamais vous rendre et marchez en avant, contre le Tzar, contre les Russes, nous vous aiderons de notre argent et au besoin par nos armes."

Il est probable que, profitant de cette heureuse occurrence si longtemps attendue, les patriotes polonais du grand Duché de Posen ne protesteront pas d'abord contre <cette> la justice singulière des Allemands. Ils marcheront contre la Russie avec les armes que leur auront donné les Allemands; et nous supposerons que, vainqueurs sur tous les points, ils se taillent, [intercalé: en effet,] dans l'Empire russe une large Pologne, jusqu'à la <mer noire> Mer Noire, selon le programme de Lelewel et du général Mieroslawski - (je demande pardon aux lecteurs polonais de mettre le nom <du> de ce général trop illustre à côté du nom [intercalé: si justement] révérend du grand patriote et historien polonais)-; non jusqu'à la mer Baltique, sur laquelle les Allemands ont des projets patriotiques, opposés naturellement à l'expansion polonaise.

Voilà une Pologne reconstituée comme Etat et <redevendue> redevendue une puissance sérieuse. Cette puissance sera-t-elle l'amie, l'alliée de l'Allemagne? Si Mr Borkheim est capable de se faire une pareille illusion, il faut espérer que les grands esprits qui le poussent et l'inspirent ne se la font pas. Tant que l'Empire de Russie reste puissant, il est encore possible que la Pologne reconstituée soit forcée par son intérêt à rechercher l'alliance de l'Allemagne. Mais la Pologne reconstituée signifie la destruction# |76 de l'Empire russe, non par les armes polonaises, mais par la révolution russe. Et c'est pourquoi nous autres, socialistes révolutionnaires <rus> de la Russie, étant non des patriotes d'Etat, mais patriotes ou plutôt des <ardents> partisans [intercalé: quand même] de l'émancipation des peuples russes et non russes qui sont aujourd'hui écrasés sous le joug de l'Empire, étant profondément convaincus <<que l'existence de cet empire est [ill.] cette émancipation, nous saluons et que les peuples russes [ill.] d'ennemi plus dangereux, <plus> que lui>> d'un autre côté, que pour les émanciper, il faut détruire l'Empire, nous saluerons avec joie la reconstitution de la Pologne, dans quelques limites que ce soit, et fut ce même celle d'un Etat polonais jésuitique et aristocratique. Donnez nous seulement la révolution russe, et nous ne craignons ni ce jésuitisme, ni cet <aristocratie> aristocratie, ni cet Etat. <Cette> La révolution [intercalé: russe, essentiellement] socialiste et anarchique <s'il en fut>, et comme telle [intercalé: absolument] incompatible avec l'existence de l'Etat, soit <au dedans> au dedans, soit au dehors de la Russie, saura bien transborder les

frontières <physiques> matérielles et morales, politiques et sociales que le nouvel Etat polonais s'effor<[ill.]>cera sans doute de lui opposer, et soulevant et entraînant avec elles les masses polonaises, elle saura bien se frayer <<le chemin à travers les frontières du grand Etat Pangermanique, pris [?] dans laquelle se trouvent [?] enfermées encore trop de populations slaves.>> un chemin jusqu'à l'Allemagne pour délivrer les peuples slaves qui se trouveront enfermés dans la prison pangermanique.

<<Cela, supposons une Pologne [quelques mots illisibles] [intercalé: Mais laissons là cette oeuvre, et supposons que] toujours la Pologne reconstituée comme un grand Etat sur les ruines de la puissance russe considérablement affaiblie, les Allemands peuvent ils espérer, que cet Etat ne se retournera>># |77 bientôt contre eux pour revendiquer toutes ses antiques provinces et tout le littoral de la Baltique, condition essentielle de son existence. Et si ce n'est la Russie, ce sera la Pologne qui lèvera le drapeau panslaviste, et qui appellera tous ces peuples slaves de la Russie, de la Prusse, de l'Autriche et de la Hongrie à une lutte à mort contre la domination des Allemands? Ce sera alors un Panslavisme polonais au lieu du panslavisme russe; mais dans <l'un> un cas comme dans l'autre <cas> ce sera la même haine destructive de la race slave contre la race des Allemands; plus destructive encore peut être <[ill.]> de la part des Polonais que [intercalé: de la part] des Russes, car les Polonais ont beaucoup plus d'affronts à venger contre eux que les Russes.

De tout cela je conclus, d'abord, que lorsque les démocrates socialistes de l'Allemagne, partisans du grand Etat germanique, parlent de la reconstitution de la Pologne, il ne faut pas prendre leurs paroles au sérieux. Ils n'en parlent que pour <[ill.]> masquer leur propre ambition patriotique et pour intéresser toute l'Europe à leur lutte contre <la Russie> le monde slave en général et contre la Russie en particulier. Ensuite, que ce beau prétexte même ne leur servira pas à grand-chose, l'Europe ayant suffisamment prouvé son indifférence complète pour le sort de la malheureuse Pologne, dont l'Etat allemand [intercalé: <d'ailleurs>] est au moins autant l'ennemi que l'Empire de toutes les Russies. Enfin que le triomphe actuel du Pangermanisme loin de conjurer les dangers réels dont le Panslavisme menace l'Europe, a pour conséquence naturelle et fatale de les aggraver."#

|78 Mais n'effrayons pas ces bons patriotes de l'Allemagne. Supposons, au contraire, pour les rassurer, qu'il n'y a plus de Russie, et qu'un grand Etat polonais se trouve solidement établi sur les ruines. Pourront-ils être tranquilles alors? Je ne le pense pas, et il faudrait être très naïf, en effet, pour ne point prévoir qu'à peine la Pologne se sentira indépendante et puissante, obéissant à cette loi qui est inhérente à tous les grands Etats nationaux et fanatiquement attachée à ses traditions historiques, elle revendiquera de l'Allemagne tout le littoral de la Baltique, toutes ses anciennes provinces à l'Allemagne, y compris la Courlande et la Livonie. L'Allemagne sans doute refusera et luttera. Mais alors ce sera la Pologne qui <[ill.]> arborera le drapeau panslaviste et qui, soulevant 80 millions de Slaves au moins, commencera contre l'Allemagne une guerre destructive [intercalé: de race contre race.] Au lieu du Panslavisme russe, il y aura le Panslavisme polonais; mais la guerre et les conséquences de cette guerre n'en seront pas moins terribles, car les Polonais ont bien plus de malheurs et d'affronts à venger que les Russes, dont la haine contre les Allemands, comparée à celle qui domine chez tous les autres peuples slaves, est la moindre.

Telle est dans sa réalité, et dépouillée de toute cette <hypocrite> sentimentalité hypocrite dont l'affublent, [intercalé: non sans arrière-pensée et sans bût,] les patriotes allemands, [intercalé: telle est] la question polonaise, par rapport à l'Allemagne considérée comme <[ill.]> Etat. En parlant de la reconstitution d'une Pologne indépendante et libre, les démocrates-socialistes de l'Allemagne, hommes politiques, par excellence, et comme tels partisans très passionnés du principe de l'Etat, ne peuvent entendre autre chose que la reconstitution de l'Etat polonais, dans quelques limites que ce soit. Mais à moins que ce nouvel Etat polonais ne soit d'avance condamné par eux à n'être jamais rien qu'un décorum ridicule et fort peu trompeur, une ombre de leur propre grandeur ou une sorte de succursale de la domination germanique, sous# |79 un nom polonais, - rôle trop modeste et trop vil pour qu'aucun patriote polonais puisse y consentir jamais - ceux au moins, parmi les démocrates socialistes de l'Allemagne, qui n'ont pas désappris l'art de penser et n'ont pas perdu la faculté de comprendre la propre logique des choses et <des> de leurs rapports réels, doivent se dire, que la reconstitution d'un Etat polonais indépendant, libre et réunissant toutes les conditions de la prospérité et de la force, deviendra un ennemi très menaçant, très dangereux, pour <l'Et> le grand Etat germanique dont ils rêvent, [intercalé: eux,] non l'abolition, mais la transformation. D'où je conclus qu'ils ne peuvent vouloir sérieusement et de bonne foi, non seulement la réconstitution d'un Etat Polonais, mais l'émancipation même de quelque partie de la Pologne que ce soit. Tout ce qu'ils peuvent vouloir et tout

ce qu'ils veulent en effet, c'est l'achèvement de cette oeuvre séculaire, historique, de la race allemande, qui sous le prétexte de civiliser la race slave, tend à la germaniser de gré ou de force.

Aujourd'hui, qu'entraînée par un courant invincible, résultant de tout son développement historique passé, l'Europe populaire tend, non à la fondation de nouveaux Etats, mais à la destruction de tous les Etats, ni la Pologne, ni aucun autre pays <slaves> slave<s> ne parviendront jamais à se constituer ou à se reconstituer comme Etats. L'existence des petits Etats indépendants et libres, que dis-je, même celle des Etats moyens devient de plus en plus impossible. Qui est assez aveugle pour ne point voir, que tous les Etats, ayant perdu irrévocablement, aujourd'hui, <tous> les éléments de vie intérieure, nationale, et tous ces soutiens traditionnels, historiques qui leur permirent de se développer organiquement dans le passé, tendent invinciblement à n'être plus rien <aujourd'hui> que la constitution politique d'immenses <entreprises, spéculations et> exploitations financières, garanties et défendues par un immense déploiement de la force militaire. Voilà la réalité, ai-je dit, tout le reste n'est que décoration et trompe-oeil. Mais aussi bien que l'exploitation financière, incapable malgré tous ses efforts, de se concentrer en Europe au point de ne plus former qu'une Compagnie unique, tendent à s'organiser au moins en un <petit> très petit nombres de# |80 groupes plus ou moins indépendants l'un de l'autre, assignant à l'exploitation dévorante de chacun de ces groupes d'immenses régions; de même l'Etat moderne, qui la représente au dehors comme puissance, abandonnant l'idée historiquement condamnée d'une monarchie universelle, tend néanmoins, par la destruction successive des petits Etats et des moyens Etats autonomes, à la Constitution d'un très petit nombre de dictatures militaires immenses, et dont chacune représentera, c'est à dire exploitera, au profit de sa compagnie financière et soi disant nationale, une des quatre ou cinq races principales de l'Europe. C'est ainsi que nous aurions un Etat Latin, un Etat Germanique, un Etat Anglo-Saxon, un Etat Scandinave, à moins que les Allemands qui ont <un excellent> bon appetit ne le mangent, un Etat Panslaviste, sans doute, <puis un Etat Grec et peut-être Turc aussi [ill.]> et peut-être un Etat Grec aussi, car les Grecs semblent avoir un tempérament politique beaucoup plus développé que les Slaves.

Cette formation de dictatures militaires immenses est évidemment <le>a dernier phase logique, le dernier môt> < le dernier môt la> le dernier môt, la dernière phase logique du principe historique de l'Etat; et l'on peut être certain, que tant qu'il restera des Etats, la dictature militaire, le règne de la force savamment organisée et brutale, masquée ou non masquée par des institutions constitutionnelles, consacrée ou non consacrée par le suffrage universel et par la soi-disante souveraineté du peuple, restera en permanence en Europe. Après les mémorables exploits commis par <les Allemands en> le patriotisme tudesque en France, après les exploits plus mémorables commis par le patriotisme français des troupes versaillaises à Paris, le voile hypocrite qui couvrait mal il est vrai, mais qui masquait encore quelque peu les turpitudes d'une civilisation décrépite, est déchiré. Cette civilisation, en tant que source féconde de progrès humains, est desséchée, est morte, et de toutes les choses vivantes qu'elle avait produit dans le passé, il ne reste plus# |81 debout que ces deux terribles réalités: le monopole financier et la brutalité militaire. Nous entrons donc en plein dans l'hiver d'une réaction sans merci, sans pitié. Et ce n'est pas en hiver que les roses fleurissent. Ce n'est pas <au moment> à cette époque où les grands Etats s'arment pour déterminer et pour conquérir ce qu'ils appellent leurs frontières naturelles, stratégiques et commerciales, que les Etats petits ou moyens pourront se <form> conserver et encore moins se former. Le droit est devenu ridicule, la force seule regne sans partage dans le monde.

Désormais, le droit, ou pour mieux dire, la justice humaine, bannie de la civilisation bourgeoise, s'est réfugiée dans les masses populaires. Mais pour qu'elle puisse triompher de la force mécaniquement organisée des Etats, il ne lui suffit pas d'être la justice; il faut qu'elle s'organise à son tour comme force populaire, non pour créer des Etats nouveaux, c'est à dire des dominations et des exploitations nouvelles, mais pour abolir les Etats. Tel doit être l'unique bût de la politique du prolétariat, de la politique [intercalé: de l'I] <i>nternationale, cet organe puissant et unique de la cause du prolétariat. Tel est l'unique programme du printemps que nous appelons tous de nos voeux, de cette renaissance de la vie humaine sur la terre, pour laquelle nous sommes tous disposés à donner notre vie.

Donc le dilemme est posé, non par nous, mais par [intercalé: le développement] des faits, passés et présents, de l'histoire: D'un côté, les grands Etats militaires, absorbant fatalement tous les Etats petits et moyens; de l'autre, le mouvement progressif, ascendant, de l'émancipation populaire, tendant inévitablement à <la liquidation pacifique ou violente> l'abolition de tous les Etats. En appliquant les conséquences logiques de ce dilemme à la question Polonaise et Slave, on arrive

nécessairement à comprendre qu'il ne reste aux peuples slaves, en général, et aux Polonais en particulier, que ces trois issues: ou bien de se laisser pangermaniser tout à fait; ou bien de chercher un nouvel esclavage entre les bras <[ill.]> par trop paternels# |82 [verso de la page précédente] <<groupes plus ou moins indépendants l'un de l'autre, et <[ill.] chacun> chacune embrassant pour les divorcer, d'immenses régions; de même <les [intercalé: <grands>] Etats, incapables de le former [ill.] une seule Monarchie universelle> l'Etat [intercalé: moderne] son représentant politique, abandonnant l'idée historiquement condamnée d'une Monarchie universelle, tend néanmoins, par la destruction successive de toutes les petites et moyennes autonomies politiques, à la constitution d'un très petit nombre d'Etats immenses, représentantes plus ou moins, [intercalé: c'est à dire exploitants] les races principales <qui peuplent> de l'Europe. Nous aurions ainsi l'Etat Latin, l'Etat Anglo-Saxon, l'Etat Pangermanique et certainement aussi l'Etat Panславистe.>># |83 et quelque peu étouffants de sa Majesté l'Ours de St Pétersbourg; ou bien, enfin, de conquérir leur émancipation large, humaine et réelle, par la révolution sociale, non fondatrice mais destructrice des Etats.

Je suis convaincu que malgré toutes les propagandes politiques et soi-disant patriotiques des différents partis nationaux qui, les uns avec une parfaite bonne foi et se trompant eux-mêmes, en même temps qu'ils trompent les masses; les autres, stimulés par des vues ambitieuses et cupides, s'efforçant d'entraîner les populations slaves dans des voies funestes ou stériles; je suis convaincu, dis-je, que <ces popu> toutes ces populations, y compris celle de la Pologne, obéissant à une impulsion et à des nécessités qui sont plus puissantes que les influences de tous les partis, finiront par prendre d'elles-mêmes, [intercalé: tôt ou tard,] l'unique voie de salut, celle de la révolution sociale. Pour elles, comme pour toutes les autres populations exploitées et opprimées de l'Europe, il n'est point d'autre issue. Ce n'est donc plus qu'une question de temps, mais cette question est excessivement importante.

<<Elle peut paraître indifférente ou nulle <par> à des <id> idéalistes qui se trouvent [intercalé: <ou bien>] eux-mêmes dans une position sociale confortable, aux [intercalé: <ou bien>] <qui> ce qui est excessivement rare aujourd'hui, <ayant une foi si ardente> se trouvant [ill.] [intercalé: au mieux du souffrances réelles par leur foi] dans les compensations d'un monde meilleur considèrent tranquillement toutes les choses au point de vue de l'éternité.>>

Elle peut paraître indifférente à des idéalistes repus ou croyants; les premiers, puisant leur philosophique patience dans les petites jouissances quotidiennes <de leur exist> d'une position sociale confortable; les seconds - espèce d'hommes qui diminue à vue d'oeil aujourd'hui, - la puisant dans leur foi, qui leur fait entrevoir des compensations célestes après leur mort, les uns comme les autres peuvent tranquillement considérer toutes les choses un point de vue de l'éternité. Que ce soit aujourd'hui même ou dans plusieurs siècles, pourvu que la justice triomphe, et que la logique éternelle soit enfin satisfaite, n'est ce pas la même chose? Pour eux, oui, pour nous, non.

Pour nous, qui ne tenons compte que de la réalité et de la vie# |84 présente, ce qui est perdu est perdu sans retour; nous ne croyons pas aux compensations, et nous ne faisons aucun [intercalé: cas] des fictions. L'humanité à laquelle nous nous intéressons n'est pas une entité abstraite, ce n'est point l'idée éternelle de l'humanité, c'est l'assemblage réel de tous les êtres humains. Nous sommes curieux de connaître, sans doute, la vie des générations passées; nous nous intéressons beaucoup aussi à celle des générations à venir; mais nous nous <intéressons> attachons infiniment plus au sort des générations présentes, <réellement ou vivantes>, passagères, et à cause de cela même, seules vivantes et réelles. Ce sont elles que nous voudrions voir heureuses et libres; car nous savons fort bien que si elles meurent dans la misère et dans l'esclavage, la justice qui triomphera après leur mort, pour elles viendra trop tard. Cinquante ans représentent la vie de deux générations. Cinquante ans de retard, c'est [intercalé: donc,] pour l'Europe seulement, au moins 500 millions de victimes. Et pour la race slave, y compris les Finnois et les Lithuaniens de l'Empire de Russie, au moins 170 millions <de victimes> d'existences humaines sacrifiées.

Par conséquent, pour nous, chaque année est précieuse; et nous pensons qu'il est du devoir de tout honnête homme de contribuer de tous ses efforts au travail collectif qui doit rapprocher l'heure de la révolution sociale. Il ne faut donc pas attendre que les peuples slaves, instruits par de nouvelles et de plus cruelles expériences, trouvent enfin d'eux mêmes cette voie unique d'émancipation. Il faut les aider à la trouver; et nul ne pourrait le faire mieux que le prolétariat de l'Allemagne, qui, beaucoup plus éclairé et plus avancé sous tous les rapports, que le prolétariat slave, semble appelé <aussi bien que> par sa position géographique, [intercalé: même,] aussi bien que par toute son histoire à montrer à ses frères des pays slaves, <cette> la voie de [intercalé: la] délivrance, comme la bourgeoisie

allemande, <leur a montré et leur montre encore> dans son temps, leur <a montré> avait montré celle de l'esclavage.#

|85 Mais pour que la propagande socialiste de l'Allemagne puisse pénétrer dans le coeur des populations slaves, il est une condition préalable tout opposée à celle qui figure au premier rang dans le programme de la Démocratie socialiste. Ce programme a pour bût immédiat l'achèvement ou le couronnement populaire du grand Etat Pangermanique; et la condition dont je parle, c'est la rénonciation complète à l'Etat. Tant que la propagande des ouvriers allemands aura pour point de départ leur Etat, ils pourront être certains de rencontrer dans tous les Slaves, sans aucune exception, des ennemis, non des frères. J'en ai dit les motifs, et ces motifs tout à fait rationnels, <et par conséquent> tout-à-fait légitimes, donneront raison à la haine des Slaves contre les Allemands. Cette haine poussera inévitablement toutes les populations slaves entre les bras du Tzar; et c'est ainsi que la naissance et le développement <de l'Empire ou même de l'E> du grand Etat pangermanique, Empire ou même République soi-disante populaire, aura pour conséquence fatale la création immédiate de l'Empire Panslaviste.

De là je conclus, que l'Etat pangermanique voulu par les démocrates-socialistes de l'Allemagne, loin de pouvoir servir de barrière à l'Europe contre le Panslavisme, [intercalé: provoque] au contraire <provoque> ce dernier et lui donne en même temps une raison et les moyens d'être.

Mr Borkheim et ses inspireurs anonymes s'en consolent sans doute par l'idée que tous les Slaves réunis, y compris les forces de l'Empire de Russie, ne sauraient résister à la toute-puissance de l'Allemagne. <Voilà> Ils parlent déjà [[Voyez la Perle de Mr Borkheim]] d'excellentes terres qui se trouvent en masse dans les stepes de Russie et qui semblent appeler les colonies allemandes. Voilà des illusions qui font, sans doute, beaucoup# |86 d'honneur à leur patriotisme, mais non à leur sens pratique, ni à leur jugement. On ne triomphe pas si facilement qu'ils le pensent, de la colère et de la haine irréconciliable de 100 ou de 80 millions d'hommes.

Quand les Etats seront partout abolis, quand toutes les institutions politiques et juridiques seront remplacées en Allemagne par l'organisation économique et par la Fédération libre et spontanée des communes et des associations ouvrières autonomes, en un môt quand le grand Etat Pangermanique sera, non réformé dans un sens soi-disant populaire, mais absolument <liqu> liquidé, alors, mais alors seulement, la Russie pourra donner un libre accès à la colonisation allemande, et trouvera même un grand avantage à l'établissement dans son sein de communes allemandes autonomes. Les populations russes, très pauvres, très ignorantes, mais douées de beaucoup d'intelligence naturelle, s'empresseront sans doute alors de demander des leçons d'économie, d'organisation et de liberté à leurs frères allemands, non plus intelligents, mais plus éclairés. Mais tant qu'il y aura des Etats en Europe, tant que l'Etat Pangermanique surtout existera, sous quelque forme que ce soit, toute tentative <de colonisa> de colonisation allemande en Russie sera considérée et ressentie par toutes les populations russes et même non russes de l'Empire moins M.M. les barons et les bourgeois des trois provinces Baltiques [[La Livonie, l'Estonie et la Courlande - Dans ces trois provinces il n'y a en tout que 137 mille Allemands et 30 mille Juifs qui composent ensemble 167 mille de population germanique, sur 1,621,000 Lettes, Finois et Slaves qui détestent unanimement les Allemands]] peut-être, comme une insulte. Ce sera le signal d'une guerre de race contre race, à laquelle prendront indubitablement part les Lithuaniens et les Polonais de la Prusse et tous les peuples slaves de l'Autriche et de la Turquie. Et qu'on le sache bien, ces populations barbares n'imiteront pas l'exemple des classes privilégiées, et civilisées aussi bien que des paysans de la France, qui pour sauver leurs# |87 propriétés, leurs capitaux, leurs établissements industriels, leurs maisons, se sont soumis lachement à la conquête des Allemands; comme en 1812, nos populations soulevées par une haine formidable et impitoyable, <détrui> détruiront et incendieront elles-mêmes tout: leurs maisons, leurs moissons, villes et villages, faisant autour des envahisseurs un désert qui leur servira de tombeau, et sacrifiant tout à la passion suprême, la destruction des Allemands. Ce sera une lutte terrible, mortelle, [intercalé: et] qui malgré la supériorité incontestable de la science et des armes allemandes, pourrait bien finir par mettre l'existence même du grand Etat Pangermanique en danger.

Aussi Mr de Bismark, dont l'esprit est un peu plus sérieux et surtout plus pratique que celui des démocrates-socialistes de l'Allemagne, et qui sait reconnaître, vouloir et mettre en exécution les moyens qui conduisent à son bût, prend-il bien garde de ne point se brouiller avec la Russie. Bien loin de là, jamais il n'y eut dans l'histoire politique d'amitié plus intime et plus tendre que celle qui lie aujourd'hui les cours de Berlin et de St Pétersbourg. Rivées l'une à l'autre comme des forçats, et

prévoyant leur rupture inévitable, dans un avenir plus ou moins éloigné, elles sont forcées tout de même de se sourire et de s'embrasser. Elles se donnent la main dans une oeuvre commune, en massacrant ou en écrasant jusqu'au bout leurs sujets polonais. En 1863 et depuis, Bismark a été le grand pourvoyeur des gibets moscovites en Pologne. Et maintenant il protège ostensiblement la politique Russe en Orient, <<sans ignorer toute fois que cette politique a pour bût d'organiser en orient une [ill.] large et solide pour les entreprises [ill.] de la Russie contre l'Allemagne.>> heureux d'ailleurs de pouvoir ainsi détourner, à peu de frais, son attention de <l'Orient> l'Occident. Les patriotes allemands, démocrates-socialistes et démocrates bourgeois, lui en font un crime. Mais Bismark est plus clairvoyant et plus conséquent qu'eux. Voulant comme eux, quoiqu'à des conditions et sous des formes différentes, et ajoutons le beaucoup plus conformes à# |88 leur bût commun, - voulant l'unification et la puissance politique de l'Allemagne, Bismark a compris d'abord qu'il lui était impossible de la réaliser sans s'assurer de la connivence de la Russie.

Et en effet, et nul ne l'ignore, la Russie seule a empêché l'Autriche d'intervenir dans la dernière guerre. Seule la déclaration du <cabinet> cabinet de St Pétersbourg: qu'il <[ill.]> marchera contre l'Autriche aussitôt que l'Autriche bougera, a pu empêcher cette dernière de prendre une revanche éclatante de Sadowa et de porter, [intercalé: derrière le dos des Prussiens] la guerre civile dans l'Allemagne dégarnie de soldats. Jamais l'immense armée allemande, que la politique habile du Prince de Bismark avait su concentrer entre les mains non moins habiles de Mr de Moltke, n'eut triomphé de la France, si cette même politique ne s'était assuré d'abord de l'alliance russe, si elle n'avait point réussi à réduire à néant toutes les vellétés hostiles de l'Autriche par cette menace russe. Donc la France doit sa défaite et l'Allemagne ses triomphes, sans doute à Mr de Bismark et à la puissance <si> très peu libérale [intercalé: et démocratique et encore moins socialiste,] de la Prusse d'abord, mais ensuite et presque autant à l'intervention quasi-directe de la Russie.

Après la Prusse et avec elle, c'est la Russie d'un coté et les Etats-Unis d'Amérique, de l'autre, qui ont été les vrais fondateurs de la nouvelle grandeur germanique; la Russie en contenant directement l'Autriche et indirectement l'Italie, ainsi que les autres petits Etats de l'Europe; les Etats-Unis en menaçant l'Angleterre. Allemagne, Russie, Amérique, voilà la triple alliance qui, survivant à toutes les alliances passées, <de l'Europe> pèse aujourd'hui sur les destinées de l'Europe.

C'est la réalité. Tout le reste, excepté la révolution sociale à laquelle appartient l'avenir, est fiction.

Je vous demande bien pardon, chers compagnons et amis, de vous avoir entretenus, trop longuement peut-être de questions et d'affaires qui, au premier abord, semblent ne point devoir vous intéresser du tout.# |89 Pour cela j'ai eu deux raisons. D'abord, j'ai été attaqué par mes insulteurs et calomnieurs juifs et allemands dans mon caractère de Russe et de Slave. Il m'est donc absolument nécessaire, de m'expliquer, une fois pour toutes, et sans négliger aucune des faces principales de la question slavo-germanique, sur la manière dont j'ai toujours envisagé et traité cette question. Ensuite, j'ai la conviction profonde que cette question n'est pas aussi indifférente ni aussi étrangère aux développements passés et futurs de l'Association Internationale des Travailleurs, qu'elle peut le paraître au premier abord.

Vous la trouvez à son berceau. Qui ne sait que la résolution définitive d'établir cette grande et salutaire Association mondiale, fut votée au milieu d'un meeting immense d'ouvriers anglais, français, allemands, [intercalé: belges] italiens, <belges> et polonais, qui s'étaient réunis, en 1863 à Londres, pour protester, au nom du prolétariat de l'Europe, contre la répression tyrannique et cruelle du gouvernement russe en Pologne: protestation qui, hélas! resta aussi impuissante que beaucoup d'autres protestations contemporaines, mais qui avait une grande importance sous d'autres rapports.

C'était la première fois qu'après sa terrible défaite des <années> années 1848-49, que le prolétariat des pays les plus civilisés de l'Europe se réveillait et manifestait de nouveau; et il inaugurait cette ère nouvelle de son existence par une protestation qui prouvait qu'il ne resterait pas désormais indifférent aux crimes politiques qui se commettraient un sein de l'Europe. Ensuite, s'étant montrés <unanim> solidaires dans un sentiment <d'indig> d'indignation unanime, les travailleurs de ces différents pays, purent et# |90 voulurent organiser cette solidarité, désormais constatée, au profit de l'émancipation du prolétariat de tous les pays. C'est ainsi que naquit l'Association Internationale des Travailleurs.

On sait que le premier Manifeste de cette Association - oeuvre excessivement remarquable - <et qui>, accompagnée d'un règlement provisoire, et qui, signée par les citoyens Odger, Cremer et Weeler, fut publié dans les derniers mois de 1864, au nom du Conseil général provisoire, a été <[ill.] [intercalé: rédigé entièrement par le] citoyen Charles Marx.> entièrement rédigé par le Citoyen Charles Marx.

A coté d'un exposé lumineux et vraiment magistral de la situation économique des pays: nations les plus <civilisés de l'Europe> avancées dans la culture moderne, et de l'Angleterre surtout, <la nation> la plus civilisée, la plus riche et la plus prospère en Europe; à coté des considérants profondément médités, <médité> merveilleux de justesse et de simplicité, et qui constituent encore aujourd'hui tout le programme, et si je puis m'exprimer ainsi, toute la philosophie et toute la politique de l'Internationale, nous trouvons en effet, dans ce manifeste, deux traits, deux motifs qui caractérisent les tendances particulières des communistes autoritaires ou politiques de l'Allemagne, dont le Citoyen Ch. Marx est le chef reconnu.

Le premier est contenu dans cette phrase qui couronne en quelque sorte le Manifeste:

"La conquête du pouvoir politique est donc devenue le premier devoir de la classe ouvrière" [[N'est il pas étonnant d'entendre Mazzini assurer, avec ce ton d'infaillibilité qui distingue ses écrits, que l'Internationale, dans son origine, a eu le grand tort de séparer la question économique de la question politique. Cette assertion, démentie, comme on voit, par le premier#

91 [suite de la note] Manifeste des fondateurs de cette Association, aussi bien que beaucoup d'autres incongruités et contes bleus qu'il lui a plu de débiter sur son compte, prouvent seulement que Mazzini a écrit sur et contre l'Internationale sans s'être même donné la peine d'étudier ses documents imprimés, se reposant en toutes choses sur le témoignage des deux transfuges de l'Internationale, M.M. Tolain et Fribourg qu'il déclare lui comme les hommes les plus honorables et parfaitement dignes de considération et de foi# 92 [suite de la note] tout en racontant lui-même, à tort ou à raison, je l'ignore que ces deux co-fondateurs de l'Internationale, à son origine même, avaient eu des rapports directes avec Napoléon III.

Cette ignorance honteuse et cette légèreté si peu consciencieuse du grand révélateur italien forment un contraste singulier avec la sévérité qu'il témoigne à cette partie de la jeunesse italienne qui après avoir secoué le joug de son autorité politique et divine a osé franchement embrasser la cause du prolétariat. Il lui reproche amèrement de parler de choses qu'elle ignore, et <de bien> lui recommande de bien étudier les théories et les faits avant de prononcer sur les unes comme sur les autres un jugement quelconque. Que ne# 93 [suite de la note] s'est-il adressé ce conseil à lui-même, avant de prendre la plume pour écrire contre l'Internationale. Mais non, il a le courage de se citer lui-même comme exemple. Il ôse dire qu'il ne s'est pas décidé de combattre l'Internationale, avant d'avoir étudié tous les documents qui concernent cette association. Est-ce mauvaise foi ou aveuglement sur soi-même? Je pense que c'est l'effet de la <cécité> cécité bienheureuse dont Dieu ne manque jamais de frapper ses plus ardents serviteurs]]#

94Je reviendrai plus tard sur ces paroles qui# 95 <<Pour cela j'ai eu deux raisons. D'abord, comme j'ai été attaqué surtout par mes calomniateurs juifs et allemands dans mon caractère de Russe et de Slave [intercalé: surtout], il m'est absolument nécessaire de m'expliquer, une fois pour toutes, en détail, et sans négliger aucune face de la question Pangermanique et Panslaviste, sur la manière dont j'ai toujours envisagé cette question. Ensuite, cette question <ne vous souble semble> n'est pas dutout aussi étrangère <ni> ni aussi indifférente <aux développements ultérieurs de> <tout> un passé <qu'à l'aveni> aussi bien qu'à l'avenir de l'Internationale, qu'elle <le semble au premier aspect> peut le paraître au premier aspect.>># 96 contiennent en effet tout le programme du Parti de la Démocratie socialiste ouvrière en Allemagne.

Le paragraphe suivant a été évidemment dicté par la Russophobie explicite et par la slavophobie implicite qui sont les sentiments dominants [intercalé: dans le coeur <dans [quelques mots illisibles]>] <de ce même parti [ill.]> des patriotes allemands de tous les partis. Après avoir rendu une justice éclatante et bien méritée aux travailleurs de l'Angleterre qui par leur protestation unanime ont seuls empêché en effet, l'aristocratie et la bourgeoisie anglaises d'intervenir, dans la dernière guerre d'Amérique, en faveur des esclavagistes du Sud contre les émancipateurs du Nord, le Manifeste ajoute:

"L'approbation sans pudeur, la sympathie dérisoire ou l'indifférence idiote, avec lesquelles les classes supérieures d'Europe ont vu la Russie saisir comme une proie les montagnes-forteresses du Caucase et assassiner l'héroïque Pologne, les empiétements immenses et sans obstacles de cette

puissance barbare dont la tête est à St Pétersbourg et dont on retrouve la main dans tous les cabinets d'Europe, ont montré aux travailleurs qu'il leur fallait se mettre au courant des mystères de la politique internationale, surveiller la conduite diplomatique de leurs gouvernements, la combattre au besoin, par tous les moyens en leur pouvoir, et enfin, lorsqu'ils seraient impuissants à rien empêcher, s'entendre pour une protestation commune et revendiquer les lois de la morale et de la justice, qui doivent <gou># |97 gouverner les relations des individus, comme la règle suprême des rapports entre les nations."

Au premier aspect, chaque phrase de ce paragraphe semble n'avoir été dictée que par ces principes éternels de morale et de justice, qu'il réclame avec tant de raison comme la base uniquement légitime de tous les rapports sociaux, tant par rapport aux individus, qu'à ces collectivités naturelles qu'on appelle les nations. Mais <comme> quand on l'examine de plus près, on est frappé de l'esprit de partialité nullement international, mais tudesque, qui, avec beaucoup d'habileté, a trouvé le moyen de se glisser dans cet hommage solennel rendu à la morale et à la justice humaines.

Pourquoi toutes les foudres de la réprobation des travailleurs de l'Europe ont-elles été concentrées et lancées contre un point unique: seulement contre la puissance russe? Assurément, cette puissance est barbare, malfaisante, menaçante. Mais l'est elle seule, aujourd'hui, l'était elle seule <à l'époque> alors que se publiait ce premier Manifeste de l'Internationale? Toutes les puissances politiques, tous les# |98 Etats sont nécessairement barbares lorsqu'ils conquièrent ou répriment. Et la Russie était-elle seule une puissance conquérante? A cette époque, l'Autriche, déjà affaiblie, il est vrai, par les coups qu'elle avait reçus de la France, pesait néanmoins, d'une façon très peu civilisatrice et humaine, sur la Lombardie et sur la Vénétie; la France impériale déployait son humanité au Mexique; la Prusse préparait <silenci> en silence les éléments de ses trois campagnes mémorables qui devaient la rendre, sept ans plus tard, maîtresse de l'Allemagne. En attendant, elle soufflait, par l'organe de Mr de Bismark, son grand ministre, les conseils les plus cruels et les plus sanguinaires à son alliée intime et unique, la Russie, contre cette malheureuse Pologne que les bourreaux russes déchiraient. Pourquoi donc n'avoir pas honoré, au moins d'une petite mention honorable, ce champion séculaire et ce représentant si puissant, seul puissant de la civilisation germanique?

Le citoyen Ch. Marx est doué d'une <[ill.]> intelligence et d'une connaissance des rapports et des choses trop réelles, pour avoir pu penser sérieusement que ce fut la Russie qui força l'Autriche <d'employer les moyens répressifs les plus cruels pour conserver> de recourir aux moyens de repression les plus rigoureux pour sauvegarder les restes de sa domination en Italie - en fait de despotisme cruel, l'Autriche n'ayant jamais eu besoin de recevoir des leçons de personne; que <c'était> ce fut la Russie qui avait entrepris la campagne du Mexique, ou qui inspirait à son amie la Prusse les plans de ses futures conquêtes. Pourquoi# |99 donc, dans son fameux Manifeste, n'a-t-il parlé que de la seule Russie

On conçoit, qu'en 1863, au beau milieu de l'insurrection polonaise, lorsque cette noble nation, abandonnée et trahie par toute l'Europe civilisée, privée de toutes ressources militaires, presque sans armes et ne puisant ses moyens de défense que dans son désespoir, luttait, avec un courage sans espoir, contre une formidable armée russe d'un côté, tandis que de l'autre elle se trouvait enserrée, étouffée par l'hostilité évidente et menaçante de la Prusse; on conçoit <mêm> qu'au [intercalé: moment] même où se développaient les péripéties sanglantes de cette lutte héroïque inégale, les scènes affreuses de cette tragédie lamentable, le prolétariat de <l'Europe> l'Occident, qui seul, dans les pays civilisés de l'Europe a conservé, au milieu de la démoralisation générale, le sens de l'humanité et de la justice, se soit réuni dans un meeting solennel, pour exprimer ses sympathies non hypocrites, mais sincèrement fraternelles, au peuple de la Pologne, et que faisant momentanément abstraction des injustices et des crimes qui s'accomplissaient <en même temps> à cette même époque par d'autres gouvernements et dans d'autres pays, il <concentre> ait concentré toute son indignation contre la sauvage repression russe, dont les horreurs, hélas! ont été bien surpassées depuis par celles que les Allemands viennent de commettre en France. Mais cette protestation n'eut elle pas été encore plus imposante et plus juste, si elle avait stigmatisé en même temps l'ignoble et barbare conduite de la Prusse qui n'avait pas craint de se déshonorer en se faisant ouvertement la conseillère et la complice très intéressée <des crimes russes> de tous les crimes accomplis par les autorités russes, auxquelles elle s'était empressée de livrer des centaines de victimes réclamées et même non réclamées?

Ce fut à partir de cette époque que les Polonais lui ont donné le surnom si bien mérité d'aide-bourreau ou de pourvoy[euse] de gibets Moscovites.

On conçoit que dans un Manifeste publié au nom d'u[ne]# |100 d'une grande société issue, en apparence du moins, de cette protestation spontanée du prolétariat des pays les plus avancés de l'Europe contre la barbarie russe, le sentiment qui <la p> l'avait provoquée trouva sa place, <et qu'il> retentissait comme un écho du meeting de Londres. Mais de ce Manifeste, annonçant [intercalé: au monde] les principes de l'Internationale et parlant au nom de l'humanité, au nom de la morale humaine et de la justice humaine, on avait le droit d'attendre plus qu'une explosion sentimentale, mais une appréciation large et philosophique, conforme à ces principes mêmes.

Eh bien, je n'hésite pas à dire que le rédacteur du Manifeste, le citoyen Ch. Marx, s'est trouvé sur ce point, mais uniquement sur ce point, bien audessous de la mission qu'il s'était ou plutôt qu'on lui avait imposée. Au lieu de chercher le secret des violences et de toutes les brutalités qui désolent encore la société humaine dans le principe de l'Etat, qui est celui de la domination et de l'exploitation quand même; au lieu d'observer, ce qui eut été parfaitement conforme à la vérité tant historique que présente, que ce que la Russie, Empire barbare, ôse faire cyniquement, tous les autres grands Etats [intercalé: soi-disant civilisés] de l'Europe l'accomplissent hypocritement, il a trouvé plus commode et sans doute aussi plus avantageux pour les vues particulières du patriotisme allemand, de rejeter sur la Russie la faute de tous les crimes politiques et sociaux qui se commettent en Europe.

C'était commode, sans doute, mais en même temps excessivement ridicule. C'était faire montre ou d'une grande ignorance ou d'insigne mauvaise <fois> foi. Ainsi, depuis les trois partages de la Pologne, dont le crime, selon le raisonnement historique du cit. Ch. Marx, retombe naturellement sur la Russie seule, ce serait la Russie qui aurait fomenté et créé les coalitions successives de l'Allemagne contre la première révolution; qui aurait dicté le célèbre manifeste de Brunswick, et qui aurait forcé le grand ministre conservateur de la Grande Bretagne, l'antagoniste acharné de la République d'abord, et de l'Empire plus tard, William Pitt,# |101 à subsidier les armées <réaction> <de l'Europe réactionnaire> dirigées par l'Europe réactionnaire contre la France révolutionnaire? Ce serait l'Empereur Alexandre et non le général prussien Blücher qui [intercalé: en 1815,] aurait projeté le saccage et le pillage de Paris? Ce serait encore cet Empereur, et non les cours de Berlin et de Vienne qui déjà à cette époque <auraient> aurait osé concevoir la pensée d'un premier partage de la France? Ce seraient ceux et non lui qui auraient insisté sur la nécessité de donner un régime libéral, et non féodal, une constitution à la France. Et après 1815, ce serait <encore> toujours cet Empereur, non le Pce de Metternich, non la cour d'Autriche, qui <était devenue> aurait été l'âme et la pensée inspiratrice de la St Alliance des monarchies despotiques contre le libéralisme renaissant en Europe: les troupes russes, non les troupes <<autrichiennes, qui, en 1821, <ont> auraient écrasé [intercalé: en 1821] la révolution de Naples et de Piémont; [intercalé: ce seraient ont elles encore,] non les troupes françaises, [intercalé: qui en 1823 auraient] ont fait triompher, en 1823, l'ordre public en Espagne?>> autrichiennes, auraient écrasé, en 1821, les révolutions de Naples et du Piémont; et toujours elles, non les troupes françaises, commandées par le Dc d'Angoulême, auraient fait triompher, en 1823, l'ordre public en Espagne.

Et c'est toujours la faute de la Russie, si, en 1848, la généreuse population ouvrière de Paris a été écrasée et massacrée par la coalition de tous les partis réactionnaire et surtout par la férocité implacable et lâche d'une bourgeoisie menacée dans ses poches; <c'est> ce fut la Russie qui mit l'épée entre les mains de ce brave général Cavaignac, précurseur de Napoléon III, et qui dicta depuis toutes les lois restrictives votées par une Assemblée Nationale <réactionnaire> rétrograde. <C'est la Russie> Ce fut elle qui suscita les Thiers, les J. Favre, les Tocqueville, les Falloux, et qui pour couronner son oeuvre, élira d'abord à la présidence et plus tard au trône le providentiel Napoléon III, ce fut encore et toujours elle qui, [intercalé: en 1849,] au moyen de troupes françaises <convoquées> expédiées, sur son ordre sans doute, [intercalé: par Napoléon III,] pour rétablir le St Père sur# |102 trône, écrasa la république Romaine; comme, au moyen des troupes autrichiennes elle écrasa un peu plus tard toute l'Italie, le Piémont y compris. Ce fut sous l'inspiration russe sans doute que le victorieux Feld-marschal, ou comme les autrichiens l'appelèrent alors, le Held-Marschal Radetzky, comme s'il eut voulu rajeunir sa vieillesse, prit des bains de sang italien, comme plus tard, le général Hai[y]nau ce prit en Hongrie. Cette Assemblée patriotique de Francfort composée de toutes les illustrations politiques, littéraires et <<savants de l'Allemagne et composée de la pour ainsi dire de la [ill.] de la bourgeoisie>> scientifiques de l'Allemagne, fut sans doute soudoyée par l'or russe, <lorsqu'elle> lorsqu'en 1848, elle applaudit quasi-unanimement, aux triomphes des armes autrichiennes en Italie, et lorsque, quelques mois plus tard, elle vota l'incorporation dans <l'Allem> l'unité germanique, de toutes les provinces

polonaises de la Prusse. Ce fut encore la Russie qui expédia, en 1849, à la tête des troupes bavaroises et prussiennes, l'Empereur actuel de l'Allemagne, alors Prince Héritier de Prusse, contre <cette Assem> les restes de cette Assemblée, réfugiés dans le grand Duché de Bade insurgé, et qui lui ordonna de faire justice sommaire des derniers bourgeois-révolutionnaires de l'Allemagne.

Et de nos jours enfin, c'est toujours cette maudite Russie qui, tout en prenant [intercalé: ouvertement] parti pour le Nord contre le Sud, dans la dernière guerre d'Amérique, a poussé l'aristocratie nobiliaire et financière de l'Angleterre à se prononcer en faveur du Sud, contre le Nord. C'est elle enfin qui, inspirant Bismark et Moltke, a conquis au moyen des troupes autrichiennes et prussiennes une partie du Danemark d'abord, puis au moyen des seuls Prussiens a détruit la puissance de l'Autriche, et enfin, au moyen de toutes les armées réunies de l'Allemagne, a fondé sur les ruines de la puissance Française, la nouvelle <puiss> toute-puissance# |103 de l'Empire Pangermanique!

Voyez donc quel mal affreux la Russie a fait à l'Europe! Si ce n'eut été elle, déjà en 1789, la république universelle et sociale eut été proclamée dans le monde. Louis XVI et Marie Antoinette auraient volontairement abdicqué; la noblesse de France, au lieu d'émigrer, de conspirer et de tourner ses armes contre la France, serait devenue bourgeoise, et la bourgeoisie se serait faite peuple; et dans l'Allemagne attendrie par un si noble exemple, Empereur, rois, Princes souverains, noblesse féodale, noblesse [intercalé: militaire et] bureaucratique, Junkers Poméraniens, grands et petits bourgeois, ouvriers, paysans, se seraient jetés dans les bras <l'un> les uns des autres, pour ne former désormais qu'une seule famille <nationale, internationalement unie> allemande, unie fraternellement à toutes les autres familles nationales de l'Europe. Oui! si ce n'eut [été]

<<Et tout cela aurait été empêché par la seule influence d'Europe. Si le citoyen Ch. Marx en est sérieusement convaincu, un [ill.]> l'horreur que doit lui inspirer la Russie. Mais peut-il [intercalé: en] être convaincu? Je respecte trop son intelligence pour [intercalé: je puisse] l'admettre.

l'influence maudite de la Russie, le Pape épousant soit Mme Isabelle d'Espagne, soit Mme Eugénie <d'Espagne> de France, ou une Princesse de la maison de Habsbourg, de [ill.], ou [ill.] d'Orléans>> la maudite influence de la Russie, l'Empereur <Frédéric> Guillaume Ier le féroce et l'Empereur Ferdinand [François-Joseph] d'Autriche avec tous les rois et Princes de l'Allemagne ne seraient plus [intercalé: à cette heure] que d'honnêtes travailleurs membres de différentes associations ouvrières; le Pape, épousant soit Madame Isabelle d'Espagne, soit Mme Eugénie de France, serait [intercalé: devenu] un bon paysan et un excellent père de famille. L'ordre des Jésuites se serait fait acceptra comme section de# |104 l'Internationale, et son chef suprême dont j'ignore le nom, avec le Cardinal Antonelli, avec [intercalé: le comte de] Cavour ou [intercalé: Mr] Ratazzi, [intercalé: avec] Napoléon III, [intercalé: avec] Lord Palmerston ou Mister Gladstone, avec le comte de Beust et le Prince de Bismark, enfin avec quelque Rothschild comme trésorier, auraient constitué aujourd'hui le Conseil général de Londres, [intercalé: devenu le] gouvernement central du monde civilisé.

Et tout cela n'aurait été empêché que par l'influence néfaste de la Russie! Si le citoyen Marx en est sérieusement convaincu, on conçoit <la haine> l'horreur [intercalé: qu'il] doit <lui inspirer> ressentir pour ce pays. Mais est-il possible qu'il en soit convaincu? Je respecte trop son intelligence pour l'admettre. Lui qui déteste tant les utopies et toutes les fantaisies arbitraires de l'esprit, il eut été le premier utopiste du monde, s'il était capable de s'imaginer pour tout de bon, que s'il n'y avait pas eu l'influence diplomatique du cabinet de St Pétersbourg sur les cours d'Europe, l'Europe eut été toute différente de ce qu'elle n'est aujourd'hui, et s'il avait pris lui-même cette phrase [intercalé: pathétique] de son Manifeste qui nous représente "cette puissance barbare dont la tête est à St Pétersbourg et la main dans tous les cabinets de l'Europe"

Que la puissance russe est barbare, très barbare et très malfaisante, qui en doute? Mais je crois en avoir dit assez pour prouver - et les faits tous récents l'ont démontré avec une éloquence bien plus persuasive que la mienne - qu'en fait de malfaisance et de barbarie, les gouvernements de Berlin et de Versailles ont au moins égalé, sinon surpassé le gouvernement de St Pétersbourg et qu'il est dans la nature de toute puissance politique d'être malfaisante et barbare; avec cette seule différence, que les gouvernements faibles le sont avec hypocrisie, tandis que les gouvernements forts, comme celui de Berlin et de St Pétersbourg, le sont avec cynisme.# |105 <<l'Internationale, et leur chef présent, dont j'ignore le nom, avec le Cardinal Antonelli, avec [intercalé: le Cte de] Cavour, [intercalé: ou Ratazzi,] Napoléon III, Lord Palmerston ou Monsieur Gladstone, le Comte de Beust, le Prince de Bismark, et avec quelque Rotschild comme trésorier, constitueraient aujourd'hui>>

[106] Le citoyen Ch. Marx, d'un autre côté, [intercalé: connaît] trop bien la statistique de l'Europe, pour exagérer, comme le font les publicistes ordinaires, la puissance matérielle de la Russie. Cette puissance [, qui peut se déployer immense] est immense, il est vrai, pour la défensive; mais elle est encore a-peu-près nulle pour l'offensive. Il lui manque <encore> trois éléments essentiels de force: la richesse, <un b> une bonne organisation et <l'intelligence si> la science. Aujourd'hui plus que jamais la richesse, beaucoup de capitaux et d'argent, constituent le nerf de la guerre; et la Russie est excessivement <pauvre> pauvre. Son agriculture, son industrie et son commerce, comparés à ceux de l'Occident, se trouvent encore dans l'enfance, et l'omnipotence écrasante de l'Etat en empêche le développement. La Russie est littéralement ruinée par l'entretien d'une armée et d'une bureaucratie immenses.

L'organisation de l'une et de l'autre <sont> est encore extrêmement défectueuse. L'honnêteté n'y apparaît que comme une rare exception; le vol, les revenus illicites sont devenus pour ainsi dire légitimes à force de généralisation. Le contrôle <ne n'y> est a-peu-près nul ou fictif; car, comme dit le proverbe russe, une main y lave l'autre. Par conséquent, beaucoup d'excellentes choses qui se trouvent sur le papier, n'ont jamais existé en réalité. Enfin la science de nos fonctionnaires militaires et civils ne saurait être comparée à la science des généraux, des officiers et des administrateurs <allemands> de l'Allemagne.

Avec tout cela, l'armée russe est immense, beaucoup plus nombreuse et mieux organisée, commandée et armée à cette heure, qu'elle ne le fut jamais. Elle n'est pas aussi forte que les statisticiens étrangers et surtout russes l'évaluent, mais néanmoins elle présente une force très respectable, incapable <de <de conquérir l'Al> d'entreprendre une guerre offensive contre l'Allemagne à elle seule, mais capable de lui porter des dommages très sérieux, lorsqu'elle trouve quelque allié puissant en Europe, la France par exemple. Elle pourrait devenir formidable encore, si en soulevant les passions nationales ou de race, elle arborait le drapeau panslaviste - comme le fit dernièrement la Prusse, en soulevant le drapeau pangermanique contre la France et en proclamant l'unité de l'Empire [intercalé: allemand] à Versailles. Alors, la Russie trouverait des alliés, des peuples entiers d'amis et de frères dans le cœur même de cet Empire.#

[107] Mais c'est là un moyen héroïque auquel l'Empire russe aura recours sans doute dans un avenir plus ou moins éloigné. Jusqu'à présent du moins, il a préféré la voie plus régulière et moins périlleuse des alliances <diplomatiques>, et il a dû la plus grande partie de ses agrandissements vers l'Occident, beaucoup plus à sa diplomatie, très habile, qu'à la puissance de ses armes. Désintéressée dans la plupart des questions intérieures qui <tourmentent> tourmentent et divisent l'Occident de l'Europe, et ne présentant sous ce rapport, comme Achille, qu'un seul point vulnérable: la révolution sociale - mais la révolution des paysans, [intercalé: surtout] beaucoup plus que celle des ouvriers de fabrique et de ville qui, en Russie, ne forment qu'une goutte d'eau dans l'océan populaire - la diplomatie russe se mêle de toutes les questions de l'Occident et ne laisse jamais échapper l'occasion de pêcher dans l'eau trouble, en prenant naturellement toujours le parti du mal contre le bien, celui de la réaction contre la révolution.

C'est là ce que lui <app> reprochent si amèrement les patriotes de l'Allemagne. Ils ont tort; en agissant ainsi la Russie obéit à sa nature particulière d'Empire despotique et militaire, [intercalé: d'abord,] mais ensuite aux nécessités inhérentes à l'Etat, entendons nous bien, à tout Etat, monarchique ou républicain. De quels droits les Allemands exigent-ils du gouvernement russe des vertus, qui n'ont jamais été celles de leurs propres gouvernements? Les cabinets de Berlin et de Vienne ont-ils jamais embrassé le parti de la révolution contre la réaction en Europe? Et n'avons nous pas vu en 1852, la libérale Angleterre, représentée non seulement par son gouvernement mais par la majeure partie de sa noblesse et de sa bourgeoisie, [intercalé: saluer avec joie] l'avènement <Le trône> de Napoléon III sur le trône impérial de France? <La> Enfin, la grande <Amérique> république des Etats Unis d'Amérique <enfin,> n'est elle point étroitement alliée aujourd'hui avec les deux plus grandes puissances despotiques de l'Europe, la Russie et l'Allemagne.

Pourquoi donc exiger d'un gouvernement# [108] qu'on appelle barbare des vertus qui n'ont jamais été celles des gouvernements les plus civilisés? Serait-ce là la justice des Allemands?

La Russie impériale, qu'ils le sachent bien, n'a pas inventé ni suscité la réaction en Europe. Elle n'a <pas eu ni les> jamais eu ni les moyens, ni même le besoin de la créer. Elle s'y est développée et s'y soutient toute seule, comme une magnifique plante indigène; historique, théologique, politique, juridique, bureaucratique, militaire, aristocratique d'abord et finalement bourgeoise. La Russie

impériale l'a trouvée toute-puissante en Europe, et s'est alliée avec elle, pour en tirer son profit. Quel est l'Etat en Europe qui n'aurait pas fait la même chose?

<La Russie> La diplomatie russe enfin a toujours trouvé et tant qu'il existera des Etats elle trouvera toujours des <Etats> alliés en Europe. Et c'est là encore ce qui fait le désespoir des patriotes allemands. Rêveurs innocents, ils prêchent l'alliance <impos-> de tous les Etats de l'Europe contre l'Empire russe. [intercalé: C'est absurde.] L'existence des Etats <équivalent> entraînant [intercalé: nécessairement] avec elle la permanence de la guerre, tantôt latente, tantôt ouverte. en Europe, il est impossible que la Russie n'y trouve point quelque allié plus ou moins puissant: aujourd'hui l'Allemagne, demain la France, et qui sait? Après demain, l'Angleterre elle-même peut-être?

La diplomatie russe est excessivement canaille, astucieuse, perfide et malfaisante, disent les Allemands. Sans doute; mais quelle est la diplomatie qui, sous des formes exquises, dont certes on ne reprochera pas le défaut aux diplomates russes, les plus habiles <engui> enguirlandeurs du monde, qui sont les diplomates de l'Europe qui ne réunissent ou ne s'efforcent au moins de réunir toutes ses qualités, qui constituent proprement la science et l'honneur du métier? La politique n'ayant jamais eu d'autre bût que la domination et l'exploitation, elle se résume tout entière dans ces deux môts: tromper et brutaliser. Quand# |109 [verso de la page précédente] <<donc, dans son fameux Manifeste, n'a-t-il parlé que de la seule Russie?

On conçoit, qu'en 1863, au beau milieu de la dernière insurrection polonaise, les ouvriers de différents pays, [rénaïs?] à Londres, ayant éprouvé le [belvin?] de protester aussi puissamment que possible contre toutes les horreurs que les Russes commèrent en Pologne, horreurs qui, hélas! ont été bien surpassées par celles que les Allemands viennent de commettre en France. Cette protestation ont été encore plus juste, si elle avait stigmatisé en même temps l'ignoble et cruelle conduite de la Prusse qui ne <[conquit?]> craignit point de se deshonnorer en se faisant <<<la conseillère> conseiller et la complice très intéressée <de [ill.] commis [ill.] de la Russie et en la [ill.] a ses [ill.] aux toutes les victimes qu'il réclammèrent et même celles qu'ils ne réclamaient pas> <[ill.]> de tous les crimes dont s'étaient rendus compables les russes, au quels elle s'était empressée de livrer toutes les malheureuses victimes par eux réclammes ou même non réclammes

On conçoit que dans un Manifeste <écrit> publié au nom d'une Association, qui, en apparence du moins, semblait être issu de cette protestation, cette dernière est trouvé sa place, comme un echo du meeting de Londres. Mais dans un Manifeste>> La complice très intéressée des crimes accomplis par les autorité russes, auxquelles elle s'était empressée de livrer toutes les victimes réclammées ou non réclammées. C'est [intercalé: même] à partir de cette époque que les Polonais lui ont donné le nom si bien [intercalé: mérité] d'aide-bourreau ou de pourvoyeuse de gibets Moscovites,

On conçoit aussi, que dans un Manifeste <écrit> publié au nom d'une grande société, issue, en apparence de moins, de cette protestation spontanée contre la barbarie russe, <cette protestation> le sentiment d'indignation qui s'avait provoquée ont sa place, et retentit comme un echo du meeting de Londres.>># |110 elle ne fait pas l'un, elle fait nécessairement l'autre, et il arrive très souvent qu'elle fasse en même temps l'un et l'autre.

En examinant les choses de plus près, on arrive donc à cette conclusion, que parmi tous les reproches qu'on adresse à l'Empire de toutes les Russies, il n'y en a pas un seul qui ne soit également et même quelquefois plus applicable encore à tous les autres gouvernements des grands Etats de l'Europe, et particulièrement à celui de l'Empire germanique actuel.

Mais, disent les Allemands, ce qui rend [intercalé: surtout] le despotisme russe si dangereux, c'est qu'il commande à un peuple d'esclaves <habitué> qui obéit comme un automate au moindre signe de son maître, tandis qu'en Allemagne, ah! en Allemagne, sans doute, vous ne rencontrez que des hommes libres, fiers, révoltés! la noblesse n'y est point arrogante et servile à la fois, et la bourgeoisie n'est point laquais? Le paysan, désobéissant à la loi, se refuse de payer les impôts et à livrer ses fils à la servitude militaire? Enfin toute l'Allemagne ne se trouve point prosternée devant son redoutable Empereur?

Le prolétariat allemand seul se tient debout, sans doute, et c'est avec un véritable bonheur que je le reconnais. Mais si vous avez votre prolétariat, nous avons nos paysans dans lesquels nous reposons tout notre espoir. Votre prolétariat ne s'est encore jamais ou presque jamais soulevé, tandis que les immenses révoltes de nos paysans ont déjà culbuté à <deux> trois reprises différentes l'Empire Moscovite. Elles ont été écrasées; mais elles ne le seront pas toujours. Nous avons enfin ce que vous

n'avez pas: une jeunesse éclairée, beaucoup moins éclairée que la vôtre, mais capable de se dévouer à la cause populaire, de conspirer et de se révolter.

Donc, même sous le rapport de l'obéissance servile# |111 la palme appartient encore aux Allemands. Quant aux pensées réactionnaires, obscurantistes, despotiques, liberticides et humanicides qui se couvent à cette heure à la cour de Berlin, dans le coeur de l'Empereur-Croquemitaine et dans le cerveau puissant du premier chancelier de l'Empire, je ne pense pas que le citoyen Charles Marx, ni aucun homme quelque peu raisonnable de son parti, puissent les mettre en doute. Comment se fait-il donc qu'ils cherchent le centre, la tête de la réaction Européenne non en Allemagne, mais en Russie, non à Berlin, mais à St Pétersbourg?

Nous avons vu que la puissance russe est matériellement plus faible: [intercalé: beaucoup] moins riche, moins bien organisée et moins savante, que la puissance [intercalé: vraiment] formidable de l'Empire germanique. Les événements récents nous ont démontré qu'en fait de canaillerie transcendante, la diplomatie de Mr de Bismark laisse bien loin derrière elle la diplomatie russe. Nous voyons enfin que les projets les plus menaçants contre la liberté et contre l'indépendance de l'Europe naissent spontanément sur le sol Brandebourgeois et Poméranien; et nous voyons la grande masse de la population <germ de> germanique, moins le prolétariat des villes, n'attendre qu'un signe parti de Berlin pour se ruer avec une frénésie patriotique sur telle partie de l'Europe qu'on lui aura désignée. Et la pensée, le centre intelligent, la tête de la réaction serait à St Pétersbourg et non à Berlin?

Ce serait grandir, au delà de toute mesure possible, la capacité intellectuelle des hommes d'Etat russes, et méconnaître singulièrement celle du Pce de Bismark, qui est un vrai géant, comparé avec eux. Ce serait affirmer l'impossible, l'absurde et créer à <volonté> plaisir, un être d'imagination, une monstruosité mystique. Mais le mysticisme politique, quand il a pour auteur surtout un esprit aussi <clair> aussi sévèrement rationnel que l'est# |112 incontestablement <l'esprit> celui du citoyen Ch. Marx, ne peut-être qu'une mystification ou une mauvaise plaisanterie.

Ce ne fut pas de sa part une plaisanterie, mais certainement une mystification, et il faut en chercher la raison, non l'excuse, dans son patriotisme allemand. Comptant, sans doute, sur l'ignorance des travailleurs, il a voulu susciter dans leur esprit, une pensée fausse, mais très utile <en même temps> aux vues particulières de l'Allemagne, agrandir outre mesure les dangers dont menace la Russie, pour détourner l'attention [intercalé: du bon public] des projets ambitieux de sa propre patrie, et [intercalé: pour] faire accepter les <agrandissements> conquêtes de l'Allemagne dans le Nord et dans l'Est, comme autant de services qu'elle rend à l'humanité; faire tourner, sinon la coopération active, au moins les sympathies du prolétariat de l'Europe, en faveur des entreprises de l'Allemagne; tel a été sans doute, en faisant abstraction des sentiments personnels qui ont pu le pousser en même temps, le bût patriotique qu'il a voulu atteindre. Tout en vouant sa propre vie au service de l'Internationale, dont il a été le principal promoteur, il n'aurait point été fâché de la faire servir, à son tour, comme instrument, à la grandeur et à la puissance futures de l'Allemagne.

Une chose qui m'avait paru incompréhensible d'abord, c'est que les patriotes allemands de l'Internationale, ne se contentant pas de vouloir arrêter l'extension menaçante de la puissance russe <dans l'Occid> du coté de l'Occident, veulent encore l'empêcher de s'étendre en Orient. En effet, n'est-il pas remarquable qu'avant même de parler de la Pologne, le paragraphe du Manifeste que je viens de citer, reproche amèrement à la Russie "de saisir comme une proie les montagnes-forteresses du Caucase". En lui adressant ce reproche, <[ill.]> le citoyen Ch. Marx semble ignorer que c'est la une tendance nécessaire, inhérente à chaque grand Etat que de s'arrondir# |113 d'élargir et de fortifier ses frontières, au détriment des petits pays qui l'entourent. Nous avons vu que l'Allemagne, pour arriver jusqu'à la Baltique, a fait absolument la même chose au détriment des Polonais et des Slaves, qui certes, sous le rapport de la civilisation, valaient au moins les Circassiens, sa dernière guerre contre le Danemark n'a point eu d'autre but? Comment se ferait-il donc, que ce qui semble être permis aux Allemands soit défendu aux Russes?

Voilà encore un échantillon de la justice allemande. Je n'aurais rien à dire si les Allemands, une fois pour toutes, sans réticence aucune, franchement, voulaient bien condamner le principe de la conquête, dans toutes ses applications possibles, et quelques fussent les [intercalé: nations] conquérantes et les [intercalé: peuples] conquis. Alors je signerais de mes deux mains toutes les malédictions et condamnations qu'ils prononcent contre les conquêtes de l'Empire de Russie. Je n'aurais aucune difficulté de le faire, puisque la conquête est une manifestation nécessaire du principe de l'Etat, et que je suis, avec vous chers compagnons et amis, l'ennemi de l'Etat, aussi bien russe que

non russe. Mais les Allemands patriotes de l'Internationale ne partagent point du tout avec nous cette haine que nous inspire le principe de l'Etat; et partisans de l'Etat, ils ne repoussent pas absolument la conquête, seulement ils veulent l'attribuer comme un droit exclusif aux nations représentantes de la civilisation moderne, c'est à dire de la civilisation bourgeoise, car il n'y en a pas encore d'autre ni en Europe, ni en dehors de l'Europe.

La conquête faite par les nations civilisées sur les peuples barbares, voici leur principe. C'est l'application de la loi de Darwin à la politique internationale. [intercalé: Par suite de cette loi naturelle, les] <Les> nations civilisées, étant ordinairement les plus fortes, doivent ou bien exterminer les populations barbares, ou bien les soumettre pour les exploiter, c'est à dire les civiliser. C'est ainsi# [114 qu'il est permis aux Américains du Nord d'exterminer peu à peu les Indiens; aux Anglais d'exploiter les Indes orientales; aux Français de conquérir l'Algérie; et enfin aux Allemands de civiliser, nolens volens, les Slaves, de la manière que l'on sait. Mais il doit être expressément défendu aux Russes "de s'emparer comme d'une proie des montagnes-forteresses du Caucase"

Mr Borkheim, le disciple, le confident et l'ami du citoyen Charles Marx, a <complètement développé cette> exposé la même pensée dans son fameux discours-perle, et il l'a même développée d'avantage. Ce n'est plus seulement la conquête du Caucase, ce sont encore les triomphes des armes russes en Perse et sur le plateau central de l'Asie, la soumission des Tatares de la Bukharie et de Khiva qui l'indignent et l'inquiètent. "Bientôt même il pourrait être convenable, dit-il, que nous <défendissi> défendissions à la Russie de s'avancer plus loin en Asie, lui imposant une volonté Européo-Américaine (!).

"Rejeter les Russes sur eux-mêmes, les resserrer, les forcer de s'occuper d'eux-mêmes, de travailler honnêtement... - voila ce qui sera un bienfait pour la Russie, voila une oeuvre d'humanité, voila une vraie oeuvre de paix."

<Ne [ill.]> N'est-ce pas là le discours d'un fou. Rejeter, circonvenir, resserrer de tous les cotés, comme dans un étouffoir, un peuple qui à ne compter seulement que les Russes, présente une masse compacte de 50 millions d'hommes, et cela au moyen d'une volonté Européo-Américaine qui n'existe, à l'état d'utopie, que dans le cerveau patriotiquement affecté [intercalé: de quelques] démocrates-socialistes de l'Allemagne. Mais ces bons patriotes allemands ne se doutent donc pas qu'une pareille tentative d'étouffement, dans le cas même que sa mise en exécution fut possible, aurait pour conséquence inévitable une explosion terrible, et que cette explosion pourrait bien allumer <[ill.]> et propager l'incendie, dans tous ces pays slaves, encore mal civilisés ou germanisés, qu'ils considèrent eux, comme le patrimoine héréditaire de l'Allemagne?#

[115 [verso de la page précédente] <<Donc, cette protestation contre les envahissements de la puissance russe en Asie, qui aurait été parfaitement juste si, partant du principe d'une réprobation générale contre toute conquête, quelqu'en soit l'auteur ou la victime, elle eut frappé en même temps les entreprises ambitieuses de tous les autres Etats, mais qui devenait profondément injuste du moment qu'elle n'était dirigée que contre la seule Russie, passant sans une sorte de silence complaisant tous les méfaits commis par les autres nations, - cette protestation dis-je, avait évidemment pour objet de cimenter, au sein même de l'Internationale, une alliance particulière et intime entre le patriotisme allemand et le patriotisme anglais.

Cela est ressorti clairement de la discussion qui s'est élevé sur ce sujet au premier Congrès de l'Internationale, tenu à Genève, en septembre 1866. Le compte-rendu officiel de cette séance est si court que je veux le reproduire en entier: [[Congrès ouvrier de l'Association Internationale des Travailleurs tenu à Genève du 3 au 8 septembre 1866- Genève, Imprimerie J.C. Ducommun et G. Oettinger, - Route de Carouge, 1866 - Pages 23 et <[ill.]> 24]]

11me Question. [[Ce fut le Conseil général de Londres, dont le citoyen Ch. Marx était alors, comme aujourd'hui, un membre très]] >>#

[116Ils semblent ignorer que cette loi de Darwin, dont ils cherchent à se prévaloir pour couvrir leur ambition patriotique, est une arme à double tranchant, et que dans ce combat pour la vie <qui est> qui constitue, [intercalé: en effet] la base naturelle du développement historique des nations, ce ne sont pas toujours les peuples les plus civilisés qui l'ont [intercalé: définitivement] emporté sur les peuples barbares. Décidément, Mr de Bismark se montre et beaucoup plus sensé et beaucoup plus pratique qu'eux. Il sait d'abord qu'il chercherait vainement en Europe et en Amérique cette volonté unanime que Mr Borkheim et ses amis croient tenir en leurs mains, et il ne se soucie <nullement> pas du tout de tenter une folie qui aurait pour conséquence immédiate de déverser toutes les forces russes sur

l'Allemagne. Il est bien enchanté au contraire, de les voir occupées bien loin de l'Europe, dans l'extrême-Orient, ce qui le laisse, en effet, seul maître des destinées de l'Occident.

Pourquoi donc, encore une fois, n'ayant absolument aucun intérêt patriotique à poursuivre au-delà de l'Oural, sur le plateau central de l'Asie, les patriotes allemands de l'Internationale s'inquiètent-ils si fort de la conquête de la Bukharie, de Khiva et d'une partie de la Chine par les Russes? Ah! C'est qu'ils veulent intéresser le patriotisme anglais, menacé <par ces conquêtes> dans <son> sa domination jusque là sans partage dans les Indes orientales, et l'entraîner à faire cause commune dans cette campagne antislave et russophile <<<dont ils voudraient faire, très patriotiquement, et par là même sans doute très patriotiquement sans doute, mais par la même, contrairement au principe à la justice [ill.] ou humaine, selon le bût secrète, au moins l'un des buts principaux que,> qu'ils voudraient présenter à tous les travailleurs de l'Europe, [deux mots illisibles] le bût suprême,>> que, très patriotiquement, [intercalé: sans doute,] mais par la même en opposition directe avec l'esprit de justice qui doit animer l'Internationale, ils voudraient présenter aux travailleurs de l'Europe, sinon comme la fin suprême, au moins comme l'un des buts principaux à la réalisation immédiate duquel <doit tendre notre> cette grande Association <,est> serait appelée.#

|117Donc, cette protestation contre les envahissements de la puissance russe en Asie, qui aurait été parfaitement légitime si, partant d'une réprobation générale contre toutes les conquêtes, quelques en fussent les auteurs ou les victimes, elle eut frappé en même temps celles de tous les autres Etats, mais qui devenait profondément injuste du moment que, dirigée contre la seule Russie, elle passait complaisamment sous silence les méfaits de toutes les autres puissances; cette protestation, dis-je, avait pour objet ostensible de cimenter, au sein même de l'Internationale, une alliance particulière et intime entre le patriotisme allemand et le patriotisme anglais.

Cela est ressorti avec la dernière évidence de la discussion qui eut lieu sur cette question au premier Congrès de l'Internationale tenu à Genève en septembre 1866. Le compte-rendu <officiel> officiel de cette séance est si court que je veux le reproduire en entier: [{"Congrès ouvrier de l'Association Internationale des Travailleurs tenu à Genève du 3 au 8 septembre 186[6]-" Genève, Imprimerie J.C. Ducommun et G. Oettinger, route de Carouge, 1866.}]

11me Question: [{"Ce fut le Conseil général de Londres, dont le citoyen Ch. Marx était alors, comme aujourd'hui, un membre très influent, qui avait rédigé les questions qui furent discutées par ce Congrès.}]

"De la nécessité d'anéantir l'influence du despotisme russe en Europe par l'application du principe du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes et la reconstitution de la Pologne sur les bases# |118 démocratiques et sociales."

"La Délégation française émet son opinion, qu'aucun vote n'ait lieu sur cette question; que le Congrès se borne à la Déclaration qu'il est contre toute espèce <de despotisme> de despotisme en tout pays; qu'il n'entre pas dans la discussion des questions si compliquées de nationalité. Il faut souhaiter [et demander] l'émancipation en Russie aussi bien qu'en Pologne et repousser la vieille politique [{"La politique des Etats.}] qui oppose les peuples les uns aux autres [{"On voit que le compte rendu ne reproduit pas les discours, mais seulement le sens général des discours prononcés par les orateurs de chaque pays sur toutes les questions. Il n'a été fait exception dans la question russo-polonaise que pour le discours# |119 [suite de la note] du citoyen Becker. Mais les délégués français, parmi lesquels se sont trouvés quelques uns de ceux qui ont pris <part> une part aussi active que honorable dans les derniers mouvements révolutionnaires, <tant à P> de la France, tant à Paris qu'à Lyon - parmi eux je me contenterai de citer l'homme le plus éminent de la Commune de Paris, notre ami Varlin, fusillé par les troupes versaillaises - les délégués français, dis-je, avaient publié, aussitôt après le Congrès de Genève, un Mémoire Collectif qui a paru à Bruxelles sous ce titre: "Congrès de Genève - Mémoire des Délégués Français" (Bruxelles - Parent et Fils, Editeurs - 17. Montagne de Sion. 1866.), et dans lequel ils avaient beaucoup mieux développé leur pensée sur toutes les questions qui avaient été proposées à ce Congrès. Ils y ont pleinement exprimé leur <symp> sympathie inaltérable pour l'indépendance et pour la liberté de la Pologne,# |120 [suite de la note] et leurs vœux pour son émancipation prochaine sur les bases d'une réelle et complète émancipation économique, politique et sociale tant des paysans que des travailleurs des villes. Mais ils se sont refusés de mettre toute la Russie, nation et gouvernement y compris, au ban de l'Europe, comme l'avaient proposé les délégués allemands et Anglais. Ils n'ont pas cru devoir identifier l'Empire Russe avec le peuple russe, pensant avec raison que si on le faisait pour la Russie, on aurait dû le faire également pour tous les autres pays de l'Europe,

ce qui certes n'aurait point tourné à l'avantage du peuple français, alors encore gouverné par Napoléon III, comme il l'est aujourd'hui par Versailles, ni à celui du peuple allemand surtout. Tel fut le sens de leur vote négatif dans cette question. Mazzini, qui, évidemment n'a jamais lu ce Mémoire, ni le compte rendu officiel du Genève, s'en est prévalu pour accuser les délégués français d'avoir refusé de voter en faveur de la Pologne. Cela prouve encore une fois qu'il a mis autant de légèreté que de mauvaise foi dans les jugements qu'il a porté contre l'Internationale.]]#

[121"Les délégués anglais se déclarent pour une résolution en faveur de la cause polonaise qui était toujours sympathique à la partie démocratique et intelligente du peuple anglais. Ils ajoutent que la première union des ouvriers français et anglais pour une action commune était faite dans le but de manifester leurs sentiments contre l'oppression de la Pologne et c'était en même temps le premier pas pour fonder l'Association Internationale.

"Pourtant le sentiment de la majorité du Congrès penchait visiblement vers la proposition française.

"Mr Becker [intercalé: (délégué allemand)] prit alors la parole. Il regretterait que le Congrès ne décidât rien sur cette question. L'Empire russe <et l'Empire Russe seul? Et non l'Empire allemand et l'Empire d'Autriche aussi bien que> est une menace permanente contre les sociétés civilisées de l'Europe; (<et que> je voudrais bien savoir ce que le citoyen Becker pense aujourd'hui de la mission civilisatrice de l'Empire d'Allemagne?) la Pologne serait une barrière. On a voté la suppression# |122 des armées permanentes, mais il sera impossible de les supprimer tant que la Pologne ne sera pas reconstituée. Il ajoute que la question polonaise est une question européenne, mais elle intéresse spécialement l'Allemagne et on peut l'appeler, sous certain rapport, une question allemande (et c'est à cause de cela même, sans doute, que les délégués français, voyant surtout la manière tout allemande dont elle avait été posée, s'en sont défiés avec un admirable instinct et l'ont repoussée.) Il propose donc (en guise de retraite honorable sans doute) qu'une déclaration dans ce sens (c'est à dire dans le sens de la nationalité exclusivement germanique de cette question), signée par tous les membres allemands et les autres qui partagent# |123 ces idées, soit jointe au procès-verbal."

"La proposition de la délégation française et l'amendement de Mr Becker sont approuvés."

Et c'est ainsi que fut enterrée par le Congrès de Genève la première tentative des Allemands de donner à l'Internationale une direction essentiellement germanique.

La manière même dont fut posée cette question <traduit> traduisait évidemment ce bût. Si moins préoccupé des intérêts <politiques> particuliers et politiques de l'Allemagne, le Conseil général n'avait eu en vue que la seule justice internationale, identique pour# |124 pour toutes les nations, que la seule justice humaine qui ne peut devenir une réalité qu'à condition de s'appliquer également aux peuples civilisés, aussi bien qu'à ceux que, du haut d'une civilisation toute bourgeoise, on se plaît à appeler les peuples barbares, <la question 11me> cette onzième question, qu'il avait cru devoir soumettre à la discussion du premier Congrès de l'Internationale, aurait être autre au moins rédigée de la manière qui suit:

De la nécessité d'anéantir l'existence de tout despotisme en Europe par l'application du droit de chaque peuple, grand ou petit, faible ou puissant, civilisé ou non civilisé, de disposer [intercalé: de lui-même] et de s'organiser spontanément, de bas en haut, par la voie d'une complète liberté, en dehors de toute influence, [intercalé: et] de toute prétention politique ou diplomatique, indépendamment de toute forme d'Etat, imposée de haut en bas, par une autorité quelconque, soit collective, soit individuelle, soit indigène soit étrangère, et n'acceptant pour bases et pour lois que les principes de la démocratie socialiste, de la justice et de la solidarité internationales

Ce serait sans doute plus long, mais ce serait juste et clair, et cela exclurait absolument toute équivoque. Ce serait une déclaration de principe vraiment internationale, <tant humaine> non patriotique, mais humaine; et le citoyen Jean Philippe Becker, l'un des fondateurs de notre grande Association, n'aurait pas eu besoin de venir déclarer, avouer, que c'est une question qui "intéresse spécialement l'Allemagne".

Si le Conseil général avait voulu être plus explicite encore, et, nommant franchement les choses par leur nom, s'il avait voulu présenter dans ses conséquences immédiates et réelles la véritable question internationale, il aurait pu soumettre à la discussion du Congrès de Genève la rédaction suivante:

"De la nécessité d'anéantir l'existence du < tout > despotisme# |125 en Europe, par l'abolition de toutes les institutions politiques et juridiques, dont l'exploitation économique est la source réelle et le principe d'autorité, la consécration idéale, c'est à dire par l'abolition des Etats, et par l'organisation et la fédération absolument libre des communes et des associations ouvrières autonomes.

C'eut été le programme de la Commune de Paris, et en même temps, le vôtre, n'est ce pas, chers compagnons et frères.

Mais pour avoir rétréci la question, en lui < donnant > imprimant une < caractère > tendance exclusivement germanique, le Conseil général de Londres s'était exposé à un fiasco inévitable. Le premier Congrès de notre grande Association a dû repousser la proposition insolite du Conseil général, sous peine de démentir son caractère international, et de se mettre en opposition flagrante avec ces principes de morale et de justice humaines dont elle avait fait la base même de son programme.

Les délégués français, avec cet instinct vif qui caractérise leur nation, avaient aperçu les premiers l'oreille tudesque à travers les phrases cosmopolito-philantropiques de de la rédaction du Conseil général, et ils repoussèrent et firent repousser cette rédaction; après quoi, le citoyen J. Phil. Becker, < est > le confident intime des tendances germaniques au sein de l'Internationale, est venu leur donner raison en < déclarant > avouant, que, telle qu'elle avait été posée par le Conseil général de Londres, la question < était > "intéressait spécialement l'Allemagne et que, sous certain rapport, elle était une question allemande".

Cette franchise lui fait d'autant plus d'honneur, que la sincérité et la bonne foi ne sont pas précisément les qualités qui distinguent le plus les hommes de son parti en Allemagne. Mais malgré son désir d'être franc, le besoin# |126 et pour ainsi dire, l'obligation de défendre la rédaction du Conseil général l'avaient entraîné dans beaucoup d'assertions fausses et de contradictions, dont il lui fut impossible de se tirer avec trop d'honneur. Rien ne fausse autant les idées qu'une situation équivoque, et la sienne le fut au plus haut degré, puisqu'il s'est vu obligé de parler en même temps au nom de la justice internationale et au celui des intérêts particuliers du patriotisme politique des Allemands, si contraires à cette justice.

Ainsi il a dit: "L'Empire russe est une menace permanente contre les sociétés civilisées de l'Europe", ce qui eut été parfaitement juste s'il avait ajouté: et le royaume de Prusse aussi, et l'Empire d'Autriche, et l'Empire de Napoléon III aussi; mais surtout le premier, qui, dirigé par un premier ministre < aussi intelligent et résolu qu'ambitieux > aussi génial que mépriseur insolent de tout droit, après avoir ouvertement conseillé et aidé la Russie dans l'oeuvre odieuse de l'exécution de la Pologne; après avoir conquis sur le Danemark et annexé comme sujets prussiens; malgré leurs protestations les plus énergiques, apeuprès un million de Sleswig-Holsteinois, parmi lesquels près de 300,000 Danois; après avoir détruit la puissance si longtemps rivale de l'Autriche, et conquis sur l'Allemagne elle-même, par la force des armes, le Hanovre, le Cour-Hesse, le Nassau et Francfort sur le Main, s'était élevé, précisément à l'époque de ce Congrès de Genève, à la hauteur d'une très grande puissance, que dis-je, de la puissance la plus menaçante < pour > contre la liberté < de l'Europe > et < pour > contre la civilisation populaire, non bourgeoise, de l'Europe.

Le citoyen Phil. Becker - qui, en 1849, avait été lui-même avec beaucoup d'autres de ses compatriotes, témoin et victime de la répression militaire de la Prusse dans le grand Duché de Bade, et qui en général est si bien informé de tout ce qui s'est passé et de tout ce qui se fait en Allemagne, - ne pouvait ignorer l'obscurantisme systématique, le cynique mépris de toute humanité, de tout droit, l'insolence bureaucratique-nobiliaire et les procédés barbares qui ont toujours distingué la politique tant intérieure qu'extérieure# |127 de cette puissance qui ne peut commander qu'à des esclaves, et qui, pour le malheur de l'Allemagne populaire, < crée aujourd'h > pour le malheur et en vue de l'asservissement de l'Europe, crée aujourd'hui la monstrueuse unité politique de l'Allemagne, l'Empire Pangermanique.

Le citoyen J.Phil. Becker n'était ni assez naïf ni assez ignorant pour s'imaginer que ce malfaisant esprit de domination et de répression à tout prix qui, depuis 1815, s'est manifesté ostensiblement dans les moindres actes de la Prusse, < ne lui ont pas été > n'est point une inspiration étrangère, mais bien le produit indigène de tout le développement historique de la Prusse; et il n'était pas assez aveugle non plus, pour ne point voir, qu'à partir de l'année 184[6]6, ce n'était plus l'Empire de Russie, mais bien cet Empire-Prusso-germanique nouveau, qui devenait la plus terrible "menace contre les sociétés civilisées de l'Europe". A moins donc qu'il ne se soit identifié avec la civilisation de la < toujours > bourgeoisie de l'Allemagne qui a trouvé son compte, et une satisfaction à la fois intéressée et patriotique dans la réalisation de cette menace, il eut dû avertir, ce me semble, les

délégués du prolétariat de l'Europe, réunis en Congrès à Genève, qu'à côté de la puissance [intercalé: dès] alors déjà chancelante de Napoléon III et par conséquent dans une mesure bien plus formidable encore, il y avait deux puissances qui s'élevaient comme un obstacle terrible à l'émancipation du prolétariat: la puissance russe, mais surtout la nouvelle puissance prussienne ou pangermanique.

<<Enfin, puisque le citoyen J.Phil. Becker, considérant cette en se conformant d'ailleurs fidèlement en ceci, [intercalé: comme en beaucoup d'autres points,] au programme particulier des Démocrates Socialistes de l'Allemagne>>

Enfin, puisque le citoyen J.Ph. Becker, d'accord, en ce point comme sur tout le reste, avec le programme particulier des Démocrates socialistes de l'Allemagne, revendiquait la reconstitution d'une Pologne indépendante et libre, non au point de vue du droit naturel <et hu-> et humain qu'elle partage incontestablement avec tous les peuples de la terre, du droit de s'organiser et de vivre comme elle l'entend, mais à celui d'une barrière qu'il croit nécessaire d'élever pour sauvegarder la civilisation de l'Occident contre les envahissements de la barbarie russe; il me semble qu'il était de son devoir de prévenir son auditoire, moins versé que lui dans la connaissance des affaires ainsi que des rapports tant politiques que diplomatiques de l'Allemagne, que pour élever cette barrière, il fallait passer d'abord sur le corps de la Prusse. Je n'ose pas croire qu'il ait ignoré que la Prusse ne peut pas consentir et qu'elle ne consentira jamais librement à la reconstitution de la Pologne. De pareilles naïvetés sont permises à des Borkheim; elles ne peuvent être admises par un homme vieilli dans l'expérience du libéralisme prusso-germanique. Et comme il doit être convaincu que rien ne saurait être assez dangereux pour <la> cette cause du prolétariat, qu'il sert depuis si longtemps avec un dévouement sans pareil, que les illusions et les erreurs de calcul, produits inévitables de l'ignorance des choses et des faits, lui qui est si instruit, il aurait dû <d'ex> se montrer empressé, ce me semble, de faire voir et de faire comprendre aux délégués des pays non-allemands, que pour émanciper la Pologne, avant de déclarer la guerre à la Russie, il faudra <décla> la déclarer à la Prusse, combattre et détruire <ses armé> son armée formidable, et en même temps terrasser la bourgeoisie de l'Allemagne, désormais inféodée, et par son intérêt et par toutes ses passions, à la Prusse; que pour délivrer la Pologne, il faudra, en un môt, faire la révolution sociale.

Le citoyen J.Ph. Becker le sait <plus> mieux que personne, et s'il ne l'a pas dit, c'est qu'il en aura été probablement empêché par la nécessité de défendre une mauvaise cause. Cette nécessité l'a entraîné dans des contradictions singulières. Ainsi, après avoir voté avec tout le Congrès <la ne> l'abolition nécessaire des armées permanentes, comme du plus grand obstacle opposé à l'émancipation du prolétariat, il déclara qu'il "serait impossible de supprimer les armées permanentes en Europe tant que la Pologne ne serait pas reconstituée"- Reconstituée par qui alors? Par les armées permanentes de l'Europe, de l'Allemagne, de la Prusse? Mais le citoyen J.Ph. Becker pouvait-il ignorer l'esprit qui anime, sans exception, toutes les armées permanentes de l'Europe, et <surtout> celle de l'Allemagne surtout? Etait-il donc assez aveugle pour ne point voir qu'elles constituent aujourd'hui, <toute la force> avec le monopole de l'exploitation financière, toute la puissance, l'unique raison d'être, l'être réel des grands Etats despotiques? Et c'est au moyen de ces armées qu'il veut reconstituer une Pologne indépendante et libre et par dessus le marché, "organisée sur des bases démocratiques et sociales", comme l'exige la rédaction du Conseil général de Londres! Mais un pareil espoir, c'est plus <que> qu'une illusion, c'est de la démence!

<Ce serait> C'eut été de la démence, en effet, si <ce n'était> ce n'eut été un patriotique <[ill.]> stratagème. Il fallait à tout prix détourner l'attention publique des conquêtes récentes de la Prusse et calmer les inquiétudes, endormir les hostilités que les <puissance> progrès inouïs de cette nouvelle puissance germanique, à peine née et déjà si menaçante et si formidable, <[pouvoyaient?]> ne pouvaient manquer de provoquer dans tous les pays de l'Europe; et tout en avouant ses cotés déplaisants et ses manifestations barbares, qu'il est d'ailleurs assez difficile de nier, tant elles étaient ostensibles, cyniques, on voulait l'excuser, et légitimer en quelque sorte la nécessité au moins transitoire, en la montrant comme seule capable d'arrêter les envahissements progressifs de la puissance infiniment plus barbare de la Russie. On recommandait donc cette demi-barbarie prusso-germanique comme un remède, sans doute très amer, dégoûtant, mais salutaire contre la barbarie complète de l'Empire Moscovite. Le nouvel Empire Prusso-germanique se présentait <alors> donc comme un mal nécessaire.

Ce que les patriotes allemands ont toujours oublié de nous <dire> montrer, ce sont les moyens et la puissance dont ils croient [intercalé: pouvoir] disposer, pour forcer la Prusse germanisée ou plutôt

l'Allemagne prussifiée de se tourner précisément contre la Russie, au profit de la civilisation de l'Europe, et pour l'empêcher de se tourner au contraire contre l'Europe libérale, démocratique, socialiste, au profit du Knouto-germanisme militaire et bureaucratique, dont <la Russie> l'Empire de Russie avait été jusqu'en 1871, <incontestablement> le premier représentant en Europe, mais dont il n'est# |131 [verso de la page précédente] <<son armée formidable, et en même [intercalé: temps] terrasser <toute> la bourgeoisie de l'Allemagne, désormais inféodée [intercalé: et par toutes ses passions] à la Prusse - que pour délivrer la Pologne, il faudra, en un môt, faire la révolution sociale.

Le citoyen plus aujourd'hui que le second; la première place, la place d'honneur, et l'initiative de toutes les entreprises réactionnaires contre l'Occident de l'Europe, appartenant incontestablement aujourd'hui à l'Allemagne prussifiée.

Ces moyens et cette puissance, les patriotes-socialistes de l'Allemagne ne les ont pas. Mais ils les rêvent. Je parlerai plus tard du beau moyen de propagande et d'action qu'ils ont inventé et qu'ils appellent l'agitation politique légale. Dans l'économie savante du nouvel Empire, elle remplit un office précieux, celui de soupape de sureté, mais ils en espèrent des merveilles. Jusqu'à présent ils n'ont abouti qu'à quelques beaux mais stériles discours de prophètes dans le desert, prononcés par deux ou trois députés socialistes, noyés dans la masse bourgeoise du parlement National. Pendant ce temps la Russie panslaviste et la Prusse Pangermanique, <s'embrassent dans> unies tendrement <par> <[ill.] tendrement confinées> dans une étroite réactionnaire, parlent peu et agissent beaucoup.

Qu'on ne dise pas que, patriote russe moi-même, je m'efforce, à mon tour, d'attirer l'attention des travailleurs de l'Europe Occidentale sur les projets ambitieux et funestes du nouvel Empire, bourgeoisement civilisateur, de l'Allemagne, dans le seul bût de la détourner des dangers très réels, très sérieux, dont la barbarie despotique des Tzars menace évidemment aujourd'hui la cause de l'émancipation humaine et cette civilisation naissante des masses populaires, la seule devant laquelle <je puisse> on puisse, raisonnablement, m'incliner[intercalé: <aujourd'hui>], mais que les [intercalé: bons] bourgeois <app> <appellent la barbarie révolutionnaire d'un prolétariat follement, audacieusement révolté> [verso de la page précédente] <<plus aujourd'hui que le second, la première place, la place d'honneur, appartenant désormais incontestablement à l'Allemagne prussifiée?

Ces moyens et cette puissance ils ne l'ont pas, mais ils les rêvent pour <[acq]> l'acquit de leur propre conscience. Ils espèrent pouvoir les conquérir, un jour, par le [jeu?] régulier du système représentatif et par ce que [l'un?] appelle l'agitation légale. Ils agitent le prolétariat de l'Allemagne pour le pousser à envoyer dans le grand parlement national, issu du suffrage universel, comme on sait, autant de députés populaires que possible. <L'un> En 1869, ils avaient abouti à faire [ill.] trois ou quatre représentants du prolétariat. Aujourd'hui il n'en reste plus qu'un seul. [intercalé: Pour arriver] D'un à cent il y a une distance énorme à parcourir et bien des années à perdre dans une agitation stérile et qui finira bien par fatiguer le prolétariat; car s'ils avaient même 110, même plus de 200 députés, ils n'arrivent pas encore le majorité; et l'entrent-ils, ils ne gagneraient encore rien, car ce parlement n'est autre chose qu'un paravent, un trompe-oeil. La puissance n'est pas en lui; elle est dans l'armée, dans les finances, dans la police et dans la bureaucratie.

Mais ils ne pourront jamais atteindre la majorité, dans le parlement national; car dans le pays même, le prolétariat des villes, le seul sur lequel, de la manière dont ils s'y prennent, ils prissent compter, ce prolétariat considéré dans <sa totalité> son ensemble [ill.] votre à l'unisson avec eux, ne constitue que la minorité. La grande majorité se compose de bourgeois et de la classe des paysans, les uns et les autres, les uns par intérêt, les autres par ignorance, [ill.] toujours avec le grand parti conservateur, bourgeois, de tous les pays de l'Europe, autant effrayés qu'indignés de ce reveil simultané<s> de la plèbe, leur nourrisseuse résignée et soumise jusque là, veulent bien appeler la barbarie révolutionnaire de la foule ignorante, follement et audacieusement révoltée.

Telle n'est pas mon intention du tout. C'eut été d'ailleurs un démenti que je me serais donné à moi-même, puisque depuis que j'ai fait mon premier pas dans la vie publique, c'est à dire depuis 1842, jusqu'à cette heure, pendant 30 ans d'activité incessante, dans le sens du socialisme révolutionnaire, je n'ai laissé échapper aucune occasion de protester de toute la puissance de mon esprit et de mon coeur contre la puissance russe, contre l'Empire Moscovite, et de démasquer toutes ses brutalités et turpitudes tant intérieures qu'extérieures, les représentant toujours, conformément à la vérité historique, non comme des actes accidentels ou arbitraires de tels ou de tels autres individus, Tzars, ministres et autres grands ou petits fonctionnaires militaires, civils ou cléricaux de l'Etat, mais comme

des conséquences fatales de tout le système, comme des nécessités inhérentes au principe même de cet Empire monstrueux. En 1848, tant au premier Congrès slave, qui s'était réuni à Prague en Juin et auquel je m'honore d'avoir pris part, que dans une brochure que je publiai en octobre, alors que Vienne était assiégée par le général Prince de Windischgrätz, le bombardeur de Prague, je fis tout mon possible pour faire comprendre aux Slaves d'Autriche qu'ils ruineraient <leur> infailliblement leur cause si juste s'ils tentaient <<l'allier avec la politique russe, [intercalé: de lui donner pour auxiliaire la puissance Moscovite,] et que cette cause, celle de l'émancipation non [intercalé: soi-disant] politique, mais [intercalé: réelle], populaire, économique, <[ill.]> réelle de leurs masses asservies [intercalé: aussi bien que l'autonomie des nations,] n'avait point d'ennemi plus résolu [intercalé: leurs autonomies nationales n'ont point d'ennemi plus résolu] plus féroce et plus dangereux que l'Empire de Russie>> de lui donner pour auxiliaire la puissance Moscovite, et que cette cause, celle de l'émancipation réelle de leurs masses [verso de la page précédente] <<<centrosocialiste>, plus aujourd'hui que le second; la première place, la place d'honneur, appartenant incontestablement à cette heure à l'Allemagne prussifiée

<L>Ces moyens et cette puissance ils ne l'ont pas, mais ils les rêvent. Je parlerai plus bas de ce beau moyen d'action qu'ils appellent l'agitation politique légale, dont ils attendent des merveilles, mais qui n'ont chanté jusqu'ici qu'à quelques beaux mais stériles discours de prophètes dans le désert, prononcés par deux ou trois députés populaires, noyés dans la masse bourgeoise du parlement national. <En attendant> Pendant ce temps, la Russie et l'Allemagne s'embrassent dans une étreinte <tout [ill.]> réactionnaire, parlent peu et agissent beaucoup.

<Qu'on ne dise que j'accuse trop légèrement le citoyen J.Ph. Becker et que je cherche dans son [disconnu?] des [ill.] inédites, que [intercalé: auxquels comme [intercalé: un] excellent international, il [ill.] rester citoyen.>

Qu'un ne dise pas que, patriote réelle [intercalé: moi-même,] <je venisse> je m'efforce, à mon tour <détourner> d'attirer l'attention du prolétariat de l'Europe sur les tendances ambitieuses et funestes du nouvel Empire, <germanique, dans le seul bût de le détourner <dont> des dangers dont le menace la puissance barbare de mon propre pays> <Soi disant> bourgeoisement civilisateur de l'Allemagne dans le seul bût de la détourner par la même des dangers très sérieux, très réels dont [intercalé: la barbarie despotique des Tzars] <la> [intercalé: menace évidemment aujourd'hui l'émancipation et la] civilisation naissante des masses populaires, <[ill.]> autrement appelée la barbarie révolutionnaire du prolétariat de plus en plus réveillé et de plus en plus révolté de l'Europe, la seule civilisation que je puisse reconnaître et devant laquelle je m'incline,>># |136 masses populaires, unies à la revendication de leurs autonomies nationales, n'avait point d'ennemi plus acharné, plus féroce, plus dangereux que l'Empire de Russie.

Il ne m'était pas difficile de le leur prouver en leur montrant l'exemple de la Petite Russie et de la Pologne; la première s'étant mis librement sous la protection des Tzars Moscovites; le second, assassiné et asservi, de concert avec les deux grandes puissances de l'Allemagne, par cette puissance slave et qui se dit protectrice des Slaves; et l'une et l'autre également réduites à cette heure à une situation tellement dégradée, misérable, qu'on s'en ferait difficilement une idée même dans les pays slaves subissant le joug des allemands ou des Turcs. Je leur montrai enfin l'exemple de la Grande Russie elle-même, où tout ce qui constitue la dignité, le droit, la vie et la prospérité des nations était livré d'abord à l'arbitraire brutal et cupide d'une bureaucratie sans vergogne et systématiquement sacrifié à la préoccupation et pour ainsi dire à la religion de l'Empire: la toute puissance tant intérieure qu'extérieure du Tzar.

Déjà alors, sans m'arrêter à des accusations stériles et toujours vaines contre les individus qui représentaient plus ou moins cette puissance, je m'attachai à démontrer surtout que les maux et les crimes qui manifestent et qui déshonorent l'existence politique de l'Empire, sont inhérents au principe même de l'Etat, et que pour émanciper les peuples slaves ou non slaves, qui gémissent sous le joug des Tzars, il n'y avait point d'autre moyen que la dissolution de l'Empire. J'ajoutai, que tant que cet Empire existerait, les russes, alliés forcés de la politique allemande, seraient non des frères, mais fatalement des ennemis pour les Slaves. Tant qu'il restera debout, ai-je dit, vous le verrez toujours aux côtés des deux grandes puissances de l'Allemagne, l'Autriche et la Prusse, ses inséparables amies et complices, toujours# |137 conspirant et toujours réagissant avec elles contre la liberté des peuples slaves ou non slaves.

En conséquence, je conseillai<s> aux Slaves de l'Autriche de repousser comme des trompeurs dangereux, ou comme des traîtres les propagateurs du Panslavisme Moscovite; mais ceux d'un nouveau Slavisme autrichien qui avait [intercalé: été] inventé ou du moins publiquement avoué dans cette même année, par l'historien Tcheque, le Dr Palacky et qui avait pour partisans les Rieger, les Brauner, les Thun et tant d'autres équilibristes politiques, dont j'ai eu déjà l'occasion de dire mon opinion plus haut. Je leur conseillai d'adopter pleinement, à l'exception de tout autre, le principe de la révolution populaire, démocratique et sociale, et, oubliant tous leurs griefs historiques, refoulant dans leurs coeurs toutes les sottises préventions de race, de tendre une main fraternelle à ceux des révolutionnaires de l'Allemagne et de la Hongrie qui, rejetant de leur <toute> côté toute pensée de domination, reconnaîtrait franchement le droit incontestable des Slaves à une existence autonome. Je terminai enfin ma brochure en déclarant ma profonde conviction que l'émancipation des peuples slaves, allemands, hongrois, italiens ne pouvait s'accomplir, et leurs fédérations libres ne pouvaient se fonder que sur les ruines des Empires russe, autrichien, prussien et turc.

Telle fut la brochure [[Aufruff an die Slaven (Appel aux Allemands) von M. Bakounine, 1849. <[ill.]> - Leipzig.] qui servit de base à une accusation élevée en 1848 [1868] contre moi par [intercalé: ce] Mr Borkheim que j'ai appelé, non sans raison, l'exécuteur des hautes oeuvres et le propagateur non tant des pensées que des rancunes personnelles du citoyen Ch. Marx. Dans une série d'articles publiés dans la "Zukunft" <l'Avenir># |138 de Berlin, qui <était alors> ayant pour fondateur sinon pour rédacteur principal le Dr Jacoby de Königsberg, <représentait alors> était alors l'organe principal de la démocratie bourgeoise dans le Nord de l'Allemagne, Mr Borkheim, s'armant de tout cet arsenal de sottises, <et> de méchanceté vilaine et de boue dont il semble avoir le monopole, m'attaqua avec une furie véhémence. Ses articles, <étaient> pleins d'insinuations ridicules et odieuses, étaient tellement dénués de <[ill.]> bon sens <[ill.]>, étaient si incohérents, si stupides, qu'après les avoir <la> parcourus deux fois je n'y compris presque rien dutout. Une chose était évidente: il m'accusait de panslavisme, et cela, en citant à tort et à travers des phrases détachées d'une brochure qui était toute dirigée contre le panslavisme. C'était à n'en pas croire ses yeux. Mais telle est la bonne foi de ces individus dénués d'intelligence et de <tout> sens moral. La calomnie, le mensonge <stupide> bête et cynique fait leur force... Passons.

Cette sottise <calomnie> accusation de panslavisme fut déloris répétée contre moi par beaucoup d'autres journaux allemands et même suisses, sans doute grâce à cette franc-maçonnerie juive dont j'ai parlé plus haut et qui règne aujourd'hui apeuprès sans partage dans le Journalisme allemand. Je ne crus pas devoir répondre à ces invectives aussi sales que stupides. On ne polémise pas avec la boue. Mais ayant retrouvé cette même calomnie, sous forme d'interrogation dans le principal organe de la démocratie-socialiste ouvrière en Allemagne, <<dont je ne [ill.] rappelle pas le nom primitif mais qui prit depuis celui du Volksstaat <l'Etat populaire> un journal>> qui alors, n'étant pas encore devenu tout-à-fait socialiste, et servant au moins en partie d'organe à la Démocratie bourgeoise, portait le nom de "Demokratisches <Wochenblatt> Wochenblatt <Feuille démocratique hebdomadaire), mais qui plus tard a pris le nom de Volksstaat (Etat du peuple), - une feuille très sérieuse et qui ne s'était pas encore déshonorée alors en devenant le porte-voix d'un Borkheim, - je crus enfin devoir y répondre, et je le fis, en effet, dans un discours sur la question russe que je prononçai en <septembre 1868>, au second Congrès de la Ligue de la# |139 Ligue de la Paix et de la Liberté qui s'est réuni à Berne en septembre 1848 [1868].

Qu'il me soit permis d'en reproduire la péroration aujourd'hui [[Ce discours, qu'on pourra d'ailleurs retrouver dans les Annales officielles de ce Congrès, <fut> a été publié à part sous ce titre: Discours prononcés au Congrès de la [Paix e]t de la Liberté à Berne (1868) par M.M. Mroczkowski et Bakounine. - Genève. 1869]]:

<[ill.]> "Permettez-moi, Messieurs d'ajouter à ce discours si long, une dernière observation. Il y a un an apeuprès, un journal démocratique allemand rédigé à Leipzig ..(etc)
[Après ces premières lignes, Bakounine a écrit: (<Reproduire tout jusqu'à la fin du discours qui> ("Reproduire tout jusqu'à la fin du discours qui se termine par ces mots:)

"Je conclus: qui veut avec nous [...] de tous les pays". Suivant ces indications le texte en question est inséré ici]

XX

Permettez-moi. Messieurs, d'ajouter à ce discours si long, une dernière observation. Il y a un an à peu près un journal démocratique allemand rédigé à Leipzig, s'adressant à toute l'émigration démocratique russe, en me nommant parmi d'autres noms, nous a adressé cette question: Vous vous dites démocrates, socialistes, ennemis jurés de votre gouvernement, mais dites-nous quels sont vos sentiments, vos pensées par rapport à l'ambition de votre Empire? Détestez-vous autant que nous-mêmes l'asservissement de la Pologne, de la Circassie, de la Finlande, des provinces Baltiques, vos conquêtes récentes en Boukharie et vos projets de conquête en Turquie?

"A cette question, d'ailleurs légitime, je n'ai pas trouvé nécessaire de répondre alors; j'y répondrai aujourd'hui. Après ce que je viens de dire à cette tribune, la réponse sera facile. Elle doit d'ailleurs ressortir, pour tous les hommes de bonne foi, du discours que j'avais prononcé, il y a un an, au Congrès de Genève. Puisque nous voulons la franche et complète destruction de l'Empire, nous ne pouvons que/ détester son ambition, - par conséquent aussi toutes les conquêtes, tant au nord qu'au sud, tant à l'orient qu'à l'occident de l'Empire, et je crois en général qu'il ne peut arriver de plus grand bonheur au peuple qu'une défaite des armées impériales russes par quelque ennemi, extérieur ou intérieur, que ce soit. Voilà pour le principe général.

"Maintenant, relevant quelques détails et commençant par le Nord, je dirai: Je désire que la Finlande devienne complètement indépendante, avec la pleine liberté de s'organiser comme elle voudra et de s'allier avec qui elle voudra. Je dis la même chose de plein coeur par rapport aux provinces Baltiques. J'ajouterai seulement une petite observation, qui me paraît nécessaire parce que beaucoup de patriotes allemands, et même de républicains et de socialistes allemands, quand il s'agit de justice internationale, me semblent avoir deux poids et deux mesures: l'une pour eux-mêmes, l'autre pour les nations étrangères, de sorte que souvent ce qui leur paraît légitime et juste quand on le fait en vue de la puissance germanique, devient à leurs yeux détestable aussitôt qu'une puissance étrangère en profite.

"Supposons, Messieurs, un exemple: Qu'un pays allemand conquis par une puissance étrangère, par les Français par exemple, se trouve aujourd'hui dans cette position: que les treize quatorzièmes des habitants de ce pays - la masse de la population - soient restés allemands purs, et qu'un quatorzième seulement - la poignée des conquérants et des dominateurs, la classe privilégiée noble ou bourgeoise - soit français. Je prie nos interrogateurs allemands de vouloir bien me répondre franchement, la main sur le coeur: Ce pays sera-t-il considéré par eux comme un pays allemand ou un pays français? Je réponds pour eux: Sans aucun doute, il ne cessera pas d'être allemand à leurs yeux. Il sera allemand d'abord par l'immense majorité allemande de la population; allemand encore parce que cette majorité constitue la masse opprimée, exploitée, productive, le peuple des travailleurs, et que l'avenir, aussi bien que leurs sympathies (je n'en doute pas un instant) et leur sentiment de justice, sont pour les travailleurs. Eh bien, telle est précisément la situation des provinces Baltiques. Ouvrez Kolb, le grand statisticien dont l'Allemagne s'honore, et vous verrez qu'il n'y a dans toutes les provinces Baltiques, y compris le gouvernement de Saint-Pétersbourg, que \\deux cent mille Allemands Kolb ne compte que six cent mille Allemands]. Juste la quatorzième partie de la population.

"Et maintenant voyons de quels éléments se compose cette infime minorité allemande? D'abord, ce sont les nobles descendants de ces pieux croisés de la Livonie qui, bénis par les papes, et pour s'emparer du bien d'autrui, avaient mis à feu et à sang ce malheureux pays, sous prétexte de religion. Que sont-ils aujourd'hui? Les seigneurs les plus arrogants envers le peuple, qu'ils continuent d'exploiter, et les serviteurs les plus obséquieusement dévoués de l'empereur de Saint-Pétersbourg. Si nos amis, les démocrates allemands, veulent les prendre, s'ils pensent que les cours du palais royal de Berlin ne sont pas assez remplies par les Junkers/ poméranien, qu'ils les prennent! Ensuite, ce sont les ministres de la confession luthérienne: tout ce qu'il y a de plus immobile, de plus raide et de plus orthodoxe en fait de protestantisme. Ils sont les serviteurs les plus complaisants des seigneurs de la terre, au profit desquels ils s'efforcent de tuer ou d'immobiliser l'intelligence des malheureux paysans lettons ou finnois. Nos amis allemands veulent-ils, en les acceptant comme cadeau, augmenter le nombre de leurs propres tondeurs salariés de l'ignorance populaire? Enfin reste la bourgeoisie. Eh mon Dieu, elle n'est ni meilleure ni plus mauvaise que la petite, la moyenne et la grande bourgeoisie des

villes de l'Allemagne; gagnant sa vie par son travail, ou bien exploitant quand elle le peut, mais sans trop grande méchanceté, le travail d'autrui, elle est la sujette fidèle des empereurs de Russie, et elle le sera également de tous les souverains qui voudront lui imposer leur pouvoir. Elle pourra bien raisonner un moment contre ses maîtres, mais elle ne se révoltera jamais. Car raisonner et obéir toujours, voilà sa mission sur la terre.

"Tout le reste de la population - deux millions six cent mille contre deux cent mille - est finnois ou letton, c'est-à-dire absolument étranger à la nationalité allemande; plus qu'étranger, hostile, car il n'est point de nom qui soit plus odieux à ce peuple que le nom des Allemands. Et rien de plus naturel: un esclave a-t-il jamais aimé son tourmenteur et son maître? J'ai entendu moi-même dire une fois à un paysan de Livonie: "Nous attendrons le moment où nous pourrions paver la grande route qui mène à Riga avec des crânes d'Allemands."

"Voilà, Messieurs, le pays que les journaux de l'Allemagne vous représentent comme allemand. Est-il russe pour cela? Non, pas du tout. Ayant été allemand d'abord, puis russe, par le droit de conquête, c'est-à-dire par le fait d'une violente injustice, par la violation du droit naturel ou humain, il n'est par la nature, par les instincts et par la volonté de ses habitants ni russe ni allemand, il est finnois et letton. Que deviendra-t-il dans l'avenir, à quel groupe national voudra-t-il se rattacher plus particulièrement? Qui le sait? Ce qui est certain et ce qu'aucun démocrate sincère et sérieux, qu'il soit russe ou allemand, n'osera nier, c'est son droit incontestable de disposer de lui-même, indépendamment de la volonté de ces deux cent mille Allemands qui l'ont opprimé, qui l'oppriment et qu'il hait, indépendamment de la grande Confédération germanique du Nord, aussi bien que de l'Empire de toutes les Russies.

"Passons maintenant à la Pologne. La question me paraît également simple, du moment qu'on veut la résoudre au seul point de vue de la justice et de la liberté: toutes les populations, tous les pays qui voudront appartenir à la nouvelle Confédération de la Pologne seront polonais; tous ceux qui ne s'en soucieront pas, ne le seront pas. Les populations ruthéniennes de la Russie-Blanche, de la Lithuanie et de la Galicie s'allieront avec qui elles voudront, et nul ne saurait déterminer aujourd'hui leur volonté à venir. Ce qui me paraît le plus probable et le plus désirable, c'est que la Petite-Russie forme d'abord avec elles une fédération nationale aussi indépendante de la Grande-Russie que de la Pologne.

"Enfin la Grande-Russie elle-même, ce peuple de trente-cinq millions d'habitants, restera-t-elle politiquement centralisée comme elle l'est aujourd'hui? Ce n'est ni désirable, ni probable. Une centralisation de trente-cinq millions d'habitants ne pourra jamais devenir libre à l'intérieur, pacifique et équitable à l'extérieur. La Grande-Russie, comme toutes les autres nations slaves et non slaves, suivant le grand courant du siècle, qui exige impérieusement la dissolution de toutes les grandes et petites centralisations politiques, de toutes les institutions ou organisations proprement politiques, et la formation de nouveaux groupes sociaux sur la base du travail associé, pour arriver plus tard à l'association universelle, - la Grande-Russie, comme tous les autres pays que touchera le doigt de la Révolution démocratique et sociale, commencera par se dissoudre comme Etat politique, pour se reformer librement de bas en haut et de la circonférence au centre, conformément à ses besoins, à ses instincts, à ses attractions et à ses intérêts, tant individuels que collectifs et locaux, sur cette même base qui est la seule sur laquelle puisse se fonder la vraie justice et la réelle liberté.

"Enfin, pour me résumer, je répète énergiquement: Oui, nous voulons la dissolution radicale de l'Empire de toutes les Russies, l'anéantissement complet de sa puissance et de son existence. Nous le voulons autant par justice humaine que par patriotisme.

"Et maintenant que je me suis assez clairement expliqué, de manière, ce me semble, à ne laisser de place à aucune équivoque, qu'il me soit permis de poser une question à nos amis, les questionneurs allemands.

"Dans leur amour de la justice et de la liberté, veulent-ils renoncer à toutes les provinces polonaises, quelle que soit leur position géographique et leur utilité stratégique ou commerciale pour l'Allemagne, veulent-ils renoncer à tous les pays polonais, dont les populations ne se soucient pas d'être allemandes? Veulent-ils renoncer à leurs soi-disant droits historiques sur toute la partie de la Bohême que les Allemands ne sont pas parvenus à germaniser, - par les jolis moyens historiques, jésuitiques et cruellement despotiques que l'on sait -, sur tout le pays habité par les Moraves, les Silésiens et les Tchèques, et où la haine, hélas! par trop légitime contre la domination allemande ne saurait être mise en question? Veulent-ils repousser au nom de la justice et de la liberté cette politique

ambitieuse de la Prusse qui, au nom des nécessités maritimes et commerciales de l'Allemagne, veut englober de force des populations danoises du Schleswig dans la grande Confédération germanique du Nord? Veulent-ils cesser de revendiquer, au nom de ces mêmes nécessités commerciales et maritimes, la ville de Trieste, qui est plutôt slave qu'italienne et bien plus italienne qu'allemande? En un mot, veulent-ils renoncer, pour leur propre part, comme ils l'exigent des autres, à toute politique d'Etat, et accepter, pour eux-mêmes comme pour les autres, toutes les conditions ainsi que tous les devoirs de la justice et de la liberté? Veulent-ils accepter dans toute leur franchise et dans toutes leurs applications les principes suivants, - les seuls qui puissent rendre la paix et la justice internationales possibles:

"1. Abolition de tout ce qu'on appelle le droit politique et les convenances politiques des Etats, au nom du droit suprême de toutes les populations, petites ou grandes, faibles ou fortes, ainsi que de tous les individus, de disposer d'eux-mêmes avec une entière liberté, sans égard pour les besoins et les prétentions des Etats, et sans autre limite pour cette liberté que le droit/ égal //d'autrui;

"2. Abolition de tous les contrats perpétuels entre les individus aussi bien qu'entre toutes les unités collectives, associations, provinces ou nations; ce qui signifie reconnaître à toute population qui se serait même librement alliée avec une autre le droit de rompre le contrat, après avoir satisfait à tous les engagements temporaires et limités qu'elle aura contractés. Ce droit étant fondé sur ce principe - condition essentielle d'une réelle liberté, - que le passé ne doit pas lier le présent, comme le présent ne saurait jamais engager l'avenir, et que le droit souverain réside toujours dans les générations vivantes;

"3. Reconnaissance du droit de sécession pour les individus aussi bien que pour les associations, les communes, les provinces et les nations, à cette seule condition que, par une nouvelle alliance avec une puissance étrangère et hostile, la partie sortante ne mette pas en danger l'indépendance et la liberté de la partie qu'elle délaisse.

"Voilà les vraies, les seules conditions de la justice et de la liberté. Nos amis allemands veulent-ils les accepter aussi franchement que nous les acceptons? Et, pour tout dire, veulent-ils comme nous la destitution de l'Etat, de tous les Etats?

"Messieurs, là est toute la question. Qui dit Etat, dit violence, oppression, exploitation, injustice érigées en système et devenues autant de conditions fondamentales de l'existence même de la société. L'Etat, Messieurs, n'a jamais eu et ne pourra jamais avoir de morale. Sa morale à lui est sa seule justice, c'est l'intérêt suprême de sa conservation et de sa toute-puissance, intérêt devant lequel tout ce qui est humain doit plier. L'Etat est la négation même de l'humanité. Il l'est doublement: et comme le contraire de la liberté et de la justice humaines, et comme interruption violente de la solidarité universelle de la race humaine. L'Etat universel, plusieurs fois essayé, s'est montré toujours impossible, de sorte que tant qu'il y aura Etat, il y aura toujours des Etats; et chacun d'eux se posant comme un bût absolu, posant le culte de son être comme la loi suprême, à l'exclusion de tous les autres, il en résulte que l'existence même des Etats implique la guerre perpétuelle, la négation violente de l'humanité. Tout Etat doit conquérir ou être conquis. Tout Etat doit fonder sa puissance sur la faiblesse et, s'il le peut sans danger pour lui-même, sur l'anéantissement des autres Etats.

"Messieurs, vouloir ce que veut ce Congrès, vouloir l'établissement d'une justice internationale, d'une liberté internationale et d'une paix éternelle, et vouloir en même temps la conservation des Etats, serait donc de notre part une contradiction et une naïveté ridicules. Faire changer aux Etats leur nature est impossible, parce que c'est précisément par cette nature qu'ils sont des Etats, et ils ne sauraient s'en départir sans cesser d'exister. Par conséquent, Messieurs, il n'y a pas et il ne peut y avoir d'Etats bons, justes, vertueux. Tous les Etats sont mauvais dans ce sens, que par leur nature, c'est-à-dire par leur base, par les conditions, et par le bût suprême de leur existence, ils sont tout l'opposé de la justice, de la liberté et de la morale humaines. Et sous ce rapport, quoi qu'on en dise, il n'existe pas de grande différence entre le sauvage Empire de toutes les Russies et l'Etat le plus civilisé de l'Europe. Savez-vous en quoi cette différence consiste? L'Empire des Tzars fait cyniquement ce que les autres font hypocritement. L'Empire des Tzars, avec sa franche manière despotique et dédaigneuse de l'humanité, est le secret idéal vers lequel tendent et qu'admirent tous les hommes d'Etat. Tous les Etats d'Europe font ce qu'il fait, autant que l'opinion publique et surtout autant que la solidarité nouvelle, mais déjà puissante, des masses ouvrières d'Europe - opinion et solidarité qui contiennent les germes de la destruction des Etats, - le permettent. En fait d'Etat, Messieurs, il n'est de vertueux que les Etats impuissants. Et encore sont-ils bien criminels dans leurs rêves. [note de AB: Le manuscrit reprend à partir de là]

voulez pas détruire cette prison; vous voulez seulement la réformer, l'améliorer par des moyens constitutionnels et par ce que vous appelez, vous, l'agitation légale; vous <voulez seulement> vous contentez de l'élargir, et vous vous imaginez que lorsque vous aurez gravé sur son frontispice, au lieu de la religion et de la patrie politique, désormais condamnées, ces deux autres môts également décevants: Etat Populaire, vous l'aurez [verso de la page précédente] <<plus aujourd'hui que le second; la première place, la place d'honneur, et l'initiative puissante de toutes les entreprises réactionnaires en Europe, appartenant incontestablement désormais à l'Allemagne prussifiée.

Ces moyens et cette puissance, les patriotes-socialistes de l'Allemagne ne l'ont pas. Mais ils les rêvent. Je parlerai plus bas du <ce> beau moyen d'action qu'ils appellent l'agitation politique légale, [intercalé: et] qui n'est évidemment <dans appelé qu'> destinée à remplir dans l'économie savante du nouvel Empire, <que le rôle> l'office indispensable d'une soupape de sureté; mais dont ils espèrent, eux, des merveilles.>># |143 transformée en une habitation supportable et confortable pour ces masses populaires qui y <resteront> resteraient enfermées et séquestrées comme elles le sont aujourd'hui dans leur <ancienne> antique prison! - Et, chose inique! Vous <voulez> prétendez que le peuple <lui-même> vous prête son bras puissant pour élever contre lui-même cette nouvelle prison!

Eh bien! nous ne partageons ni votre espoir, ni vos désirs, ni vos vues, ni vos illusions! Nous pensons que les masses populaires dans tous les pays de l'Europe, sans en excepter <aucunément> la race slave [intercalé: s'il vous plaît,] ni aucun des peuples qui se trouvent enfermés <[ill.] dans l'Empire Russe aujourd'hui> à cette heure dans ce malheureux Empire de toutes les Russies; nous pensons <qu'ils> qu'elles sont fatiguées de leur séquestration éternelle; qu'elles ne veulent plus de geôliers directeurs et bienfaiteurs, ni d'aucune prison. Nous les voyons partout réclamer leur liberté, <le gra> le plein soleil, le grand air; et avec elles, contre vous, nous demandons à grand cri, non la réforme, mais l'anéantissement de toutes les prisons: l'abolition de l'Etat, <tel est le bât> <de tous les Etats> de tous les Etats. Tel est le but unique de la politique de l'Internationale, telle que nous la concevons, telle que la sent et la veut d'instinct le prolétariat de tous les pays, sans en excepter aucunement le prolétariat de l'Allemagne, s'il vous plaît. <Et> C'est, comme vous le voyez bien, une politique exclusivement négative et, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est celle de l'abolition, non de la reconstruction politique; c'est la ruine universelle du monde politique, <nobiliaire-aristocratique ou aristocratique-bourgeois> c'est à dire de tout système organisé de domination et d'exploitation.

Dans ce sens, mais seulement dans ce sens, nous n'avons jamais cessé de recommander à l'Internationale de s'occuper beaucoup de la question politique. [[Voyez une série d'articles publiés sous ce titre: "La Politique de l'Internationale" dans les mois de juillet et août 1868 [1869], par le journal "l'Egalité" qui n'était pas encore [suite de la note] devenu, à cette époque, l'organe de la clique intrigante et réactionnaire qui domine [intercalé: malheureusement] aujourd'hui dans l'Internationale de Genève. Ces articles ont été reproduits par "l'Internationale" organe de la Fédération Belge, et par la "Federación" organe du Groupe des sections internationales de Barcelone.]]

L'existence de l'Etat, institution historique, inséparable de celle de l'Eglise, <cette réalisation> qui est la représentante de l'autorité divine <représente [ill.]> et de ce qu'on veut appeler le pouvoir spirituel sur la terre et dont l'Etat <elle> n'est que la réalisation temporelle; <cette existence> institution qui, [intercalé: à cause de cela même,] n'a jamais <et qui> eu et <qui> ne peut avoir d'autre <bât> objet que la consécration, la garantie et l'organisation régulière du droit de conquête d'un côté et du privilège économique de l'autre, <et qui par conséquent> c'est à dire que la négation absolue et directe du droit humain et de l'humaine liberté; <l'existen> l'existence de l'Etat, dis-je, étant évidemment incompatible avec la réalisation <du bât> de l'objet que se propose l'Association Internationale des Travailleurs, et qui n'est autre que l'émancipation du prolétariat, il est clair, que cette grande Association, sous peine de se condamner à une nullité désespérante ou à n'être jamais qu'une académie de rêveurs impuissants comme cette pauvre Ligue bourgeoise de la Paix et de la Liberté, doit tendre tous ses efforts, non seulement théoriques mais pratiques, vers un seul bât d'abord: l'abolition de l'Etat, des Etats.

Voilà dans quel sens, <nous aussi, nous sommes prêts> non dans celui de "la conquête", <mais dans celui de l'anéantissement>, du pouvoir politique" comme le demande le citoyen Ch. Marx dans le Manifeste qu'il a rédigé, mais dans celui de l'anéantissement de [intercalé: ce] pouvoir, <politique> sous toutes ces formes et manifestations possibles, voilà, dis-je, le sens dans lequel, nous aussi, nous sommes prêts à souscrire à l'article du programme du parti# |145 de la Démocratie socialiste des ouvriers allemands, qui déclare que l'émancipation politique est la condition préalable, ou bien, selon

la version nouvelle, l'accompagnement obligé de l'émancipation économique. Oui, nous aussi, nous avons compris toujours, que tant que resteront debout toutes ces institutions <réal> <réli> théologiques ou métaphysiques, politiques et juridiques, dont l'ensemble constitue la civilisation bourgeoise, et qui, <ont pour base> ayant pour seule base l'iniquité économique, <qu'elles> ont la mission <de régulariser et de protéger> d'en protéger et d'en prolonger indéfiniment l'existence, tous les efforts du prolétariat de conquérir leurs droits humains, de réaliser la liberté, l'égalité, la justice, resteront vains. Ils pourront rever, discuter, aspirer, mais non faire. S'ils veulent réaliser, ils doivent avant tout déblayer le terrain de tous ces obstacles qui empêchent absolument toute action, <hors une> moins d'une seule: celle de s'organiser pour constituer une force capable de renverser les obstacles.

Mais lorsqu'on veut organiser une force, il faut d'abord bien établir d'abord <le bût> son bût; car de la nature de son bût dépend essentiellement le mode <d'organisation de cette force> et la nature même de son organisation! Et c'est ici que nous nous séparons tout-à fait des Démocrates Socialistes de l'Allemagne. Patriotes-Socialistes et hommes politiques avant tout, ils veulent, par les mains du peuple allemand, élever un grand Etat nouveau, germanique, républicain et soi-disant populaire, ce qui revient à dire, selon nous, qu'ils se proposent d'établir une nouvelle prison pour le peuple allemand et une forteresse menaçante pour la liberté de tous les peuples voisins. Et nous voulons l'abolition de toutes ces prisons-forteresse, la disparition de toutes les patries politiques dans l'union fraternelle, dans la fédération libre des peuples délivrés du joug# |146 des Etats. A leur politique positive, nous opposons notre politique négative, celle de la liquidation des Etats.

Les buts que nous nous proposons étant si différents, l'organisation que nous recommandons [intercalé: aux masses ouvrières] doit différer essentiellement de la leur. Voulant non l'abolition, mais la transformation de l'Etat, <poli> poursuivant par conséquent un bût positivement politique, ils doivent s'allier aux classes politiques, naturellement les plus avancées, mais bourgeoises. Mais toutes les fois que des associations ouvrières s'allient à la politique des bourgeois, ce ne peut être jamais que pour [intercalé: en] devenir, bon gré mal gré, l'instrument. <de cette politique> C'est ainsi que les groupes des sections internationales à Genève et à Zürich <sont devenues>, qui ont adopté, comme on sait, le programme des démocrates socialistes de l'Allemagne, sont devenues ostensiblement aujourd'hui des instruments du radicalisme bourgeois.

Nous pensons que c'est un fourvoyement déplorable. Nous pensons que le prolétariat, dont l'ennemi principal et on peut même dire unique, est l'exploitation bourgeoise, l'Etat lui-même, avec toute sa puissance répressive et compressive, et sous quelque forme qu'il existe, n'étant plus autre chose aujourd'hui que la conséquence en même temps que la garantie de cette exploitation; nous pensons que le prolétariat doit chercher tous les éléments de sa force exclusivement en lui-même et qu'il doit l'organiser tout-à-fait en dehors de la bourgeoisie [[Quand nous parlons de <l'exclusion> la nécessité d'une exclusion absolue de l'élément bourgeois, de toute influence et alliance bourgeoise, de l'organisation de la puissance nouvelle du prolétariat, nous entendons par là l'exclusion de la bourgeoisie comme classe, celle de toute pensée et de toute politique bourgeoises, et non celle des individus convaincus et dévoués qui, [intercalé: quoique] nés et élevés dans le milieu bourgeois, tournent le dos à leur classe et, <[ill.]> brisant tous les rapports d'intérêt, de vanité et de sentiment avec elle, viennent [suite de la note] se donner, corps et âme, à la cause du prolétariat, s'identifiant à ses aspirations, embrassant ses passions légitimes et acceptant tout son programme, qui est, en même temps celui, de l'avenir. Ces individus sont précieux à cause même de leur instruction et de la connaissance de la politique bourgeoise, qu'ils apportent - non la politique, mais sa connaissance indispensable - aux masses ouvrières. En Italie, par exemple, comme je l'ai dit déjà, il se trouve [intercalé: à cette heure] un grand nombre de ces francs volontaires sortis de la classe bourgeoise et qui se sont faits les propagandistes ardents, sincères, audacieux et infatigables des principes de l'Internationale, à laquelle ils rendent des services précieux. Sans eux, il serait excessivement difficile, sinon impossible, de fonder des sections de l'Internationale en Italie. Non, que l'élément et les instincts populaires y manquent; ils y sont au contraire plus largement développés que dans# |148 [suite de la note] d'autres pays de l'occident de l'Europe. Mais l'instruction du prolétariat italien est extrêmement arriérée, et les ouvriers <de l'Italie> italiens, habitués à se laisser entraîner par des chefs bourgeois, n'ont pas encore pris l'habitude de l'initiative. Ils ne manqueront pas de la prendre bientôt, j'en suis sûr, et alors la mission et le rôle des socialistes révolutionnaires bourgeois de l'Italie, se réduiront à des proportions plus modestes. Mais à l'heure qu'il est, leur initiative est encore indispensable, et en la limitant, on ferait grand tort au développement de l'Internationale dans ce pays.

Au Congrès de Genève, il y eut toute une petite phalange de délégués, en majorité français et surtout parisiens, qui demanda avec une grande insistance l'exclusion d'abord absolue, et plus tard, en se voyant battue sur ce terrain, au moins relative, de tous les individus bourgeois, de ce qu'ils appelèrent les travailleurs <ou prolétaires> de la pensée, de l'Association Internationale.

Cette proposition peu généreuse, injuste, inspirée par un sentiment de défiance aussi pusillanime qu'étroit, et tout-à fait [suite de la note] de la grandeur du bût que l'Association Internationale des Travailleurs s'était proposée dès l'abord: celui de l'émancipation non d'une classe, mais de l'humanité tout entière; cette proposition, faite par la délégation parisienne au Congrès de Genève, avait eu en quelque sorte pour excuse les tristes expériences du passé, <[ill.] tout>, et surtout celles du prolétariat de France, dont la foi dans les promesses démocratiques du radicalisme bourgeois avait été trahie d'une façon si cruelle en Juin 1848 et plus tard. Mais elle dénotait, en même temps, dans ces représentants du prolétariat parisien, une grande défiance dans les capacités, l'intelligence et la force morale de cette classe ouvrière au nom desquelles ils parlaient. M.M. Tolain et Fribourg, aujourd'hui rênégats de l'Internationale tous les deux, et qui furent au Congrès de Genève les principaux initiateurs et défenseurs de la malencontreuse proposition, poussèrent l'expression de cette défiance jusqu'au mépris, se posant tous les deux, <comme des> vis à vis de la foule ignorante, comme de vrais aristocrates de la pensée, c'est à dire comme de <vrais> bourgeois. <vis à vis> Parmi bien d'autres arguments, Mr Fribourg <dit par exemp> exprima par exemple cette crainte, "qu'il pourrait arriver un beau jour que le Congrès ouvrier fut composé en majeure partie d'économistes, de journalistes, d'avocats, de patrons, etc., chose ridicule et qui anéantirait l'Association"; [[Congrès ouvrier de l'Ass. Intern. des Travailleurs - etc. Genève. 1866.]] et il n'a pas pensé que pour que ce fait, qui constituerait une vraie catastrophe, puisse avoir lieu, il aurait fallu que le prolétariat de la France et de l'Europe entière, se trouvera dans un état de [suite de la note] nullité intellectuelle et morale tout à fait désolant. Mais si tel était réellement son état, - et tel il est dans la pensée, dans la conscience superbes de M.M. Fribourg et Tolain - à quoi lui serviraient les Congrès, et ne [intercalé: lui] serait-il pas indifférent qu'il y fut représenté par des bourgeois de naissance ou par des bourgeois <d'aspi> de prétention et d'aspiration comme eux.

Ah! C'est qu'il existe dans la classe ouvrière un petit nombre d'ouvriers à demi-littéraires, prétentieux, vaniteux, ambitieux, et qu'en <[ill.]> toute justice on pourrait appeler des ouvriers-bourgeois. Ils aiment à se poser comme des chefs, comme les hommes d'Etat des associations ouvrières, et l'on conçoit qu'ils craignent la compétition des <bourgeois> hommes sortis de la classe bourgeoise, souvent plus dévoués, plus modestes et moins ambitieux qu'eux-mêmes, mais qui pourraient sans le vouloir, les éclipser et les anéantir par la supériorité de leur instruction. J'ai toujours vu que cette protestation contre l'admission des <individus sortis de la classe bourgeoise,> bourgeois franchement dévoués venait non de la masse ouvrière qui, dans le sentiment de sa force, ne connaît point ces craintes mesquines, mais précisément de ces chefs prétentieux et ambitieux, <portant> qui cachant sous la blouse ouvrière des intentions <toutes bourgeoises> très peu socialistes, et se prêtant volontiers à toutes les intrigues de la politique <bourgeoise> bourgeoise, ne deviennent que trop souvent des fauteurs de la réaction.

L'apostasie de M.M. Tolain et Fribourg en est un exemple frappant.

Il n'est qu'un seul moyen de mettre fin à toutes les menées ambitieuses au sein de l'Internationale: c'est qu'il n'y ait point de gouvernement., contre elle et contre l'Etat, <son dernier protection et sauveur, à la puis.> considéré par elle, avec beaucoup de raison, comme le dernier et le plus puissant moyen de salut.#

L'abolition de l'Etat! tel est donc le bût politique de l'Internationale, dont la réalisation est la condition préalable ou l'accompagnement nécessaire de l'émancipation économique du prolétariat. Mais ce bût ne saurait être atteint d'un seul coup; [intercalé: car dans l'histoire, comme dans la nature physique,] rien ne se fait <dans l'histoire> d'un seul coup. Même les révolutions les plus soudaines, les plus inattendues et les plus radicales ont été toujours préparées par un long travail de décomposition et de nouvelle formation, travail <[ill.]> souterrain ou visible, mais <[ill.]> jamais interrompu et toujours croissant. Donc, pour l'Internationale aussi, il ne s'agit pas de détruire d'aujourd'hui à demain tous les Etats. L'entreprendre ou seulement le rêver, serait une folie.

Le temps où l'on croyait dans les miracles, c'est à dire dans l'interruption arbitraire du cours naturel [intercalé: et fatal] des choses soit dans le monde physique, soit dans l'humaine société, par une puissance occulte et absolument spontanée quelconque, est passé. Toute révolution subite, non

préparée par tout le développement nécessaire <du passé> de tout le passé, et produite uniquement <la volonté> soit par le libre arbitre <soit> de quelques individus, soit même par la volonté collective, mais arbitraire, d'une immense association, serait un vrai miracle, par conséquent est une <chose impossible> impossibilité! Dans le monde réel, nature physique et société humaine y comprises, la seconde n'étant d'ailleurs que le dernier développement de <cette> la première sur cette terre, il n'y a jamais eu de création, il n'y a que transformation nécessaire; transformation dont les pensées les plus libres et les volontés les plus puissantes et en apparence les plus autonomes, ne sont elles mêmes que des manifestations, des produits en même temps que des éléments producteurs.

Tout cela s'applique à l'Internationale. Elle n'est point le créateur ou la cause première de la grande révolution qui se prépare, qui se fait déjà dans le monde; elle en est la manifestation, l'instrument à la fois producteur et produit. Elle est le dernier mot de l'histoire: <[ill.]> surgie du fond même des nécessités sociales actuelles, elle est le signe infaillible de la décomposition du vieux monde, et la promotrice puissante mais non arbitraire, et puissante précisément parce qu'elle n'est point arbitraire, d'une organisation nouvelle devenue, par la force même des choses et par suite du développement fatal de l'humaine société, généralement nécessaire.

Le vieux monde qui se dissout de lui même, c'est la civilisation théologique, autoritaire, [intercalé: doctrinaire] politique, <finalement> d'abord aristocratique, [intercalé: puis] bourgeoise <[ill.]> et toujours exploitante, gouvernante, écrasante# |156 de l'Eglise et de l'Etat. L'organisation nouvelle, c'est celle des millions de travailleurs qui, ne reconnaissant plus d'autres bases que le travail, l'égalité, la liberté, la justice et la science, en un môt tout ce qui constitue réellement l'humanité sur cette terre et qui ne trouvant en en dehors de leurs associations que pourriture, <[trois mots illisibles]> décombres, <[ill.] de ce vieux monde qui s'en va,> s'efforcent d'établir sur les ruines <un ordre humain> de ce vieux monde qui s'en va, un ordre humain. Cette dissolution et cette formation également nécessaires, <s'en> comme on voit, s'enchaînent. La seconde est une conséquence fatale de la première. La transition entre elles s'appelle la révolution. Donc, l'Association Internationale des Travailleurs qui représente comme action négative, la dissolution, et comme action positive, <[ill.]> l'organisation nouvelle, est essentiellement et involontairement révolutionnaire. En préparant et en organisant les éléments de la société nouvelle elle active la destruction du vieux monde, et en le poussant dans l'abyme elle rend de plus en plus possible l'oeuvre positive de l'organisation.

Ces deux tendances de l'Internationale, l'une négative et l'autre positive, sont donc inséparables. Aucune ne saurait être négligée ou faussée sans que l'autre n'en souffrît immédiatement. De la seconde dépend sa puissance de destruction, en même temps que son droit de détruire; et de la première, la possibilité même d'une organisation complète et définitive.

Dans un article intitulé: "Le Congrès de Sonvillier et l'Internationale", le Volksstaat (du 10 Janvier 1872), après avoir débité, naturellement, toutes ses calomnies habituelles contre nous, <déclare <ridi> très ridiculement> calomnies infames et auxquelles je répondrai ici même, déclare, du haut de sa politique patriotique et bourgeoise, très ridicule le paragraphe suivant de la Circulaire du Congrès Jurassien, dont il a eu bien soin, par parenthèse, d'éliminer la phrase principale, <celu précisément> que <nous [ill.] sous> je reproduis soulignée et qui proteste contre l'organisation autoritaire dont le Conseil général de Londres aurait voulu doter l'Internationale. Voici d'abord le paragraphe de la Circulaire: "La société future ne doit être autre chose que l'universalisation de l'organisation que l'Internationale se sera donnée. Nous devons donc avoir soin de rapprocher le plus possible cette organisation de notre idéal. Comment voudrait-on qu'une société égalitaire et libre sortît d'une organisation autoritaire? C'est impossible. L'Internationale, embryon de la future société humaine, est tenue d'être, dès maintenant, l'image fidèle de nos principes de liberté et de fédération, est de rejeter de son sein tout principe tendant à l'autorité, à la dictature."

Indigné de votre protestation énergique <contre le> au nom de la liberté, déesse encore inconnue en Allemagne, contre ce maudit principe d'autorité, <et de servitude> de gouvernement et de servitude disciplinaire qui semble avoir été transmis, comme un héritage historique national, même aux démocrates-socialistes de ce grand pays, le Volkstaat s'écrie:

"Nous autres Allemands, nous avons été souvent blâmés pour notre mysticisme, mais nous ne sommes jamais arrivé à la hauteur d'un mysticisme pareil!"

Que le Volkstaat se rassure. Cette accusation de mysticisme avait pu être adressée aux Allemands d'avant 1848. Mais depuis cette époque, qui fut pour toute l'Allemagne celle d'une brusque transition de la théorie à la pratique, personne ne songe plus à leur adresser ce reproche. En effet, ils

sont devenus très pratiques. Malheureusement, comme je crois l'avoir constaté et démontré déjà, ce nouvel esprit tout pratique dont ils ont été illuminés à partir de cette année mémorable, les a mis en contradiction absolue avec tous leurs rêves humanitaires passés. Autant ceux ci étaient beaux, justes, humains, autant les inspirations du premier sont malfaisantes, étroites et laides. Les rêves allemands avaient fait de l'Allemagne une nation profondément sympathique, vénérée de tout le monde. Sa réalité, sa récente pratique l'ont transformée en une nation détestée, en ont fait une menace pour tout le monde.

En 1848, j'ai souvent [intercalé: entendu] en Allemagne, les apôtres, les doctrinaires de cet esprit politique nouveau, répondre, à toutes les protestations généreuses qui s'élevaient encore, inspirées par une sorte de réminiscence dernière, même du sein de la bourgeoisie, par ces mots significatifs et qui résonnèrent depuis <[ill.]> dans tout le pays, unanimement répétés, par tout le pays, comme un terrible môt d'ordre: "Soyons pratiques! Plus d'entraînements enthousiastes, plus de rêves juveniles, car nous devons fonder le grand Etat de l'Allemagne - Soyons donc pratiques!"

Et ils furent réellement pratiques. A la suite d'un accord tacite entre la bourgeoisie libérale et modérée et la démocratie bourgeoise et même socialiste des villes, la première chose qu'ils firent, dans toute l'Allemagne, [intercalé: ce fut de paralyser] le mouvement révolutionnaire des paysans qui, comme en 1830, fort mécontents de leur situation économique non encore entièrement libérée de toute servitude féodale, semblaient disposés à renouveler le grand soulèvement des années 1524 et 1525. Il n'y a point de doute pour moi que si les démocrates allemands, plus révolutionnaires et moins doctrinaires qu'ils ne le furent en effet, au lieu de chercher leur salut dans <les> leurs parlements tant national que particuliers, avaient voulu donner la main à ce mouvement spontané des campagnes, dirigé naturellement comme toujours contre les chateaux des seigneurs nobles et autres grands propriétaires; en y ajoutant encore celui de la plèbe des villes, au milieu du désarroi général et de l'impuissance complète à laquelle les gouvernements s'étaient vus réduits pendant les <premiers mois> mois de Mars et d'Avril, ils auraient pu faire triompher la révolution sérieuse en Allemagne.

Mais une grande révolution, réelle, vivante, énergique, franchement populaire, révolution de faits non de phrases, <était> eut été trop contraire<s> aux habitudes d'ordre et aux instincts socialement conservateurs des démocrates bourgeois même les plus socialistes de l'Allemagne, qui sont, sans s'en douter peut-être eux-mêmes, des adorateurs de l'ordre public, s'il en fut. Ils n'admettent pas que la masse populaire, la foule ignorante et brutale, puisse vouloir, agir et s'organiser d'elle-même. Il la leur faut disciplinée et, par conséquent, ils veulent la gouverner à tout prix. Donc il leur faut, ou bien la dictature - et quelques peu rêveurs qu'ils se disent, ils la rêvent plus que jamais aujourd'hui - ou bien le gouvernement parlementaire. En 1848 la dictature était évidemment impossible, <par> en conséquence de quoi ils cherchèrent à faire ce qu'ils appelaient eux la révolution, au moyen de leurs parlements.

Les parlements de l'Allemagne firent en 1848, ce que tous les parlements du monde font en temps de révolution: beaucoup de phrases révolutionnaires et [intercalé: <beaucoup> un grand nombre] d'actes sinon <toujours> directement réactionnaires, au moins toujours favorables au triomphe final de la réaction. Les gouvernements de l'Allemagne les laissèrent faire assez longtemps pour qu'ils se discréditassent tout à fait dans l'opinion des masses populaires, et lorsque l'indifférence pour ne point dire l'animosité des ces masses pour ces académies de parleurs bourgeois devint un fait <constaté> suffisamment constaté, ils ordonnèrent et accomplirent la dissolution des parlements sans la moindre difficulté.

Inspirés toujours par cet esprit pratique nouveau qui à partir de cette époque n'a point cessé d'illuminer les hommes et les partis politiques de l'Allemagne, les parlements de 1848 ne purent naturellement rien faire de sérieux [intercalé: et] de solide pour la liberté, mais ils préparèrent par contre les éléments de l'unité germanique actuelle. Sous ce rapport, on peut dire que <1848> le pseudo-révolutionnarisme des patriotes [intercalé: allemands] <alle> de 1848 fut, pour le Bismarkianisme de 1871, ce <que> <que> qu'en France le général Cavaignac fut pour Napoléon III, un précurseur.

Aujourd'hui, c'est toujours au nom de ce même esprit pratique, que les <chefs et les> porte-voix ou les chefs du parti de la démocratie-socialiste de l'Allemagne condamnent ce qu'ils veulent bien nommer "notre mysticisme", nos rêves. Comme les bourgeois démocrates de 1848, <<[ill.] aussi sont des unitaires comme encore aujourd'hui l'illustre patriote et théologien Italien Mazzini, quoique d'une autre manière que Mazzini, [intercalé: [ill.] invoquant la science] [ill.] de la science athée, non ce celui

de Dieu, ils sont doctrinaires unitaires, doctrinaires,>># |160 ou comme, aujourd'hui même, l'illustre patriote et théologien italien Mazzini, quoique d'une autre manière que Mazzini, invoquant le témoignage de la science athée, et non celui <de> d'un Dieu détroné, ils sont unitaires, doctrinaires, autoritaires avant tout, et comme tels, au nom de la théorie scientifique de Ch. Marx, - qu'ils n'osent pas sans doute proclamer infaillible, mais qu'ils ne sont pas du tout éloignés d'adorer comme les chrétiens adorent leur Bible, ou comme les Mazziniens le font pour chaque parole tombée des lèvres prophétiques de leur maîtres, les démocrates-socialistes allemands pensent, sont sérieusement, passionnément convaincus, que pour le propre bien du prolétariat, il est nécessaire que l'émancipation et toute l'organisation future, tombe comme une sorte de bénédiction officielle, du haut d'un gouvernement [intercalé: central], très révolutionnaire, [intercalé: sans doute,] mais en même temps très fort, sur le peuple. Ils considèrent l'organisation de ce nouveau pouvoir et son action incontestée et puissante, au moins pendant les premières dix ou vingt années qui suivront la ruine, nécessairement, plus ou moins violente du système actuel, comme l'unique moyen de faire triompher la révolution sociale et d'établir sur des bases inébranlables, l'ordre nouveau. Cela leur paraît être d'une transparence et d'une clarté qui défie la défiance elle-même, et aussi simple que de boire un verre d'eau. Ils s'étonnent naïvement qu'on puisse hésiter à reconnaître la bonté d'un système qui semble se démontrer de lui même, et ils ne se doutent même pas des contradictions terribles qui lui sont inhérentes et qui en le réduisant à néant, en font une utopie aussi décevante que dangereuse.

Ces contradictions, je ne manquerai pas de les signaler plus tard, me contentant maintenant de [verso de la page précédente] <<et autoritaires avant tout, et comme tels, au nom de la doctrine scientifique de Ch. Marx, qu'ils n'osent pas sans doute proclamer infaillible, mais qu'ils ne sont pas éloignés d'adorer comme les chrétiens adorent la Bible, ou comme les Mazziniens adorent chaque parole sortie de la bouche prophétique de leur Maître, de poser seulement ce dilemme: ou le socialisme des démocrates socialistes est sincère, et alors ils se préparent une immense déception, car si cette voie dictatoriale, autoritaire, gouvernementale, est excellente pour fonder les grands et puissants Etats, précisément parce qu'elle est excellente pour atteindre ce but, elle est détestable pour fonder et pour organiser l'égalité économique et sociale, <des masses popula> pour émanciper réellement les masses populaires; parce que cette égalité et cette émancipation ne peuvent être que le produit de la <plus> liberté la plus large, c'est à dire de l'action, <spontanée et de la propre organisation de ces masses, le but en sont,> de l'organisation spontanées et du groupement <[ill.] des masses> naturel, non artificiel et non décrété, de ces masses. Ou bien leur socialisme n'est qu'une passion très secondaire et leur désir de réaliser la pleine émancipation populaire cède le pas à celui de fonder, sur le dos même du peuple, et sous le prétexte d'une révolution sociale, le grand Etat germanique, républicain, unitaire; et alors ils sont en effet des hommes très pratiques, car ils auront su employer la propagande socialiste, ce terrible dissolvant des Etats, au profit de l'édification de l'Etat. Ils auront encore une fois sacrifié la prospérité et la liberté des travailleurs à la puissance politique.

Nous préférons la première supposition à la seconde. Ils se trompent, mais ils ne trompent pas. Ils croient fermement que la dictature est nécessaire pour l'émancipation du prolétariat; et du moment qu'ils ont cette croyance, n'est-il pas naturel que d'abord, ils s'efforcent d'en introduire le principe dans l'organisation de l'Internationale elle même, et qu'ensuite, ils nous considèrent nous les anti-autoritaires, les anarchistes, les ennemis jurés de tout gouvernement, comme des ennemis très dangereux de l'Internationale?

S'ils s'étaient contentés de nous attaquer sur ce terrain, dans nos principes, avec toute l'énergie possible, nous n'aurions aucun droit de nous plaindre. Nous les attaquons et nous les attaquerons de même, avec toute la force dont nous sommes capables. Car nos convictions sont au moins aussi sérieuses et passionnées que les leurs. Mais se défiant sans doute de la puissance de leur arguments, ils ont eu recours, contre nous à <[ill.]> d'odieuses calomnies, à de sales injures, et c'est très vilain de leur part.

Laissons ces misères, et retournons à la question.

Si c'est être mystique et rêveur que de s'imaginer que l'Internationale contient en <germe, [ill.] en quelque sorte> germe toute l'organisation de la société humaine future, nous nous avouons humblement et mystiques et rêveurs. Mais d'abord, consolons nous, chers amis, nous ne sommes pas absolument seuls à partager cette croyance. Je pense même qu'elle n'est point née ou du moins qu'elle n'a point exprimée pour la première fois dans les montagnes du Jura, mais dans l'Internationale Belge. C'est en effet, dans les deux organes principaux de cette Fédération tellement respectée que les

Allemands eux-mêmes n'osent point l'attaquer de front, c'est dans "l'Internationale" et dans "la Liberté" de Bruxelles, que nous avons vu d'abord émise et développée cette pensée, que nous avons d'ailleurs faite complètement nôtre. Je pense qu'elle trouve beaucoup de partisans, à cette heure, en Espagne, en Italie et en France.

Quant à ce dernier pays, nous en avons une preuve certaine dans l'adhésion unanime de la Section de propagande et d'action socialiste révolutionnaire de Genève, composée en très grande partie de réfugiés de la France et de serviteurs dévoués de la Commune de# |164 de Paris, aussi bien que dans celle de la Section française fédéraliste de 1871, siégeant à Londres, toutes les deux mises <[ill.]> arbitrairement à l'index par le Conseil général.

Nous trouvant en si bonne compagnie, nous pouvons bien nous consoler des malédictions qui de la part des Démocrates-socialistes de l'Allemagne pleuvent sur nos pauvres têtes. Mais voyons si nous ne trouverons pas une consolation plus grande encore dans le fond même de notre croyance.

Que contient-elle, en effet? D'abord, une défiance complète pour tout ce qui tient, de près ou de loin, à la civilisation bourgeoise, au monde politique; et en même temps, une foi aussi puissante dans <réorg> la réorganisation nécessaire de la société, sur la base unique du travail égalitaire et libre; libre et en même temps obligatoire pour chacun et pour tous; mais obligatoire de fait et seulement par la force même des choses, et non de droit, dans le sens politique ou juridique de ce mot; aucune loi, fût-elle même votée directement par le peuple, n'ayant le droit, selon nous, de forcer un homme de faire ce qu'il ne veut pas faire. <une pareille> L'existence d'une pareille loi suffirait pour rendre toute liberté illusoire.

Avons nous raison; oui ou non, de repousser avec dégoût et mépris le monde politique? Nous ne ferons pas à nos adversaires allemands l'injure de leur prouver que ce monde est mort et pourri. Ils le savent aussi bien que nous, et s'en assurent chaque jour davantage. Ils ne le voyaient sans doute [intercalé: pas] aussi; bien qu'ils le voient aujourd'hui, il y a quatre ou même trois ans, alors, qu'obéissant sans doute à leurs antécédents passablement bourgeois, ils crurent utile de conclure, au nom du nouveau parti de la démocratie socialiste ouvrière qui s'était formé principalement dans le <Nord et> dans le centre et en partie aussi dans le Nord de l'Allemagne, une alliance défensive et offensive avec le défunt parti des Démocrates-bourgeois, s'intitulant la Volkspartei (Parti du peuple) et qui, représenté principalement par deux journaux, *le Beobachter* (l'Observateur) de Stuttgart, <dans le Midi de l'Allemagne> et <pour> la *Zukunft* (l'Avenir) de Berlin, organe fondé par le chef respectable et universellement respecté de la démocratie bourgeoise de l'Allemagne, <avait son centre principal à Stuttgart> le Docteur Jacoby, de Königsberg, avait son centre principal à <Stuttgart> Stuttgart. Alors les démocrates socialistes de l'Allemagne avaient évidemment encore foi dans la puissance de vitalité et d'action de la bourgeoisie radicale. Cette foi, comme le prouvent toutes leurs appréciations des affaires de France pendant <toute [ill.] la guerre> la dernière guerre, et leur confiance aveugle dans le génie révolutionnaire de Mr Gambetta, dernier représentant quelque peu héroïque du radicalisme bourgeois, cette foi et cette prédilection qui manifestent suffisamment les tendances naturelles et la nature bourgeoise de tous leurs instincts, il les conservèrent <avec une persévérance> trop longtemps, avec une obstination digne d'un meilleur objet. Mais enfin, au mois de Mars 1871, ils dûrent ouvrir les yeux, et forcés d'opter entre la révolution populaire [intercalé: et foncièrement socialiste] de la Commune de Paris et la réaction bourgeoise représentée par Versailles, ils prirent ouvertement le parti de la première, réhabilitant par là même les <mouvements analogues> insurrections précédentes de Lyon et de Marseille, qu'ils avaient d'abord si sévèrement condamnées.

Mieux vaut tard que jamais, et nous devons leur savoir gré de cette conversion de la dernière heure, d'autant plus qu'ils y mirent une franchise, un courage et une fermeté dignes de toute admiration. <Ils ne> Seuls, au milieu de l'Allemagne Bismarckianisée, ils ne craignirent pas de braver les foudres d'un gouvernement brutal, despotique, et devenu plus puissant que jamais par toutes les victoires qu'il avait remportées en France, et soutenu par l'enthousiasme frénétique et servile <de toute> de <la> leur grande nation volontairement convertie en esclave.

Aujourd'hui donc, pour eux aussi, l'illusion est devenue impossible; et si nous pouvons leur reprocher, avec# |166 <d'avoir> droit, d'avoir conservé dans leur programme actuel, <comme> comme une sorte d'héritage fatal, encore trop de principes et de tendances bourgeoises, nous devons reconnaître qu'ils ont rompu ouvertement et <complèt> définitivement toutes leurs alliances bourgeoises antérieures, et qu'ils n'ont plus aucune foi dans la vitalité et dans la puissance du

radicalisme bourgeois. Ils laissent cette foi<s> à M.M. Ch. Lemonnier, Amand Goegg et autres rêveurs innocents de la Ligue de la Paix et de la Liberté, leur alliée d'il y a quelques ans.

La civilisation bourgeoise, le monde politique sont morts et pourris dans ce sens, que personne, et les représentants, les avantagés, <et> ou les privilégiés de l'une et de l'autre moins que personne, ne croiant plus à leur justice, à leur utilité sociale, à leur droit intellectuel et moral d'exister. Ils ont perdu jusqu'à l'ombre de foi en eux mêmes, et c'est pourquoi ils se montrent aujourd'hui tellement cyniques, si brutaux. Sachant qu'ils ne parviendront plus à tromper personne, <ne se donnent pre> ils ne se donnent presque plus la peine de tromper. Leur vice ne trouve plus aucun avantage à rendre cet hommage, <à la vertu> jadis nécessaire mais aujourd'hui devenu inutile, à la vertu. Par habitude plutôt que par honte, il se couvre encore de quelques voiles transparents, ne craignant pas d'étaler aux yeux d'un public <blasé sur le vice>, qui ne s'étonne et ne s'indigne plus de rien, sa <hideuse> nudité hideuse. <Toutes> Les vieilles croyances religieuses, métaphysiques, juridiques, politiques et patriotiques jadis si puissantes sur l'imagination des masses, ayant aujourd'hui perdu le pouvoir de les fasciner, toute l'argumentation de ce monde des privilégiés se réduit à ceci: "Nous <nous trouv> sommes en place, nous nous y trouvons fort bien, et dusse l'humanité s'abrutir et périr, nous voulons y rester." Arrivés à cette simplicité de raisonnement,# |167 sans se laisser désormais arrêter ou détourner par des scrupules quelconques, ils vont droit aux moyens qui seuls peuvent servir à leur but. Autant leur profession de foi est cynique, autant leur action doit être brutale. Cette action, je l'ai déjà dit, se traduit par trois choses: l'exploitation financière, la persécution policière et la repression militaire, concentrées entre les mains d'une dictature quelconque, collective ou individuelle. Voilà la réalité, tout le reste <n'est que fermée plus qu'elles> n'est qu'illusion ridicule, mensonge capable de tromper seulement les idiots.

Que ce monde, malgré <tous les moyens immenses> toutes les ressources matérielles immenses et malgré tous ses terribles moyens de repression doit crouler, qui peut en douter? Ce ne peut être la fin et le dernier môt de l'histoire humaine. Lézardé et pourri, il ne <peut résister> pourra résister au premier choc sérieux qu'il recevra du dehors. Mais s'il n'y avait en dehors de lui aucune puissance capable de lui donner ce coup de grâce, il pourrait, <peut être encore> bien traîner son existence caduque et déshonorée pendant des siècles encore<s>; car les organisations sociales [intercalé: même les plus vieilles et les plus corrompues, ne] meurent presque jamais d'elles-mêmes, étant douées d'une puissance d'inertie et d'une sorte d'habitude d'exister, qui leur tient lieu de force vivante.

<Il y a à l'heure qu'il est deux puis>

Il n'y a, à l'heure qu'il est, que deux forces capables de renverser ce monde corrompu de l'Occident politique et bourgeois. Ce sont les barbares du dehors, les Slaves peut-être, dirigés par les Russes, [intercalé: et suivant la voie que leur auront préparée et montrée les Allemands prussifiés; ou bien] <ou bien, les> les barbares de l'intérieur, le prolétariat <de l'occident>. Si ce sont les <premiers> barbares slaves, qui sont destinés à rendre ce dernier service au vieux monde de l'Europe, comme les barbares germains l'avaient rendu <au monde Greco-Romain>; il y a quinze siècles, au monde Greco-Romain, il est certain que la civilisation humaine rétrogradera de quelques <cent ans> centaines d'années, au moins. Ce sera un fait naturel, comme le fut l'invasion conquérante des Germains, mais en même temps un immense malheur, pour les conquérants non moins que pour les peuples conquis. Pendant quelques dizaines d'années au moins, le Knoute que les Tzars ont hérité des Tartares et la <règle> science disciplinaire que leur ont apportée les Allemands, seront les deux anges gardiens de l'ordre public en Europe.

Donc, dans l'intérêt de l'humanité, de la civilisation et de l'émancipation universelle, nous devons tendre tous nos efforts à ce que le renversement inévitable du monde politique et bourgeois soit accompli non par une invasion de Slaves, mais par le soulèvement du prolétariat, que la première qui ne peut manquer de se déverser sur l'Occident, si le second n'arrive pas ou arrive trop tard, soit prévenue par ce dernier. Autant cette oeuvre de destruction, si elle était achevée par l'invasion des barbares du dehors serait funeste à l'humaine civilisation, autant elle lui sera <favorable> salutaire quand elle sera accomplie par les barbares du dedans, par le prolétariat de l'Occident lui même.

Les prolétaires de l'Occident et surtout ceux des villes, les travailleurs de l'industrie proprement dite en tant que séparés des <travai> paysans ou des travailleurs de la terre, ont un immense avantage sur leurs frères des pays plus barbares. Ils ont avec eux en commun la misère, la servitude, l'horreur de leur esclavage, la haine de leurs oppresseurs et de leurs exploitants, la haine de

toutes les institutions existantes et le besoin d'émancipation. Voilà le terrain commun, très large, très solide, et qui malgré les plus grandes différences de culture, rend possible et même nécessaire, entre les travailleurs du monde entier, une solidarité réelle, sinon d'idées, au moins d'instincts, d'aspirations, de tendances naturelles et par conséquent [intercalé: aussi] du bût final]. Voilà la base de l'universelle fraternité. Et malheur à l'ouvrier [intercalé: occidental] qui, soit en se laissant emporter par le sot orgueil d'une demi-instruction, nécessairement bourgeoise, soit en se laissant endoctriner# |169 endoctriner par ses chefs, trompeurs et trompés, au point de se laisser parquer, en guise d'exploité ou de bette de somme volontaire, dans une patrie politique [intercalé: quelconque,] se sépare de cette base, oublie, méconnaît, méprise cette <solidarité et cette université> immense <université> fraternité qui lie son sort à celui du prolétariat du monde entier. Il perd aussitôt les sources vives de sa force, de sa pensée, de son droit plébéiens, et devient un petit bourgeois ridicule, sinondefait au moins d'intention, <et d'esp un instrument aveugle entre les mains de quelque parti bourgeois.> misérable, au point de vue économique, comme toujours, mais moralement encore plus misérable, une dupe vaniteuse, un <instrument> sot instrument entre les mains de quelque <intrigue politique> <politiciens> parti politique bien bourgeois.

Mais en dehors ou plutôt au dessus de cette base commune, le prolétariat de l'Occident possède une puissance d'initiative qui ne s'est pas encore développée, du moins au même degré, dans le prolétariat des pays plus barbares. Outre les instincts socialistes qui sont les mêmes dans toutes les populations asservies, il commence à avoir, lui, la pensée et la volonté réfléchie de son émancipation, il commence à comprendre la nature et le bût final de ses propres aspirations instinctives, et le, voyant lui même, il est capable, il est <appelé naturellement> en quelque sorte appelé à le montrer à tous les autres. L'initiative de l'émancipation du prolétariat, de l'émancipation du monde humain, lui appartient de plein droit, parce que le développement de son intelligence collective est sans comparaison plus avancé que celui du prolétariat de l'Europe orientale.

Il l'est sous le triple rapport des idées religieuses, des institutions politiques et de l'expérience économique. Il ne faut pas s'imaginer que le prolétariat de l'Occident doive cette incontestable supériorité à l'instruction qu'il a reçue dans les <écoles> écoles populaires. [intercalé: Cette instruction est nulle.] Dans la plupart des pays [intercalé: même] les plus civilisés de l'Europe, en France par exemple, [intercalé: la plupart des] <les> écoles <n'ont existé> n'existent que sur le papier et dans les discours ministériels; et en Angleterre, jusque dans ce derniers temps, où l'on commence [intecalé: enfin] à se donner les airs de vouloir sérieusement s'occuper de l'instruction du peuple, <il n'y a pas eu même> elles n'ont pas même eu ce semblant d'existence. Mais dans les pays mêmes qui se glorifient, comme l'Allemagne par exemple, d'avoir <établi> depuis longtemps [intercalé: établi] une <masse> quantité d'écoles populaires, <et leur sein> l'instruction véritable, celle qui émancipe les esprits et les coeurs et qui allume dans les âmes l'amour de la liberté, <n'est pas seulement> non seulement n'est pas plus avancée, mais on pourrait même dire qu'elle est plus arriérée qu'en Angleterre et en France, où le prolétariat est moins raisonneur peut-être, mais sans contredit plus révolutionnaire qu'en Allemagne. Cela tient en partie à son tempérament, <mais> et surtout à son éducation historique. Mais cela tient aussi beaucoup à son instruction scolaire. Ce qu'on verse à pleins bords, dans les Ecoles populaires de l'Allemagne, à ces masses avides de savoir, ce n'est pas l'instruction, c'est le poison; ce n'est pas la science, c'est le mensonge immoral et absurde, systématiquement distillé.

Le lire, l'écrire, le compter, [intercalé: <au peu de grammaire, au peu de géographie>.] voilà les seules choses utiles que les enfants du peuple y trouvent. C'est déjà quelque chose, je n'en disconviens pas; car les avantages de leur application dans la vie quotidienne de chacun, ces trois capacités, quelque formelles qu'elles soient, contribuent <plus ou> incontestablement au développement de l'esprit, en l'habituant, au moins quelque peu, à l'abstraction ou à la généralisation, source première de toutes les idées. Elles donnent en outre, au très petit nombre de ceux qui ont le loisir et les moyens matériels de le faire, la possibilité de s'instruire eux-mêmes plus tard. Mais tous ces avantages sont plus que contrebalancés par l'effet <des> désastreux, abbêtissant et abrutissant, des mensonges monstrueux que sous le nom de vérités historiques et divines, on y distille dans l'esprit et dans l'imagination des enfants du peuple. C'est un empoisonnement intellectuel et moral, <systématiquement appliquer pratiquer> savamment calculé et systématiquement, consciencieusement pratiqué. Le dernier môt de cette instruction populaire, c'est la résignation, c'est la soumission quand même: l'idéal des bourgeois, non pour eux-mêmes, mais pour le peuple.

Ce qu'il faut admirer dans le prolétariat de l'Allemagne, c'est qu'il soit si avancé malgré cette instruction qu'on lui donne. Et il# |171 ne l'est, que grâce à cette large éducation, non scolaire, mais historique, qu'il a partagée avec tous les autres peuples de l'Occident de l'Europe.

Il n'y a point de grand peuple, de grande race sans histoire. Les peuples slaves, y compris les Russes, <ont en aussi leur histoire> en ont aussi une, très longue, très douloureuse et qui leur a enseigné bien des choses. Mais dans cet enseignement il a manqué une grande <[ill.]> leçon: le spectacle de l'émancipation de la classe moyenne, celui du développement de sa richesse, de sa puissance, puis de sa décadence.

Entendons nous bien, ce n'est point du tout une leçon positive; et le prolétariat de l'Occident serait perdu, il partagerait infailliblement le sort de cette bourgeoisie <qui est> condamnée à périr, s'il voulait, s'il pouvait l'accepter dans ce sens. C'est une leçon d'une nature tout-à-fait négative, un exemple historique non à suivre, mais à repousser avec toute l'énergie dont ce prolétariat est capable; et néanmoins il est incontestable que cette leçon <<[ill.] immensement au développement de l'idée socialiste [intercalé: dans] son sein plus que de cet instrument d'émancipation qu'il a en commun avec le prolétariat>> a contribué, dans une mesure immense, non [intercalé: sans doute] <tant> au réveil <des> de ces instincts d'émancipation, qui s'agitent [intercalé: également [ill.] aujourd'hui,] au moins aussi puissants qu'en lui-même, dans le prolétariat de l'Europe orientale, mais au développement de la pensée socialiste en son sein. Instruit par l'expérience de la bourgeoisie, dont il <<<a été d'abord le complice et plus tard la victime, pour [deux mots illisibles] de l'émancipation sociale, universelle, humaine,> l'instrument, le complice, au même temps que le victime, [ill.] il est forcément devenu aujourd'hui l'ennemi pour conquérir son droit humain, et pour trouver ce [ill.] [ill.] de l'émancipation sociale universelle, le prolétariat de l'Occident n'a qu'à faire aujourd'hui tout le contraire de ce que la bourgeoisie a fait et continue de faire qu'a fait la classe bourgeoise [ennoyeux?], qu'ont fait et de ce que font les bourgeois>> a été d'abord le complice, l'instrument et en même temps la victime, et dont il est devenu forcément aujourd'hui l'ennemi, pour conquérir son droit humain et pour trouver son chemin, celui de l'émancipation sociale universelle, le prolétariat de l'Occident n'a qu'à faire <aujourd'hui> maintenant tout le contraire de ce qu'ont fait et de ce que veulent les bourgeois.# [le manuscrit s'arrête ici]